This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX DONO

JEAN LARGUIER DES BANCELS

1876
1961

1961

Digitized by Google

AZ 3556

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE VENGEANCE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

UNE VENGEANCE

PAR

Mme LÉONIE D'AUNET

TROISIÈME ÉDITION

L. B
AZ 3556

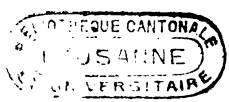
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

51395



Digitized by Google

UNE VENGEANCE.

I

UN AMOUR A LA FERME.

Le marquis Alphonse Rudolphi au prince Ascanio San-Carlo.

Château Rudolphi, avril 184....

Les reproches de votre lettre, cher prince, me rappellent à mon devoir et me montrent toute l'étendue de mes torts. Quoi! j'ai pu rester deux mois sans vous écrire, moi qui ne pouvais passer à Turin deux jours sans vous voir! D'abord je ne suis ni oublieux ni trop discret, comme vous vous plaisez à le supposer; votre nom trouve sa place dans tous mes souvenirs et dans beaucoup de mes projets. Quant à la discrétion, ce n'est pas mon fort, vous le savez; seulement, ce qui m'occupe en ce moment me semblait pouvoir faire les frais d'une causerie à mon retour, et ne pas mériter les hon-

Digitized by Google

neurs de la narration écrite. Vous y tenez; vous voulez que je vous parle de ma vie ici. Je veux bien vous satisfaire; mais prenez garde! j'en aurai peut-être pour longtemps.

Pour commencer, permettez-moi de vous avouer que je ne sache rien de plus monotone et de plus fatigant à la fois que l'existence qu'on mène chez mon très-noble et cher père, le duc Rudolphi. Les journées sont prises par les visites officielles de personnages politiques dont mon père se plaît à s'entourer depuis qu'il rêve une ambassade extraordinaire; les soirées se passent en réunions d'apparat où assistent la noblesse des environs et beaucoup de gens de la ville qui font cinq lieues pour voir des bougies et des toilettes, spectacle qu'ils pourraient trouver partout ailleurs; mais on aime à dire qu'on est invité chez le duc Rudolphi, et, comme l'admission y est difficile, on s'y foule.

Tout ce train est l'œuvre de ma mère; elle a passé vingt ans à fonder les habitudes et l'étiquette de sa petite cour. La duchesse Rudolphi était de la maison de Saxe-Meningen; elle épousa mon père par amour, et apporta au milieu de nos libres façons italiennes le cérémonial un peu roide qui entoure les princesses allemandes. Aujourd'hui les usages de la famille n'ont pas changé, grâce à ma sœur qui continue les traditions de ma mère. On donne à Rudolphi des dîners où les femmes sont en grand

Digitized by Google

fiocchi et les hommes en uniforme, et des bals dits champêtres parce qu'on danse sous une tente dans le parc et que les diamants en sont exclus.

Trouvant ces plaisirs généralement glacials, j'avais proposé d'inviter deux ou trois familles anglaises et françaises qui sont venues s'établir dans le voisinage ; mais ma sœur s'y est formellement opposée, n'étant pas sûre, disait-elle, que ces familles appartinssent à l'aristocratie de leur pays.

« Bah ! lui ai-je répondu, tous les étrangers sont nobles quand ils sont riches ; on les accepte pour tels dans tous les pays. »

Laura m'a jeté un regard de souverain mépris, et a haussé les épaules d'une façon superbe. J'ai dû ne pas insister.

Avec tout cela, mon cher Ascanio, ne vous représentez pas ma sœur comme une de ces chanoinesses roides, sèches et jaunes, qui ont l'air de s'être fait un masque avec leurs parchemins. Laura a vingt ans ; elle est svelte, belle et gracieuse ; ses grands airs vont à merveille à sa beauté correcte. Quand on l'a vue cet hiver à la cour, avec la magnifique couronne de ses cheveux noirs constellés de perles et un certain cordon de Bavière placé en bandoulière sur sa robe de satin blanc, personne n'a songé à lui reprocher ses allures de jeune reine ; sa présentation a été un triomphe, et peut-être en avez-vous entendu parler à votre retour de France.

Digitized by Google

Quand ma sœur descend de son trône, elle est pour mon père, qui l'adore, une fille attentive et tendre; pour moi, une compagne charmante. Malheureusement, elle est ici trop souvent sur son trône; alors elle n'est plus abordable; son rôle la domine, et, au lieu d'une jeune fille bonne et simple, on ne trouve plus qu'une maîtresse de maison hautaine et affairée.

Dans les premiers temps de mon séjour ici, j'ai voulu combattre ce penchant; j'en ai été détourné par mon père.

« Laisse faire Laura, m'a-t-il dit; elle seconde mes vues politiques; je veux devenir un centre, et pouvoir, à un moment donné, dominer une situation par mon influence. En outre, ce dont tu te plains a d'autres avantages. La direction d'une fille telle que ta sœur n'est pas chose facile pour un homme; je suis trop heureux de voir Laura avec des goûts et des occupations capables de remplir sa vie sans dangers. L'oisiveté des villes ou la solitude des champs sont mauvaises conseillères pour de jeunes têtes de vingt ans; ici, la multiplicité des devoirs de la châtelaine absorbe la jeune fille, et il ne lui reste aucun moment de sa vie à abandonner à ce grand ennemi des pères et des tuteurs : l'imagination. »

Je compris la sagesse du raisonnement de mon père; je me résignai. Cependant j'avais quitté Turin à la suite d'une maladie causée par les fatigues

Digitized by Google

d'un hiver très-gai et très-long, et je n'entendais pas venir à la campagne pour reprendre mon existence de la ville, encore aggravée par ma situation de fils de la maison. Je ne ressemble pas du tout à ma sœur, moi : je n'ai pas besoin de me créer des dérivatifs pour m'occuper ; je suis une marche toute contraire, ce à quoi me donne droit ma qualité d'homme ; les occasions ne me manquent pas, et j'ose dire que je ne manque pas aux occasions. Bref, je fus bientôt assommé du régime de Rudolphi, et, pour m'y soustraire sans mauvaise grâce apparente, je me suis constitué malade de nouveau ; je me suis fait ordonner l'exercice et le grand air par notre excellent docteur Beneditto, que l'ordonnance n'a pas compromis, et je me suis mis à mener une vie de *far niente* absolu, me levant tard, allant courir à cheval sans but dans nos environs, qui sont ravissants, ne paraissant guère aux repas, fumant, lisant, flânant ; en un mot, jouissant véritablement de la campagne. Pendant huit jours, mon nouveau genre de vie m'a paru enchanteur, et puis, tout à coup, le neuvième jour, j'ai senti qu'au fond je m'ennuyais ; le dixième, j'étais décidé à annoncer ma guérison à Laura, et voulais la prier de me faire rentrer en grâce près de quelques-unes de ses amies ; elle en a d'aimables, et je comptais sur elles pour m'aider à supporter le groupe de douairières qui obscurcit le fond de sa société, quand un

Digitized by Google

incident survint et me fit ajourner mes projets de retour au monde.

Je dis incident, et vous avez nécessairement déjà deviné, mon cher ami, que mon incident porte cornette. Il s'agit d'une femme, en effet, ou plutôt d'une jeune fille, et ne souriez pas si j'ajoute de la créature la plus charmante qu'on puisse rêver.

Elle a seize ans, se nomme Marietta Memmi ; elle est fille d'un des tenanciers de mon père ; elle est orpheline et habite avec son frère une ferme située dans un lieu assez sauvage, à six lieues environ du château. Le hasard me l'a précisément offerte au moment où je désespérais des ressources de la campagne.

Jusque-là, mes excursions hygiéniques ne m'avaient montré que chevrières hâlées, paysannes aux gros bras, à la mine commune, flanquées pour l'ordinaire de marmots ébouriffés et braillards. Ces produits champêtres me faisaient doublement penser à nos belles dames de salon ou de coulisses, dussé-je à jamais subir les mécomptes du rouge, du blanc, voire de la crinoline. Et voilà que tout à coup dame nature, comme si elle eût voulu défier mon dédain pour ses enfants, me présente le spectacle de la simplicité la plus parfaite jointe aux grâces les plus attrayantes.

Cette petite est comme une sorte de fée de ces campagnes ; elle est sans art, mais non pas sans

Digitized by Google

soins ; elle met une coquetterie naïve dans sa manière de porter le joli costume de nos paysannes, et plus d'une grande dame envierait le talent avec lequel elle relève ses belles tresses noires et les fixe sur sa nuque par de longues épingles dorées ; elle a l'élégance innée, celle qui ne s'enseigne pas et ne se transmet guère. Jusqu'à présent, j'avais cru que l'élégance était un fruit de serre, je veux dire de salon, et ne se développait que cultivée par des couturières et des modistes. Pas du tout, elle peut être un don naturel : Marietta me l'a prouvé. Enfin il me fut bien doux, après avoir vu tant de duchesses empanachées et laides, de regarder une paysanne modestement ajustée, et néanmoins ravissante. Comment j'ai découvert cette rareté, c'est la chose du monde la plus vulgaire.

Laura a pour sœur de lait une jeune fille nommée Amine, à laquelle elle est fort attachée, et qui est ici en qualité de suivante favorite. Cette fille, étant allée passer quelques jours chez ses parents, tomba malade ; Laura, inquiète de n'en pas recevoir de nouvelles, me chargea un jour d'aller à Aqua-Verde savoir ce que devenait sa chère Amine. Il m'était indifférent de diriger ma promenade d'un côté ou d'un autre ; je me fis indiquer le chemin du village, j'arrivai à la maison du père d'Amine, on m'apprit qu'elle était malade ; je demandai à la voir pour faire en conscience la commission de ma sœur, et

Digitized by Google

je trouvai installée près d'Amine, dans les fonctions de garde-malade, son amie intime Marietta, dont je ne vous ai fait aucune description, parce que rien ne vous donnerait d'elle une idée exacte.

Je connais cependant votre goût pour les portraits, j'y ai eu égard jusqu'ici ; cette fois je ne vous dirai rien. En vous écrivant : elle a les yeux noirs et la bouche petite, le teint pâle et mat comme un ivoire rosé, etc., cela ne vous la peindrait pas le moins du monde. Les traits ne sont pas d'une régularité parfaite ; mais l'ensemble en est suave et enchanteur, et puis, dans les mouvements, une grâce d'oiseau, dans le caractère une gaieté d'enfant douce et communicative ; enfin, mon ami, figurez-vous encore intact, au physique et au moral, sur une fille de seize ans, le duvet de pêche de la première candeur, charme dont on parle beaucoup et qui doit disparaître bien vite, car, pour ma part, je ne l'avais jamais rencontré. Je dois en convenir, j'ai été assez fort séduit dès la première vue ; je n'avais cette fois pas besoin d'obstacles pour m'exalter, et j'ai pu bénir ma fortune qui ne m'en a pas fait rencontrer. Le prétexte de la maladie d'Amine m'a servi pour revenir au village le lendemain, puis tous les jours, sans éveiller les soupçons.

Du reste, la petite est peu surveillée ; elle est orpheline, je vous l'ai dit, et a pour mentor un frère de vingt-deux ans, qui ne s'occupe guère d'elle. Ce

Digitized by Google

frère, grand gaillard à la mine austère, prend des poses de penseur, parce que son père l'a envoyé ramasser quelques bribes de connaissances dans un collége de Turin. Ce monsieur porte du linge fin, reçoit des journaux, achète des livres, et me paraît avoir très-mal profité des bons exemples de son père, honnête et robuste fermier. Ses talents de magister l'ont mis en grande estime parmi ses voisins, qui le regardent comme un savant et un esprit fort.

Ma petite Marietta aime assez ce frère, le craint davantage, et, tout en m'en disant beaucoup de bien, semble un peu effarouchée de ses airs graves et de ses grandes phrases auxquelles elle ne comprend rien. Sur la silhouette qu'elle m'en a dessinée, j'ai jugé prudent de ne pas me mettre en rapport avec un pareil personnage; je choisis donc les heures où je suis sûr de le trouver absent pour aller au village, et je file là ma petite idylle le plus gentiment du monde.

Si je vous parlais, au lieu de vous écrire, cher prince, vous m'arrêteriez à ce point de mon récit pour me poser deux ou trois de ces questions positives avec lesquelles vous avez l'habitude de me faire condenser mes narrations. Eh bien! je les entends d'ici, vos questions. Vous voulez savoir si je suis aimé? Je n'en sais rien encore; je ménage mes émotions, je respire à mon aise le parfum de cette fleur agreste. Je me fais vieux, mon ami, je le sens,

Digitized by Google

puisque j'en suis venu à mettre de l'art dans mes jouissances. En tout cas, je me suis procuré depuis six semaines, par cette méthode, une petite félicité champêtre qui ajoute un genre de bonheur à un répertoire déjà assez étendu. Il a fallu que je fusse bien absorbé, puisque je n'ai pas trouvé un moment pour venir vous la raconter. Jugez de l'état de mon esprit par ce fait éloquent, cher prince, et accordez-moi deux pardons : un pour m'être tu trop longtemps, et l'autre pour m'être ensuite expliqué trop longuement, car je m'aperçois que cette lettre prend les dimensions d'un volume, et je coupe court à mon bavardage en me disant tout à vous.

Alphonse RUDOLPHI.

Le prince San-Carlo au marquis Alphonse Rudolphi.

Turin.

J'allais vous écrire, mon cher Alphonse, quand j'ai reçu la longue lettre qui, en me rassurant sur votre santé, m'a donné l'explication de votre silence. Ma franchise habituelle m'oblige à vous déclarer que je ne sais aucune onomatopée pouvant vous rendre le rire homérique dont j'ai été saisi en respirant le parfum de romarin qui s'exhale de votre

Digitized by Google

narration. Églogue n'est pas assez, bucolique est insuffisant : c'est de la bergerade toute pure, et la fantaisie est doublement amusante de votre part!

Je me figure votre grande taille, vos longues moustaches, vos airs militaires et vainqueurs, se pliant aux façons et aux galanteries de Tircis, et je suis sur le point d'interrompre ma lettre pour me livrer à un nouvel accès de gaieté. D'honneur, vous devez être impayable dans ce rôle!

Ne vous fâchez pas; vous deviez vous attendre à cette impression de ma part, et, à mon sens, vous vous y attendiez si bien, que c'est pour ce motif que vous aviez tant retardé votre confidence. Vous connaissez mes goûts; ils me rendent sans doute partial. Je n'admets pas, vous le savez, les femmes qui se servent de leurs mains, et dont les pieds ont marché ailleurs que sur des tapis et des mosaïques. Les femmes sont le superflu de la vie; tout superflu est toujours un peu de l'art; donc plus il y a d'art dans une femme, plus je la trouve charmante. Ceci n'est pas un paradoxe : la nature ne fait pas tout dans la beauté même, au moins dans la beauté qui me plaît. Ce type fin, harmonieux, délicat, que nous appelons aristocratique, est le résultat de la culture subie par de nombreuses générations; les races se modifient sous certaines influences d'hygiène morale et physique, et ce n'est pas par hasard que l'habitude s'est prise de dire : « Elle a l'air d'une

Digitized by Google

duchesse, » pour exprimer qu'une femme est parfaitement élégante de structure et gracieuse de mouvements.

Il y a deux mois, j'aurais cru prêcher un converti en avançant de pareilles choses; aujourd'hui je ne sais plus comment elles seront reçues.

Il me paraît, mon cher ami, que bien réellement vous avez été fort malade, puisque vous éprouvez en ce moment une de ces aberrations de goût familières aux convalescents; vous vous affolez d'une paysanne comme on a envie de pain d'orge et de fromage aigre : cela vous passera vite. Quoi qu'il en soit, les choses en étant où vous me dites, je vous engage à ne pas les mener plus loin : car, si cette pauvre enfant représente une distraction passagère pour vous, cet amour peut devenir pour elle la grande affaire de sa vie, et il ne me paraît pas bon de léguer des chagrins, des remords peut-être, à qui ne nous a donné que des moments agréables. Et puis, avez-vous songé au mécontentement de la marquise Rudolphi à son retour des caux? Votre femme peut s'étonner en vous retrouvant si singulièrement accolé. Nous devons garder les convenances, même dans l'usage de notre liberté. Ne croyez pas que les femmes d'un rang inférieur soient toujours sans conséquence; elles n'ont rien à ménager de ce qui retient celles de notre sphère, et cela constitue un véritable danger.

Digitized by Google

Passez-moi, mon cher Alphonse, cette petite pointe de morale, et laissez-moi m'en servir comme de transition pour arriver à un sujet très-sérieux.

J'ai lu à ma mère le commencement de votre lettre, et le récit de vos tribulations mondaines à Rudolphi; cela lui a remis en mémoire les grâces, la beauté et le caractère de votre sœur Laura, dont elle m'a souvent entretenu dans ses lettres pendant mes voyages en Orient; je me suis joint à son dithyrambe sur le compte de la jeune duchesse, car, pour ne l'avoir encore aperçue qu'une fois dans un bal où j'eus l'honneur de lui être présenté, il y a trois ans, chez la comtesse Litta, j'ai pu me convaincre qu'elle est faite pour mériter tous les hommages. L'impression que je reçus alors fut même vive au point de me préoccuper assez sérieusement, et, sans mon départ et ma longue absence, vous m'auriez probablement entendu plus tôt vous parler du projet qui a germé aussi dans l'esprit de ma mère.

Vous voyez maintenant à quel but grave j'arrive; oui, mon ami, à rien moins qu'à vous prier de sonder les intentions du duc Rudolphi, pour savoir si une demande de ma part aurait chance d'être accueillie.

Je n'ajoute naturellement aucun détail sur ma position, ma fortune, etc.; tout cela vous est, mon cher Alphonse, aussi connu, je crois, qu'à moi-

Digitized by Google

même, et vous pourrez complétement éclairer votre famille.

J'attendrai votre réponse pour tenter d'aller au château Rudolphi essayer de faire agréer ma personne. Je me sens tout heureux, mon cher marquis, à la pensée de pouvoir devenir votre frère, et je me sens bien un peu ébloui par la perspective de pouvoir devenir le mari d'une femme qui passe en ce moment pour la plus accomplie de l'Italie.

Menez ceci avec prudence, mon ami, et ne me mettez en avant que si nul projet n'est encore dans les idées du duc ; un refus, vous le comprenez, quel qu'en pût être le motif, porterait forcément atteinte à nos affectueuses et intimes relations.

Adieu, mon cher Alphonse ; permettez-moi d'espérer que, grâce à mes conseils, vous allez devenir sage, et que, grâce à votre intermédiaire, je verrai s'édifier mon bonheur.

Ascanio San-Carlo.

Laura Rudolphi à la comtesse Héléna Montanelli.

Château Rudolphi.

Ton mariage m'a attristée en nous séparant, ma chère Héléna, mais ta lettre m'a rendu toute ma

Digitized by Google

sérénité en me montrant combien tu es satisfaite de ta nouvelle existence. Je n'ai jamais redouté la grande différence d'âge qui existe entre le comte et toi, et ce mariage t'offrait une situation si avantageuse, que je t'y eusse vu renoncer avec peine. Aujourd'hui ton bonheur me donne raison; te voilà avec un beau nom, une grande position, une fortune immense, et tu es la compagne d'un homme dont les soins et l'affection te font facilement oublier les années. Que peux-tu souhaiter de plus?

Après avoir lu le récit des magnifiques réceptions qu'on t'a partout offertes, les détails de notre vie d'ici te paraîtront bien mesquins.

Nos dîners du mardi deviennent trop nombreux, par la faute de mon père, qui, avec ses arrière-pensées politiques, accepte un peu légèrement les présentations.

Figure-toi que, le mois dernier, la vieille comtesse Lippi nous amène un jeune Français fort élégant, et, chose rare, parlant l'italien très-purement; elle nous le présente sous le nom de M. de Menneville, nom qui avait bon air, et voilà le Français accueilli, admis et fêté. Mon père s'en engoue, l'invite deux fois à dîner, le retient même une semaine au château, et après son départ nous apprenons, ô désappointement! que ce charmant gentilhomme est le fils d'un fabricant de gants de Grenoble. J'en ai fait une scène à mon père, et il a été obligé de

Digitized by Google

convenir que j'avais raison. Quant à Alphonse (j'ai oublié de te dire que nous avons mon frère ici en congé de convalescence), il a ri comme un fou de notre méprise. Ce me sera une leçon pour l'avenir, et je me montrerai plus difficile en admissions. Mais aussi comment supposer qu'une Lippi connaît des marchands de gants ! Elle est si vieille, qu'elle commence, je crois, à ne plus savoir ce qu'elle fait.

Je suis très-agitée, très-occupée, et ne m'amuse pourtant pas beaucoup. Pulchérie Giustiniani nous donne un grand bal demain ; je vais tâcher de m'y égayer un peu. Ce sera le premier où j'irai depuis la mort de ma grand'tante de Meningen ; comme je porte encore le petit deuil, je me suis fait faire une robe de crêpe gris argent brodée en soie blanche et garnie de franges de chenille blanche ; je mettrai avec cela dans mes cheveux une couronne de fleurs en plumes qu'on m'a envoyée du Brésil et dont les nuances sont précisément demi-deuil ; je n'ai eu qu'à faire remplacer le feuillage vert par un feuillage d'argent : cela ne fait pas plus mal. Croirais-tu que ma robe, commandée le 15 à Lyon, m'est arrivée hier ? et la broderie est merveilleuse. Ces ouvrières françaises sont des fées !

Je ne puis rien te dire de plus nouveau. C'est ma toilette de demain : un journal de modes ne ferait pas mieux. Excuse, ma chère Héléna, la pauvreté de cette lettre. Je ne vole pas comme toi de palais

Digitized by Google

en palais, et ma petite chronique de campagne est bien vide ce mois-ci. Peut-être pourrai-je la diversifier dans quelques jours, car nous attendons beaucoup de monde. Ce qui sera toujours très-uniforme, c'est la formule de ma bien vive amitié, qui t'embrasse sur les deux joues, avec la permission d'un noble comte de mes amis, auquel je te prie de parler un peu de moi.

Laura RUDOLPHI.

Le marquis Alphonse au prince San-Carlo.

Si ma lettre vous a fait rire, mon cher prince, la vôtre m'a bien étonné. L'accès de morale du commencement vous a été évidemment inspiré par les idées qui ont dicté le reste. Quand on songe à devenir un homme grave, on veut que tout le monde nous imite. Plaisanterie à part, la fin de votre lettre m'a causé une grande joie. J'ai tout de suite fait part à mon père de votre projet, et il l'a accueilli avec un empressement qui ne doit pas vous étonner ; cependant il m'a dit de ne pas vous communiquer sa réponse avant qu'il ait parlé à ma sœur. Vous voyez que je m'empresse de manquer à cette injonction, pensant par là vous être agréable.

Digitized by Google

J'ai commencé par ce qui vous intéresse ; laissez-moi maintenant répondre à votre mercuriale.

Ma femme, transformée par vous en personne jalouse et susceptible, m'a paru un argument adorable. Croyez que ce que je fais est fort indifférent à cette pauvre marquise, tout occupée en ce moment à prendre l'air des Pyrénées. Eh ! qui d'ailleurs l'en instruirait ? Ce ne serait pas vous, je pense ? Et depuis deux ans qu'elle est en France de par sa fantaisie et mon autorisation, je ne sache pas qu'elle ait jamais eu l'idée de s'informer de la manière dont je me console de son absence. Mon cher prince, vous ferez un excellent mari ; voilà déjà qu'à la seule pensée de mariage, vous prenez intérêt au lien conjugal des autres.

J'ai d'ailleurs un léger service à vous demander. Je ne vous parlerai pas en détail des péripéties de mon petit roman, puisque vous ne me semblez pas en humeur de bienveillance pour lui ; je vous dirai seulement que j'ai remarqué que la pauvre enfant, comme vous l'appelez, pour ne pas mentir à sa nature féminine, est assez sensible aux hochets, et je m'amuse de sa joie quand je lui en apporte quelques-uns. Ici, ce ne sont ni bouquets rares ni chinoiseries précieuses dont il est question : elle prendrait les bouquets pour de l'avarice et les magots pour une injure ; j'ai donc appris à m'approvisionner de rubans, de boutons de corsages, d'é-

Digitized by Google

pingles pour la coiffure et autres écrins fort modestes. Dans ce moment, il me faudrait une de ces grandes croix de filigrane d'argent que l'on fabrique à Gênes. Ma sœur en a donné une à Amine, et Marietta ne dort plus du désir d'avoir la pareille. Le grand frère en a promis une pour le jour de sa fête, le 15 août, dans trois mois ! vraie promesse de frère. Je veux en apporter une dans trois jours ! Voilà le service que j'ose vous demander, cher prince ; car, si je chargeais quelqu'un au château de cette intime commission, les commentaires iraient leur train, et cela me gênerait.

Bien entendu, je mets sur le compte de la générosité de Laura une partie de mes petites galanteries ; elle ne me croit qu'à moitié, la fine espiègle, quand je parle au nom de ma sœur, mais elle sait fort bien se servir du même moyen vis-à-vis du frère qui ne devine rien, comme il convient à son rôle de tuteur.

Je m'arrête, cher prince, vous n'aimez pas les églogues, et je suis de votre avis pour convenir qu'au moins perdent-elles fort à être racontées.

Vous aurez bientôt une autre lettre de moi, mais cette fois je m'engage à ne vous parler que de certaine jeune duchesse en faveur de laquelle vous voudrez bien me pardonner ma paysanne.

Alphonse Rudolphi.

Digitized by Google

II

DEUX PROJETS DE MARIAGE.

Lorenzo Memmi à Giovanni Borella.

Aqua-Verde, mai.

Mon ami, ne prolonge pas davantage ton séjour à Gênes ; tu es fort désiré et attendu ici, reviens-y le plus tôt possible. Ta dernière lettre me dit que l'espoir de terminer un marché avec une riche maison de Sicile t'a fait retarder ton retour. Ce motif pourrait paraître un symptôme de peu d'empressement de la part d'un fiancé ; moi, j'y vois une preuve de plus de ton amour pour Marietta, et je vois juste ; cependant je ne veux pas que ton désir d'augmenter l'aisance de ma sœur porte atteinte à notre commun bonheur. Il y a six mois bientôt que tu es absent ; c'est assez donner aux soins des intérêts matériels. Tes lettres me prouvent que tu souffres ; ici, je vois ma sœur s'attrister ; reviens.

Pour ne rien compromettre, je veux te proposer

Digitized by Google

de me charger de tes affaires extérieures. Si tu le veux, je partirai pour Gênes après ton mariage; tu me donneras tes instructions et je te remplacerai.

Accepte mon offre sans façon, car cette perspective d'aller avec un but dans les différentes grandes villes d'Italie me sourit assez. Je n'ai pas trouvé ici ce que j'espérais y rencontrer; la vie rurale, faite pour mes goûts peut-être, ne va plus à mes habitudes. Le séjour prolongé de la ville et mes études m'ont transformé plus que je ne le croyais. Je ne suis pas un homme du monde, sans doute, je ne suis cependant plus un paysan; ces profondes modifications de moi-même ne me sont apparues complètes qu'à mon retour chez nous, au milieu des compagnons de mon enfance : ils sont toujours mes amis, je ne suis plus leur camarade; je ne comprends rien à ce qui les occupe, ils sont étrangers à ce qui m'intéresse. Tout a changé en moi, même mon cœur !

J'ai retrouvé à Aqua-Verde Amine, cette jeune fille dont je t'ai souvent parlé et qui n'a pas assisté à tes fiançailles parce que son service la retenait auprès de la jeune duchesse Rudolphi. A mon dernier séjour ici, il y a trois ans, Amine était encore pour moi la plus jolie fille du pays, et j'avais formé, sans lui en rien dire, heureusement, des projets très-sérieux sur elle. Eh bien! mon ami, tout cela s'est évanoui, le charme est détruit : j'ai revu

Digitized by Google

Amine, et elle m'a paru enlaidie et ennuyeuse. Enlaidie! Elle a vingt ans! A quoi cela tient-il? Est-ce sa faute? est-ce la mienne? Je ne sais.

Toutefois, je dois renoncer à mes idées de mariage et de retraite à Aqua-Verde. J'ai donc l'intention de quitter le pays aussitôt après ton union avec Marietta. Je n'ai pas de plan arrêté. J'irai n'importe où me créer une existence en rapport avec mes besoins nouveaux. A quoi suis-je bon? Je ne le sais pas encore. En me donnant une éducation au-dessus de ma condition, on rêva pour moi les honneurs d'une condition libérale. L'an passé, avant que j'eusse atteint au but désiré, la mort de mon père a tout bouleversé : elle m'a rappelé ici, où ma sœur n'avait plus d'autre protecteur que moi, et me voici, à vingt-deux ans, tuteur d'une fille de dix-sept et fermier régisseur de biens considérables. Je suis fort impropre à l'une et à l'autre fonction, et ce m'est un grand bonheur que ton entrée dans ma famille vienne me décharger d'une si lourde responsabilité, la femme et le bien gagneront beaucoup à ta direction, et ainsi je ne reprendrai ma liberté qu'en améliorant le sort de ceux que j'aime.

Tes lettres sont pleines de Marietta; tu vas me reprocher, comme toujours, de ne pas assez parler d'elle. Quoique ma sœur soit encore presque une enfant, elle a, je crois, pour toi un sentiment sérieux; je la vois s'attrister de ton absence; elle me

Digitized by Google

paraît parfois impatiente, préoccupée. Je regarde ce changement comme un symptôme favorable pour toi.

Je ne te donne pas beaucoup de détails aujourd'hui, parce que je vois moins ma sœur depuis le séjour d'Amine à Aqua-Verde. Je les laisse volontiers ensemble et vais errer dans nos vastes champs, avec des prétentions d'inspection peu justifiées par mes connaissances ; mais chez nous, comme partout ailleurs, le semblant de la surveillance suffit pour maintenir les gens dans le devoir.

J'évite le plus que je puis la présence d'Amine : elle est pour moi une déception vivante; les défauts que je lui découvre me paraissent autant de railleries adressées à la simplicité de ma première jeunesse, et, chose singulière, plus le bandeau a été épais sur mes yeux inexpérimentés, plus la clairvoyance qui lui succède est impitoyable.

La pauvre fille ne se doute pas de mes impressions; elle compare ses souvenirs avec ce qui se passe maintenant, s'étonne de ma froideur et croit la faire cesser en faisant des coquetteries à Paolo, notre premier métayer, en qui elle suppose naïvement que je puis voir un rival. Ce petit manége achève de me détacher d'elle, et si elle devait rester près de nous longtemps, je la prendrais probablement en grippe.

Tu me trouves sans doute maussade et injuste.

Digitized by Google

Que dirais-tu si tu étais ici! Je suis inquiet, indécis, rêveur; le spectacle de la nature, qui, dit-on, apaise l'esprit, a eu un effet inverse sur moi : il me jette, tantôt dans des rêveries mélancoliques, tantôt dans des agitations ardentes; de là, des intermittences dans mon humeur, dont je suis parfois effrayé.

Tu le vois, j'ai les nerfs sensibles d'un citadin. J'attribue cet état à mon oisiveté relative, après des années de travail assidu.

Quoi qu'il en soit, je n'ai ni la force tranquille, ni la placidité persévérante de l'homme des champs; je ne suis ni un corps robuste ni un cerveau calme; mes mains, devenues blanches, se fatigueraient à conduire une charrue, et mon intelligence excitée ne pourrait vivre dans la sphère lourde des monotones occupations du laboureur.

Je me demande souvent si c'est un bien. J'interroge l'avenir; je cherche à deviner ce qu'il me réserve. De quel côté, devrais-je me diriger? Je ferais un détestable fermier; ferais-je un meilleur avocat? Faut-il reprendre mes études de droit? Je n'en ai guère le goût, et cette répugnance-là aussi m'inquiète et me laisse indécis. Je prendrai une détermination à ton retour; je compte sur ton bon sens supérieur et ton expérience de la vie pour m'aider à me diriger. Je n'imagine rien de plus pénible que l'état de perplexité où je suis sur un sujet aussi grave.

Digitized by Google

Je ne sais pourquoi je te dis tout cela, mon cher Giovanni; puisque je désire ton retour, j'aurais dû, pour le hâter, te parler uniquement de ma sœur. Un appel de Marietta a sur toi un empire que ne prendront pas toutes mes confidences; subis-les comme une des charges de l'amitié, et dis-toi que la tienne vient de m'être secourable, en me donnant l'occasion d'épancher un peu mon cœur.

Lorenzo MEMMI.

Laura Rudolphi à la comtesse Héléna Montanelli.

Château Rudolphi.

Les lettres se suivent et ne se ressemblent pas; voici, ma chère Héléna, que je me trouve tout à coup avoir à te confier des choses de la dernière importance. Je réponds tout de suite à tes questions sur le bal de Pulchérie, pour n'avoir plus à y revenir.

Tu y as été fort regrettée. Le bal était beau, brillant, pas trop nombreux; le prince royal y a assisté. Pour moi, j'étais mal coiffée, faute d'avoir eu Amine ici; elle est malade et restera dans sa famille encore quelques jours. Tu ne te figures pas combien cela m'est gênant. J'étais donc mal coiffée;

Digitized by Google

Pulchérie me l'a dit quand je suis entrée, et cela m'a rendue maussade toute la soirée. Note que j'ai à peine dansé, à cause de mon petit deuil; aussi suis-je revenue à minuit et demi, et peu enchantée. Voilà pour le bal. J'arrive au sérieux.

Hier matin, mon père s'est fait annoncer chez moi de fort bonne heure, et j'ai vu tout de suite, à sa physionomie, qu'il s'agissait de choses graves. Il s'est assis près de moi, m'a pris la main et m'a regardée pendant un moment sans me parler.

« Laura, m'a-t-il dit enfin, tu as confiance en moi, n'est-ce pas? »

Je l'ai regardé à mon tour, toute surprise de cette question.

« Oui, a repris le duc, le moment est venu de faire appel à toute ta confiance. Écoute, ma fille : tu as vingt ans, je songe à te marier. »

Cela ne m'a pas fort émue; je m'attendais à quelque chose de semblable, ayant remarqué depuis deux jours de fréquentes conférences entre mon père et Alphonse.

« Eh bien! cher père? ai-je dit très-tranquillement.

— Eh bien! j'ai songé au prince Ascanio San-Carlo; il est d'illustre maison, riche, jeune, bien de sa personne ; il vient de me faire demander ta main par ton frère, dont il est l'ami, et je t'avoue qu'au-

Digitized by Google

cune demande ne peut m'être plus agréable. Qu'en dis-tu toi?

— Vous disposez de moi, mon père.

— Bien, tu es une fille soumise et raisonnable, je le sais; mais cela ne me suffit pas.

— Comment! ai-je fait en souriant, soumise et raisonnable, cela ne suffit pas à mon père? Que faut-il donc de plus?

— Il me faut ton bonheur, ma fille. Tu as reçu de beaux dons de la nature, beaucoup des avantages de la société; je veux compléter tout cela par un mariage qui fasse ta vie sereine comme un beau jour. En te mariant, je désire diriger ton choix et non t'imposer ma volonté; ainsi donc, ouvre-moi ton cœur, et s'il contient une de ces préférences secrètes dont les jeunes filles font souvent mystère à leurs parents, avoue-le moi franchement. »

Cette grande condescendance pour mes sentiments intimes me toucha profondément; je portai la main du duc à mes lèvres dans un élan de reconnaissance et d'affection.

« Comment ne serais-je pas sincère avec vous, mon bon père? lui dis-je.

— Ainsi tu n'as distingué personne jusqu'à présent parmi les jeunes gens de notre société? »

La question contenait un doute; elle me blessa un peu; mon père le vit.

« Écoute donc, Laura, reprit-il, je tiens à être

Digitized by Google

éclairé. Une jeune fille qui n'a plus sa mère n'a plus la confidente naturelle de toutes ses pensées. Un père ne remplace pas une mère; on peut être aussi affectueuse avec lui, on est toujours moins expansive. Cependant, il vient un jour où le père doit lire dans ce jeune cœur : c'est le jour où il veut en disposer. Ne t'étonne donc pas de mes questions, mon enfant. »

J'eus hâte de rassurer une si tendre sollicitude; aussi je répondis :

« Mon cœur vous appartient encore tout entier, mon père; je suis heureuse de le laisser entre vos mains; disposez-en à votre gré. »

Mon pauvre père parut tout heureux de mes paroles et me dit:

« Tu m'enchantes, ma fille; je vais écrire au prince San-Carlo, l'inviter à venir à Rudolphi; s'il te plaît, tout sera bien vite terminé, et j'aurai le bonheur de te voir mariée selon mes vœux avant un mois.

— Mais, mon père, repris-je, le prince ne me connaît pas. Comment êtes-vous si sûr de son désir de m'épouser?

— Bon! il ne demande pas ta main sans l'avoir vue ; on te l'a présenté chez la comtesse Litta, et tu as fait, il paraît, une impression très-vive sur lui.

— Je n'ai aucun souvenir ni de cette présentation ni de la personne même du prince.

Digitized by Google

— Qu'importe! vous referez connaissance la semaine prochaine. »

Il me quitta là-dessus tout joyeux, et je restai à réfléchir à ce grand changement qui s'apprête dans ma destinée.

Jusqu'à présent, je n'ai pas beaucoup songé au mariage, je n'en ai pas eu le temps; peut-être aussi ne me faisait-il pas envie. J'aime mon existence actuelle; je vis à peu près comme une femme mariée; j'ai l'état de maison, la grande situation, la fortune, le gouvernement chez moi, tous les avantages du mariage sans le mari, et, si j'en crois le spectacle de bien des ménages, je n'ai pas la plus mauvaise part de mon état de femme. Cependant, comme dit mon père, j'ai vingt ans, et cela ne peut pas toujours durer. J'envisage donc sans joie et sans tristesse cette prochaine et profonde modification de ma vie. Je me fais mille questions sur le prince. Je regrette de n'avoir pas fait causer Pulchérie sur son compte l'autre soir au bal; elle le connaît beaucoup pour être restée longtemps à Paris en même temps que lui. Elle m'en a quelquefois parlé; elle le considère comme un parfait gentilhomme, ce qui implique bon nombre de qualités essentielles. Quant à Alphonse, il le regarde comme le type de l'élégance, ce qui est pour lui la louange suprême. Après tout cela je dois espérer que le prince ne m'inspirera pas d'éloignement; je ne suis

Digitized by Google

pas romanesque, je m'en vante, et j'aperçois tout simplement de grandes probabilités de bonheur dans le projet de mon père.

Je vais donc laisser les choses suivre leur cours naturel, et t'enverrai bientôt, chère amie, une description de mon futur. S'il me plaît, prépare-toi à venir à ma noce le mois prochain. S'il me déplaît, plains-moi, car je serai entrée dans cette période ennuyeuse de la vie des filles riches, où on leur offre toutes les semaines un prétendant nouveau, et où les prétentions les plus multipliées et parfois les plus saugrenues viennent les assaillir. Jusqu'ici, je vivais assez tranquille de ce côté, grâce à la prudence de mon père, qui avait écarté toutes les demandes, en déclarant ne pas vouloir me marier avant vingt et un ans; mais une fois l'étiquette mise à mes millions par la nouvelle d'une première ébauche matrimoniale, on verra s'agiter autour de moi tous les célibataires de notre monde, entre vingt et soixante ans, non parce que je suis une fille assez jolie, bien élevée et raisonnable, mais parce que je suis une héritière.

Je ne veux pas supposer que j'aurai à traverser cette phase insupportable, mais bien plutôt compter sur ma bonne étoile; elle semble vouloir arranger tout pour le mieux. Te l'avouerai-je? je sens en moi quelque chose d'intime et d'irraisonné, une espèce de pressentiment qui me dit que le prince est charmant.

Digitized by Google

Ne va pas rire de moi, et surtout ne montre pas cette lettre à ton mari; il faut que je sois sûre de t'écrire à *toi seule*, pour pouvoir t'ouvrir tout mon cœur.

Laura RUDOLPHI.

Le marquis Alphonse au prince San-Carlo.

Mon cher prince, vous avez dû recevoir une invitation de mon père; vos affaires vont à merveille, et je voudrais pouvoir en dire autant des miennes; malheureusement, elles se sont beaucoup compliquées depuis un mois : mon petit roman champêtre a eu sa conclusion, et maintenant l'épilogue menace d'être beaucoup moins amusant. Vous pouvez, si vous voulez bien consentir à retarder votre arrivée à Rudolphi de quelques jours, me tirer d'une situation assez embarrassée.

J'ai recours à votre amitié. J'ose vous prier de m'écrire une lettre par laquelle vous réclamerez impérieusement ma présence à Turin. Indiquez le motif que vous voudrez, je vous donne carte blanche; mais procurez-moi un prétexte pour partir; il faut que je parte. Vous ne me comprenez sans doute pas, et vous voulez savoir comment je me

Digitized by Google

trouve réduit à cette extrémité. Je vais m'expliquer.

Sans prévoir où j'en arriverais, mon ami, vous m'aviez donné un sage conseil; pour ne l'avoir pas suivi, je vois mon idylle tourner au drame d'une façon inquiétante. La jeune fille dont la douceur, la naïveté, l'insouciante gaieté m'ont séduit il y a deux mois, est devenue, en peu de jours, une femme impérieuse et violente. Il paraît que, sans le vouloir, j'ai allumé une passion. Je n'en demandais pas tant! On a tort, dit-on, de jouer avec le feu; oui, mais c'est si amusant! Bref, ma bergère est en combustion; hier, elle m'a proposé, sans rire, de l'épouser (elle me croit libre), et, ce matin, elle m'écrit qu'elle va tout avouer à son frère. La péripétie s'aggrave par la prochaine arrivée d'un certain Giovanni, auquel Marietta est promise; cette espèce de marchand demi-fermier est à Gênes depuis six mois, et m'aurait fait grand plaisir d'y rester; il est maintenant l'épée avec laquelle on m'assassine. La petite veut rompre avec lui, et prétend que la chose se fasse par moi. J'ai beau lui montrer les impossibilités accumulées par la différence de nos positions, quand je lui parle convenance, c'est comme si je lui parlais grec, elle se pose dans un absolu où toutes les femmes ont la manie de s'enfermer à un certain degré d'amour. Son argumentation est simple :

Digitized by Google

« Si vous m'aimez, faites ce que je veux; si vous ne le faites pas, vous ne m'aimez pas, et alors vous avez menti indignement. »

Elle ne sort pas de là.

Or, vraiment, après lui avoir dit si souvent que je l'aimais, je ne puis pas tout d'un coup lui dire le contraire, ce serait brutal, et puis elle me plaît beaucoup, après tout. Mais l'épouser! mais l'enlever! cela rentre dans un fantastique étranger à mes habitudes.

Le plus simple, le plus avantageux pour elle-même, serait qu'elle épousât tranquillement son Génois; j'arrondirais un peu la dot; le marchand, touché de cette extension des écus, ne serait pas trop clairvoyant pour la femme, et tout serait dit. Au lieu de cela, Marietta ne veut rien entendre, me fait des scènes affreuses, jure qu'elle m'adorera jusqu'à la mort, invoque Dieu, les saints, sa mère, son innocence, ses remords, enfin toutes les litanies du répertoire excessif, et finit d'ordinaire par me menacer d'un coup de poignard, dont je suis moins effrayé que d'aveux faits à son frère. Si je n'empêche pas cette confidence, la pauvre fille se perd, et me jette, moi, dans une situation fort désagréable.

J'ai des ménagements à garder, à cause de mon père surtout; le duc aime à faire le seigneur débonnaire et ami de la justice avec ses tenanciers; il a pu

Digitized by Google

courtiser leurs femmes, il a toujours respecté leurs filles. Il regarde ce système comme bien plus moral. Prudence salutaire, dont je me repens bien de n'avoir pas hérité!

Enfin, la sottise est faite, les retours sur le passé sont vains; il me faut conjurer le danger présent, très-réel, comme vous voyez, car cette petite tête exaltée est capable de tout.

Voici mon plan; je le modifierai sur vos avis, cher prince, si vous ne jugez pas tout cela indigne de votre haute diplomatie.

Je feins une affaire imprévue qui m'appelle à Turin; je me montre désolé de ce contre-temps, je lis votre lettre à la petite, je la rassure par serment, je lui promets, je lui jure de travailler à notre prochaine réunion. L'honneur n'a rien à faire dans de pareils engagements. Que deviendrions-nous s'il fallait avoir le même honneur avec les hommes et avec les femmes!... Toutes choses arrangées avec elle, je pars, après lui avoir fait promettre de garder le silence envers son frère. Moi une fois parti, le temps fera le reste; je m'astreindrai d'abord à lui écrire de loin en loin, et ensuite tout se découdra sans secousses au lieu de se briser au milieu des catastrophes.

« Je devrai me préoccuper d'empêcher le Génois de reparaître; s'il revenait trop tôt, pour réaliser ses prétentions, sa présence pourrait précipiter des

Digitized by Google

accès de franchise dangereux. Ceci est ce qui m'inquiète le moins; on a toujours raison d'un marchand avec de l'argent, fût-il amoureux. Je ferai présenter à ce Giovanni l'appât de quelque affaire avantageuse, et je retiendrai mon homme à Gênes aussi longtemps que cela me sera nécessaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que mon souvenir s'efface dans la tête volcanique de ma petite folle.

Voilà mes projets, cher prince; ils me paraissent assez bien combinés. S'ils ont votre approbation, il ne me restera plus qu'à m'excuser de vous mêler si activement aux infimes aventures de ma vie de désœuvré; il faut vraiment que j'aie la certitude de rencontrer en vous une indulgence toute *fraternelle* pour oser user ainsi de vous.

Je serai bien puni de mes péchés mignons : cette bête de petite histoire va me priver d'être votre introducteur à Rudolphi, auprès de ma sœur, et Dieu sait si je m'en faisais une fête. La pensée de l'accueil qui vous attend pourra seule calmer mes regrets.

J'ai beaucoup à vous parler de Laura, mais je n'ai pas voulu mêler son souvenir aux mesquines préoccupations qui font l'objet de cette lettre; j'aime mieux, cher prince, garder ce sujet intéressant pour notre prochaine entrevue, et vous forcer ainsi à désirer mon arrivée.

Alphonse RUDOLPHI.

Digitized by Google

Le prince San-Carlo au marquis Alphonse.

Mon cher Alphonse, vous trouverez sous ce pli la lettre *commandée*. Le plus triste pour moi, c'est qu'elle n'est pas entièrement de complaisance. Des affaires assez graves pour que je n'ose vous en parler dans une lettre m'appellent en France. Il s'agit de politique. Vous me comprenez. Mon absence durera un mois à peu près, et je suis contraint de retarder, jusqu'à mon retour, ma première visite à Rudolphi.

Je ne saurais vous dire combien ce contre-temps m'affecte.

Le duc Rudolphi ne va-t-il pas être mécontent de ce départ intempestif? et que va dire votre chère sœur du peu d'empressement de son futur?... Cette pensée me tourmente au dernier point. Chargez-vous d'amplifier ma très-insuffisante lettre d'excuses et soyez mon avocat auprès de cette belle Laura, qui a tant de droits à être exigeante.

J'oublie que vous quittez vous-même Rudolphi. Excusez-moi : mes propres soucis me font oublier le buisson d'épines où vous manœuvrez en ce moment.

J'approuve votre plan, le seul à suivre en effet,

Digitized by Google

la situation étant devenue fort difficile. Vous vous seriez épargné bien des ennuis en sacrifiant quelques moments de plaisir. Le mal est maintenant sans remède, ce n'est plus l'heure de faire le moraliste. Dépêchez-vous de couper vos fils là-bas, et arrivez-moi vite, que j'aie le temps de vous serrer la main avant mon départ, de vous expliquer les motifs de mon voyage, et de vous faire dire tout ce que me promet votre dernière lettre; vous me devez bien cela!

Ascanio San-Carlo.

Digitized by Google

III

L'AVEU.

Les lettres qu'on vient de lire donnent les indications assez complètes sur la situation et le caractère des divers personnages dont nous avons entrepris de raconter l'histoire. Maintenant, reprenant notre rôle de narrateur, nous conduirons le lecteur à Aqua-Verde.

Quinze jours se sont écoulés depuis la dernière lettre du prince San-Carlo et le départ du marquis Alphonse; quinze jours fort paisibles au château, fort troublés à la ferme.

La fière Laura a pris avec son calme habituel la nouvelle du voyage de son futur; le duc ne s'en est pas inquiété, par suite des explications du prince, qui s'est gardé de se montrer en défaveur auprès du roi. L'absence du marquis Alphonse se remarque peu au château; il n'y vient jamais qu'accidentellement. Tout marche donc à Rudolphi avec cette allure à la fois égale et agitée qui est dans les habitudes des grandes existences. Beaucoup de mouvement et peu d'émotions : c'est ainsi que

Digitized by Google

vivent les heureux de ce monde.... quand ils sont heureux.

A la ferme, non plus, rien n'a changé en apparence; et cependant un cœur y a subi les phases poignantes par lesquelles on passe pour aller de la confiance heureuse au plus morne désespoir.

Depuis sa chute, Marietta vivait inquiète et troublée, et cependant le départ du marquis avait été une sorte de halte dans la route douloureuse où elle se voyait engagée.

Au moment d'une séparation qu'il savait seul être définitive, Alphonse sut trouver dans son expérience, dans la nécessité même d'abuser encore la jeune fille, des ressources de dissimulation dont le succès fut complet. Il put se féliciter, en la quittant, de la laisser entièrement rassurée et avec la conviction que cette absence devait servir à leur réunion prochaine.

Le marquis ne s'était pas expliqué sur la forme de cette union, devenue, disait-il, nécessaire à son bonheur; il en avait mêlé l'idée à toutes ces protestations, bien sûr qu'elle contenait une ivresse capable d'étouffer toutes les inquiétudes de la pauvre fille.

Marietta en était à ce point où aucune réflexion ne peut plus se placer entre les désirs du cœur et la façon de les réaliser; elle comprenait vaguement tous les obstacles placés entre elle et Alphonse; mais

Digitized by Google

il l'aimait, il lui promettait de les surmonter : elle ne doutait pas de la toute-puissance de son amour.

Cette phase de confiance enthousiaste dura jusqu'à la première lettre du marquis. Elle y entrevit une lueur glaciale et terrible. La pensée que peut-être elle n'était pas aimée lui vint à l'esprit pour la première fois. Alphonse, se sentant à l'abri des coups de tête, avait négligé de bien dissimuler; sa lettre contenait des phrases d'une clarté désespérante.

« Si Giovanni revient, disait-il, ne gâte rien par des résolutions extrêmes, et feins toujours de consentir à l'épouser. »

Dans sa seconde lettre, il laissa échapper cet aveu d'indifférence :

« Ne m'écris pas la semaine prochaine; je serai de service, la lettre pourrait s'égarer. »

Quelque inexpérimentée et crédule que fût Marietta, de semblables lettres furent bientôt des révélations évidentes; elle le dit au marquis avec toute la sincérité de sa nature passionnée. Elle le lui dit, et, dernière illusion, elle espéra être démentie. Le marquis ne répondit pas.

Dès lors Marietta comprit sa situation. Tout était perdu; Alphonse ne l'aimait pas. Elle restait seule à dix-sept ans, livrée à un remords incessant, moins violent encore que le désespoir de sa déception.

Des orages qui bouleversaient ce jeune cœur, rien

Digitized by Google

ne parut pourtant à l'extérieur. Une mère eût pu remarquer que Marietta ne chantait plus en vaquant aux soins du ménage ; que ses yeux se cernaient d'un cercle bleuâtre ; que, loin de rechercher avec un instinct d'enfant le mouvement et le bruit, elle préférait demeurer à l'écart de tout le monde, tenant à la main un ouvrage auquel l'aiguille restait attachée, inactive ; mais, si ces indices révélateurs d'un chagrin secret eussent éclairé la sollicitude maternelle, ils restèrent muets pour l'œil moins attentif d'un frère.

En apparence donc, rien ne paraissait changé à la ferme ; on y était moins gai ; ce que chacun attribuait au départ d'Amine, rappelée impérieusement par sa maîtresse.

Tous les habitants d'Aqua-Verde, hors Lorenzo, professaient pour Amine la plus grande sympathie. Amine, jeune villageoise alerte et vive, frottée des manières du monde par le contact continuel de Laura Rudolphi, représentait dans son village un type très-apprécié; son humeur joviale et moqueuse, la verve de son esprit naturel, aiguisée au verbiage de la ville, et avec tout cela une bonhomie native qui l'empêchait de jouer la demoiselle avec ses anciens amis, la faisaient la reine du village. C'était à qui la fêterait, l'accueillerait, et, depuis sa convalescence jusqu'à son départ, on avait été à Aqua-Verde assez occupé de sa présence pour ne pas remarquer

Digitized by Google

l'humeur étrange dans laquelle était tombée la jolie Marietta.

Quoique très absorbé par ses propres préoccupations, Lorenzo vit s'accroître la tristesse de sa sœur, et en interpréta la cause à sa manière. Il crut bien faire en pressant encore le retour de Giovanni, et lui envoya de nouvelles instances.

Un matin, Marietta, appuyée à un grand platane qui ombrageait la maison, jetait machinalement des poignées de grain à ses poules favorites; celles-ci, habituées à venir becqueter jusque dans son tablier, l'entouraient dans un joyeux tumulte, et la troupe gloutonne et hardie poussait des gloussements impatients, en faisant étinceler au soleil les crêtes rouges et les colliers changeants. La jeune fille, plongée dans une sombre rêverie, regardait sans la voir cette petite scène animée, à laquelle elle prenait autrefois un si vif plaisir.

Tout à coup la voix de Lorenzo la fit tressaillir.

« Bonne nouvelle! petite sœur, lui cria-t-il en s'avançant.

— Quelle nouvelle? demanda Marietta avec indifférence.

— Tu ne devines pas?

— Non.

— Tu ne te doutes de rien?

— Mets-moi sur la voie.

— J'ai reçu une lettre de Gênes

Digitized by Google

— Ah! fit-elle, plus attentive, en dissimulant un frémissement intérieur.

— Giovanni est bien content, va!

— Ses affaires réussissent?

— Ses affaires! sournoise, est-ce cela qui t'occupe? Il n'est pas question d'affaires; il arrive, il sera ici demain.

— Demain! murmura Marietta, tandis qu'une pâleur mortelle se répandait sur ses traits.

— Allons, Marietta, il ne faut pas te laisser aller à une émotion trop vive; après tout, cela n'est pas dangereux, et rien n'est sain comme la joie.

— Tu as raison, » balbutia Marietta.

La pauvre fille se soutenait à peine, et ne savait plus ce qu'elle disait. Elle rentra précipitamment dans la maison, pour mettre fin à une conversation qui la torturait.

Lorenzo la regarda s'éloigner et resta pensif.

« Comme ces jeunes filles sont dissimulées! se dit-il. Celle-ci n'a pas l'air de s'occuper de son fiancé; elle me demande à peine de ses nouvelles, et son absence la fait dépérir, et elle manque de s'évanouir en apprenant son retour. Oh! les femmes! les femmes! comprenez-les donc!

Et, après cette exclamation que tout homme a proféré dans sa vie, Lorenzo se laissa aller à des réflexions intimes sur ces créatures étranges, d'autant plus indéchiffrables pour lui qu'elles lui étaient in

Digitized by Google

connues ou à peu près, une jeunesse studieuse l'ayant préservé des dangereux plaisirs des villes. Marietta reparut sur le seuil de la maison et lui fit signe de venir.

« Sors plutôt toi-même, dit Lorenzo; le temps est magnifique, et nous irons faire une promenade autour du lac tout en causant de nos projets.

— Non, répondit Marietta, il faut que je te parle ici. »

Il la regarda, elle lui parut toujours très-pâle, et tout en parlant sa voix tremblait.

« Il s'agit donc d'une chose bien grave? reprit-il.

— Très-grave. »

Sans rien ajouter, Marietta saisit la main de son frère et l'entraîna vers la maison.

Elle monta le petit perron de pierre, entra dans la salle basse, et alla lentement fermer les portes et les fenêtres.

Lorenzo s'étonnait de ces allures solennelles et n'y comprenait rien.

Marietta prit brusquement la parole, comme pressée d'aborder un redoutable sujet de conversation.

« Giovanni arrive demain, dit-elle, tu en es sûr?

— Très-sûr; j'ai là sa lettre; je vais te la lire.

— C'est inutile, c'est inutile! »

Digitized by Google

Lorenzo la regarda, de plus en plus étonné de son accent et de sa physionomie.

« Lorenzo, reprit la jeune fille, comme cherchant une transition capable d'atténuer ce qu'elle allait dire, tu n'as rien à me reprocher, mon frère, et tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Si je t'aime, chère petite! tu n'en peux pas douter. Jusqu'à ce jour tu as été la joie de cette maison ; tu vas en devenir le bonheur en épousant mon meilleur ami. »

Quelque chose de fatal semblait ramener toujours Marietta à l'idée de ce mariage avec Giovanni ; ses efforts pour obtenir un peu de répit étaient vains ; il fallait affronter la situation ; elle le sentit, et, laissant enfin de côté les précautions et les circonlocutions :

« Frère, dit-elle, je ne veux plus épouser Giovanni. »

Lorenzo recula, comme s'il eût reçu un coup inattendu.

« Tu ne veux plus épouser Giovannni ! s'écria-t-il en revenant de sa stupeur. Allons ! ce n'est pas possible !

— Non, je ne le veux plus, répéta Marietta.

— Deviens-tu folle ? et pourquoi cette étrange résolution ? »

La jeune fille ne répondit pas et baissa la tête.

Son frère s'approcha d'elle, lui prit la main et répéta sa question avec beaucoup de douceur.

Digitized by Google

« Je ne l'aime pas, murmura Marietta.

— Tu ne l'aimes pas! j'aurais cru le contraire. Tu l'as accepté volontiers pour fiancé, il y a six mois; je n'ai pas alors forcé ton inclination; d'où vient que tes sentiments ont changé? Voyons, mon enfant, reviens à la raison; tu n'as pas de motif pour rompre au dernier moment un engagement librement contracté il y a six mois; avoue que tout cela n'est pas sérieux, et demain je ne dirai rien à Giovanni, car tes hésitations l'affligeraient beaucoup.

— Demain, demain! » répéta Marietta.

Puis, comme poussée par la signification de ce mot :

« Oh! Lorenzo, je t'en prie, ne me force pas à épouser Giovanni; je ne l'aime pas, je serais malheureuse; je ne veux pas me marier d'ailleurs.

— Ma chère Marietta, reprit Lorenzo d'un ton grave, il est trop tard pour de pareils aveux. Giovanni t'aime, lui, il te regarde depuis longtemps comme sa fiancée; il arrive demain, tu épouseras Giovanni. Tu éprouves en ce moment une de ces vagues terreurs qui s'emparent parfois de l'imagination des jeunes filles en présence de cet inconnu où va entrer leur destinée; mais cela se dissipera. Si tu n'aimes pas vivement Giovanni, tu as du moins pour lui cette dose d'estime et de bonne amitié qui suffisent à assurer le bonheur dans un mé-

Digitized by Google

nage. J'ai entendu dire à notre mère que, lorsqu'elle épousa notre père, elle n'avait pas d'amour pour lui, et cependant....

— Ah! notre mère, interrompit Marietta avec amertume, notre mère n'avait pas du moins un cœur déchiré comme le mien! »

Lorenzo tressaillit à cette exclamation.

« Que veux-tu dire? » s'écria-t-il vivement en saisissant le bras de sa sœur et en la regardant avec des yeux étincelants.

La pauvre fille ne put soutenir l'expression du visage de son frère; elle se sentit devinée, perdue, et, tout épouvantée, elle se laissa glisser sur ses genoux, cacha sa tête dans ses mains et s'écria :

« Grâce, mon frère! »

Lorenzo ne comprit pas.

« Tu en aimes un autre! dit-il avec colère. N'importe, tu l'oublieras; je ne céderai pas devant un enfantillage qui peut faire le malheur de mon ami. »

Marietta pleurait, et il lui prit les mains pour la relever; elle résista.

« Laisse-moi là, dit-elle; ne vois-tu pas que je te demande grâce? »

Une ombre passa sur le front de Lorenzo, une pensée odieuse traversa son esprit; il regarda cette femme affaissée à ses pieds, et il crut lire une horrible révélation dans son attitude suppliante. Il at-

Digitized by Google

tendait une protestation. Marietta resta silencieuse; seulement, les sanglots qui soulevaient sa poitrine semblèrent l'étouffer.

Séduite! et par qui? s'écria-t-il. Dis-moi le nom de cet homme! »

Marietta resta muette.

« Dis-le-moi! dis-le-moi donc! » répéta-t-il plusieurs fois en la secouant par les épaules, comme s'il eût voulu l'écraser sous sa colère.

Marietta se laissa faire, et son corps, sans force et sans volonté, suivait les oscillations violentes que lui imprimaient les robustes bras de son frère.

« Misérable fille! lui dit-il d'une voix basse et entrecoupée par l'émotion, ne vois-tu pas que je dois connaître cet homme, et que maintenant il faut que tu l'épouses!

— C'est impossible! balbutia la malheureuse enfant; j'ai juré de me taire.

— Juré! à qui? au lâche qui a déshonoré la maison de mon père! Quoi! un homme aura séduit ma sœur et il ne l'épouserait pas! Sang du Christ! quand ce serait le plus riche du pays, quand ce serait un gentilhomme, je le trouverai, et.... »

Lorenzo n'acheva pas; il s'arrêta frappé d'un trait de lumière terrible.

« Ciel! s'écria-t-il; c'est le marquis Alphonse, et il est marié! »

Digitized by Google

Marietta fit entendre un sourd gémissement et tomba sur le plancher.

Lorenzo ne la regarda pas, ouvrit la porte et s'élança dans la campagne.

Digitized by Google

IV

RETOUR DU FIANCÉ.

Le soleil de juin dardait d'aplomb ses plus chauds rayons sur les plaines fertiles qui entourent Verceil, lorsqu'un homme vêtu d'un costume de voyage, un bâton à la main et un havresac assez rond sur le dos, passa le pont de bateaux de l'Agogna et prit la route d'Orfengo. Il suivit pendant une heure cette route droite et peu ombragée, sans paraître souffrir ni de la chaleur, ni des tourbillons de poussière dont chaque voiture l'enveloppait au passage. Cependant il entra avec une satisfaction visible dans un petit chemin de traverse, bordé de champs de maïs et égayé de temps en temps par la verdure de quelques bouquets de mûriers; il activa sa marche et commença une de ces longues cantilènes italiennes qui tiennent du cantique et de la berceuse, et qu'il est si doux d'entendre tout à coup se mêler aux bruissements des herbes et aux murmures du vent par une belle journée d'été.

Ce voyageur paraissait avoir de vingt-huit à trente ans; il était petit, brun, robuste, un peu trapu, et

Digitized by Google

sa physionomie accentuée présentait à la fois les caractères de la résolution et de la franchise. Son costume annonçait l'aisance, et son solide havresac, usé à certains endroits, prouvait que les voyages étaient dans ses habitudes. Du reste, en regardant ce havresac, on savait tout de suite qui était ce voyageur, car on y voyait en lettres assez grandes, brodé sur le cuir même, ce nom : « Giovanni Borella. »

Le bonheur a le pied léger. Giovanni, en se dirigeant vers Aqua-Verde, ne sentait ni la chaleur ni la fatigue; il ne s'était pas arrêté depuis Gênes, faisant des étapes de plusieurs lieues, et se réjouissait à la pensée que cette hâte pourrait lui permettre d'arriver plus tôt qu'il ne l'avait annoncé.

Cependant la nature a ses exigences, même pour les amoureux, et Giovanni reconnut qu'il devait concéder à son estomac une courte halte pour prendre quelque nourriture. Il choisit un tertre sous un bouquet d'arbre, à proximité d'un petit ruisseau, babillant avec des cailloux en se donnant des airs de torrent, et dont l'eau devait offrir à son repas un limpide complément.

Il tira de son sac quelques provisions, les expédia lestement, puis, prenant une calebasse coupée qui lui servait de tasse, il la remplit à la source et but avec délices cette eau fraîche et cristalline. Tout à coup une voix fortement accentuée retentit derrière lui.

Digitized by Google

« Après vous l'ami, s'il vous plaît, dit la voix ; je suis harassé, je viens de faire dix lieues sans trouver une fontaine ; une tasse de cette belle eau me serait bien agréable. »

Giovanni se retourna.

Celui qui lui parlait était un beau et grand cavalier, vêtu d'un petit uniforme de capitaine de la garde du roi ; il montait un magnifique cheval gris de fer, etse tenait arrêté au milieu de la route.

« A votre service, seigneur officier, » dit Giovanni en remplissant sa calebasse à l'endroit le plus clair du ruisseau et en la présentant au cavalier.

Celui-ci prit la tasse, but d'un trait, puis, faisant claquer sa langue, comme s'il venait de déguster le meilleur vin, et essuyant ses longues moustaches :

« Je n'aurais jamais cru, dit-il, qu'une tasse d'eau pût contenir tant de jouissances.

« Ce n'est pas la valeur de la chose qui fait la jouissance, répondit Giovanni ; c'est le désir ou le besoin qu'on en a.

— C'est parler sagement, mon voyageur, et vous me faites l'effet d'un homme de sens. Parlant ainsi, vous êtes sans doute prévoyant, et vous devez avoir des cigares ; j'ai fumé mon dernier il y a une heure, et ne serais pas fâché d'en allumer un autre pour me tenir compagnie jusqu'à Orfengo, où je retourne. »

Giovanni ouvrit son porte-cigares, choisit avec

Digitized by Google

soin un beau cigare bien blond et bien intact, et le tendit au capitaine, qui l'eut bientôt allumé.

« Il est bon, votre tabac, dit le capitaine en tirant la première bouffée avec une grimace de satisfaction; vous m'avez, par ma foi, réconforté tout à fait de cette interminable route : c'est presque de l'hospitalité, cela : je voudrais pouvoir vous le rendre. Écoutez, mon camarade, si jamais je puis vous être bon à quelque chose à Turin, demandez le marquis Alphonse Rudolphi, au palais du roi : je suis officier d'ordonnance de Sa Majesté. »

Giovanni leva un regard tranquille sur le marquis, et lui dit :

« L'eau et le feu sont à tout le monde, seigneur, et vous ne me devez rien; je ne vous remercie pas moins de l'offre de votre protection. »

Si en ce moment il eût pu lire dans le cœur de l'homme qui était devant lui, il n'eût pas hésité sans doute à lui traverser la poitrine de son poignard.

Au lieu de cela, il reboucla son havresac et le replaça sur son dos, et, après avoir adressé un salut au marquis, il se retourna pour continuer sa route.

Alphonse put alors lire le nom de l'homme qui venait de l'obliger. Sa nature frivole et vicieuse trouva quelque chose de comique dans la débonnaireté du marchand à son égard, et, sous la première impression de cette pensée, il ne put retenir

Digitized by Google

un éclat de rire, tout en enlevant son cheval et en s'éloignant au grand trot.

« Vous allez à Aqua-Verde? s'écria-t-il en se retournant.

— Oui, répondit Giovanni étonné.

— Eh bien! bonne chance! »

Et donnant un nouveau cours à son accès de gaieté, le capitaine disparut dans un nuage de poussière.

Giovanni ne s'expliqua pas cette fugue et ces rires; cependant quelque chose se serra dans sa poitrine, et il murmura :

« Pourvu que cet homme n'ait pas le mauvais œil! Il y a des rencontres qui portent malheur! »

Et, avec sa superstition de Génois, il fit pieusement le signe de la croix, et continua sa route.

Il marcha encore plusieurs heures d'un pas hâté par l'impatience, mais il ne chanta plus.

Des rayons obliques éclairaient le sommet de la colline qui s'élève près du petit lac d'Aqua-Verde, et la vallée se remplissait d'ombres quand il atteignit le premier enclos dépendant de la ferme de Lorenzo Memmi. Il souleva d'une main pressée la barrière de bois, prit, pour raccourcir, un sentier connu à travers la prairie, et s'avança rapidement vers la maison.

On était à cette heure où le soir est si beau, répandant sa fraîcheur et ses parfums sur la campa-

Digitized by Google

gne; l'insecte s'endort dans l'herbe, l'oiseau se tait sous la feuillée; la brise cesse d'agiter les arbres; la nature entière semble se préparer au sommeil dans un calme harmonieux. L'homme heureux savoure cette impression, et il s'élève de son cœur une hymne muette à la louange du créateur. L'homme malheureux sent sa douleur s'engourdir, et l'espérance jette sa lueur consolante dans son âme, et il se laisse aller à la douce contagion de ce repos universel. Seul, l'homme agité ne subit pas cette bienfaisante influence : pour lui, la nature est sans beauté et le silence sans calme; sa pensée le domine et l'emporte; rien ne peut l'en distraire. Tel était Giovanni s'approchant de la demeure de Marietta; son cœur gonflé le laissait à peine respirer. Il songeait à la surprise de la jeune fille en le voyant, à l'accueil fraternel de Lorenzo; il songeait surtout à la beauté de sa fiancée et à son bonheur prochain; ces pensées, les mêmes qui l'avaient occupé pendant tout son voyage, devenaient plus émouvantes et plus délicieuses à mesure qu'il approchait d'un moment si longtemps désiré.

La porte de la maison doucement poussée s'ouvrit devant Giovanni, et il pénétra dans la grande salle, où d'ordinaire se tenaient la famille et les principaux serviteurs de la ferme.

A sa grande surprise, il la trouva vide; un feu presque éteint brûlait encore sous la cendre, en-

Digitized by Google

tourée de marmites dont on n'entendait plus le frémissement habituel. Giovanni appela Lorenzo; celui-ci ne répondit pas. Alors il appela Marietta, même silence. Enfin il appela Paolo, Thérésa, Beppo, tous les gens de la ferme, avec un tapage infernal, frappant de son bâton sur les tables et faisant résonner la vaisselle sur les dressoirs de chêne. L'écho seul répondit à son vacarme. Essoufflé, fatigué, irrité, il s'assit sur une chaise, et tâcha de réunir ses idées pour s'expliquer cette étrange solitude.

La réflexion le calma et le rassura. On était au temps de la moisson; tout le monde se trouvait aux champs sans doute; Lorenzo et Marietta étaient allés jeter un coup d'œil à leurs travailleurs, rien de plus simple; mais l'heure du repas approchait, ils allaient tous rentrer et seraient bien surpris de le voir.

En effet, il distingua au loin le bruit des grands chars sur lesquels on charge les gerbes, et bientôt le bourdonnement croissant des voix apprit au voyageur que les habitants d'Aqua-Verde regagnaient leurs demeures. Incapable de modérer son impatience, il se leva, sortit et alla au-devant du premier chariot. Paolo, un grand et robuste métayer, celui qui briguait auprès d'Amine la position d'amoureux en titre, reconnut Giovanni, malgré le crépuscule un peu sombre; il arrêta ses bœufs et s'écria avec un accent joyeux :

Digitized by Google

« Eh! monsieur Giovanni, quoi! vous voilà de retour? Notre maître doit être bien content....

— J'arrive, dit Giovanni, je ne l'ai pas encore vu. Où est Lorenzo? où est sa sœur?

— M. Lorenzo, je ne sais pas: il a pour habitude de s'aller promener de côté et d'autre, quelquefois fort loin; et d'ailleurs, je suis dehors depuis quatre heures du matin, moi; mais la demoiselle doit être à la maison.

— Elle n'y est pas, je sors de la maison, dit la vieille Thérésa en intervenant dans le dialogue. Où peut-elle être à cette heure?

— Sans doute avec son frère, reprit Paolo; ils ne peuvent pas tarder à rentrer pour souper, mère Thérésa.

— Le pire, c'est qu'il n'y a pas de souper, Paolo. Le feu est éteint; la demoiselle s'était chargée de le surveiller en mon absence, elle n'en a rien fait. Le souper n'est pas prêt. »

Giovanni, arrêté au milieu de la route, le regard perdu devant lui, n'écoutait plus le métayer; absorbé dans sa méditation, il cherchait à s'expliquer l'absence de ses amis, et une inquiétude mal définie commençait à s'emparer de lui.

L'âme pressent parfois ses orages, comme la nature, et elle se trouve alors oppressée d'un sentiment douloureux dont elle n'a l'explication que plus tard.

Digitized by Google

Cependant les chars se succédaient sur la route, les essieux criaient sous leur lourde charge, les bœufs mugissaient en approchant de l'étable et hâtaient leurs pas pesants sans que l'aiguillon les pressât. Les moissonneurs entraient par groupes dans la grande salle, où Thérésa, activant deux autres servantes, se hâtait de préparer le souper.

Giovanni, en quittant Paolo, vint s'asseoir sur un banc de pierre placé près d'un abreuvoir, à l'angle de deux routes, afin d'être le premier à voir Marietta et son frère à leur retour. Il y resta plus d'une heure, livré à mille suppositions différentes, examinant tour à tour les motifs de cette absence, et trouvant ces motifs moins plausibles à mesure que le temps s'écoulait.

Après une longue heure d'attente, un pas bien connu vint frapper enfin l'oreille de Giovanni ; les buissons s'agitèrent à l'entrée d'un petit sentier caché dans le bois : Lorenzo en sortit et se dirigea à pas lents vers la maison. Sa contenance décelait la fatigue, ses vêtements étaient souillés de poussière ; il était sans chapeau et marchait la tête baissée, en proie à une sombre méditation.

Giovanni fit quelques pas au-devant de lui et l'appela par son nom.

Lorenzo leva la tête et regarda devant lui d'un air hagard.

Giovanni eut froid au cœur sous ce regard,

Digitized by Google

« Lorenzo ! cria-t-il, Lorenzo ! ne me reconnais-tu pas? »

Lorenzo fit un brusque soubresaut à la voix de son ami, puis il lui tendit les bras sans pouvoir parler, et les deux hommes s'unirent dans une cordiale étreinte.

Giovanni sentit peser un mystère dans cet accueil à la fois affectueux et étrange.

« Lorenzo ! dit-il, que se passe-t-il ? Parle vite ! tu sembles m'annoncer un malheur. Est-il arrivé quelque chose à Marietta ? »

Lorenzo, pris au dépourvu par le retour immédiat de Giovanni, n'avait pas préparé ce qu'il voulait lui dire. La vérité lui parut à la fois trop cruelle pour sa sœur et pour son ami ; il chercha à gagner du temps.

« Marietta va bien, dit-il d'une voix qu'il chercha à rendre calme ; mais, toi, tu dois être fatigué ; viens d'abord à la maison.

— Je ne suis pas fatigué, merci. Dis-moi plutôt où est ta sœur, et allons ensemble la chercher.

— Ne l'as-tu pas vue encore ? dit Lorenzo surpris.

— Non. Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Comment, Lorenzo, tu ne sais pas où est ta sœur, à cette heure, quand tout le monde est rentré ?

— Elle est probablement chez la mère d'Amine,

Digitized by Google

répondit Lorenzo en dissimulant un commencement d'inquiétude; si tu m'en crois, laisse-la pour ce soir, viens te reposer; demain, nous causerons. J'ai beaucoup de choses à te dire.

— Demain, dis-tu? C'est à n'en pas croire mes oreilles! Quoi! il y a six mois que je n'ai vu ma fiancée; j'arrive en grande hâte, je fais des marches forcées pour être ici quelques heures plutôt, et tu m'accueilles avec un air contraint qui me glace, et tu me dis : « Demain! » Lorenzo, tout cela n'est pas naturel; encore une fois, que se passe-t-il ici? Où est Marietta? Je veux la voir.

— Je ne t'empêche pas de voir ma sœur, Giovanni, seulement je pensais.... »

Le pauvre Lorenzo était au supplice; son propre chagrin s'aggravait en voyant son ami courir au-devant d'une révélation qui devait le frapper au cœur. Que faire? Il n'était plus temps de rien concerter avec Marietta; il n'y avait plus de ménagements possibles; la contenance de la jeune fille serait un aveu terrifiant : il accepta la douloureuse extrémité de sa situation.

« Tu le veux, dit-il, tu veux voir ma sœur?

— Oui, à l'instant. Pourquoi tous ces délais? Marietta ne peut avoir rien de bien pénible à m'apprendre, ou tout a changé à Aqua-Verde depuis ta dernière lettre. »

Ces mots rappelèrent à Lorenzo les illusions qu'il

Digitized by Google

avait entretenues sur les sentiments de Marietta, et un sourire amer erra un moment sur ses lèvres.

« Va donc! » dit-il en lâchant le bras de Giovanni, qu'il retenait instinctivement, car chacun de ses pas vers la maison d'Amine le rapprochait de son malheur.

Ils avancèrent tous deux en silence, Giovanni inquiet et ému, Lorenzo accablé et résigné, songeant à sa tâche prochaine entre les deux êtres par lesquels il avait cru voir alléger sa vie, et dont bientôt il allait se trouver l'unique consolateur.

Ils arrivèrent au seuil de la maison d'Amine. Giovanni frappa impatiemment. La mère d'Amine parut, et, s'adressant vivement à Lorenzo :

« J'allais chez vous, dit-elle; je ne m'explique pas pourquoi votre sœur a apporté une lettre pour vous ici.

— Une lettre !

— Oui, je viens de la trouver là, sur ma table, en rentrant; tenez. »

Lorenzo prit la lettre, et sa main trembla en reconnaissant l'écriture de sa sœur.

Giovanni, les yeux anxieusement attachés sur lui, le vit tout à coup pâlir; puis il jeta un gémissement étouffé, et tomba à demi évanoui sur une chaise. Giovanni se précipita sur le papier que son ami

Digitized by Google

tenait d'une main défaillante, et parcourut à la hâte le billet de Marietta. Voici ce qu'il lut :

« Mon frère, ce que tu m'as appris a changé en désespoir la honte et le chagrin que j'éprouvais de ma faute. Tu ne peux me pardonner, je suis une fille perdue ; je le sens, je n'oserai jamais te revoir, et encore moins Giovanni, qui me maudirait, j'en suis sûre. Adieu ! je vais trouver celui qui pardonne tout au repentir. Tu ne refuseras pas un regret à ta pauvre sœur ; tu te souviendras, n'est-ce pas ? qu'elle a préféré mourir à vivre déshonorée. Alphonse est marié ! voilà mon arrêt, voilà ce qui me tue en m'ôtant tout espoir. Adieu encore ! prie pour moi. Je souffrais beaucoup sur la terre, je mets ma confiance en Dieu ! »

Giovanni ne vit d'abord qu'une chose dans ce billet : c'est que Marietta était peut-être morte. A cette pensée, il sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine, l'air lui manqua, un nuage passa sur ses yeux. Avec une certitude, il serait peut-être tombé sous le coup qui foudroyait son bonheur ; le doute le soutint.

« C'est impossible ! cria-t-il d'une voix étranglée, c'est impossible ! elle ne peut pas être morte ! Où est-elle ? où l'as-tu quittée, toi, Lorenzo ?

Digitized by Google

— Hélas ! à la maison, ce matin.

— N'importe ! viens, il faut la chercher, la trouver. Vite, du monde ! des torches ! Oh ! je la trouverai, te dis-je ! »

Cette lueur d'espérance parut ranimer Lorenzo ; il se précipita sur les pas de Giovanni. La terrible nouvelle se répéta en un instant parmi les gens d'Aqua-Verde, et ils se répandirent de tous côtés à la recherche de la jeune fille.

Giovanni et Lorenzo, agités d'un pressentiment funeste, s'engagèrent dans le chemin du petit lac. Là ils consultèrent avidement les moindres traces ; mais plusieurs groupes de moissonneurs étant revenus par ce chemin, les empreintes des pas s'y trouvaient multipliées de façon à dérouter toute observation.

Tout à coup Lorenzo poussa une exclamation douloureuse : il venait de trouver, accroché à un buisson, un petit lambeau de la robe de sa sœur.

« Qu'est-ce ? dit Giovanni ; vois-tu une trace ? »

Lorenzo, oppressé, ne répondit pas, mais il lui tendit le petit morceau d'étoffe.

Giovanni comprit, et aussitôt, sans qu'on pût le retenir, il gravit rapidement une petite éminence et se précipita dans le lac, où la chute de son corps retentit d'une façon sinistre.

A ce bruit, les paysans disséminés aux environs s'approchèrent ; Lorenzo courut détacher une petite

Digitized by Google

barque ; il la dirigea vivement du côté où son ami avait disparu. Il se fit un silence solennel, pendant lequel on n'entendait que le clapotement de l'eau sous les rames de Lorenzo et le souffle de vingt poitrines émues ; enfin, au moment où Lorenzo atteignait le milieu du lac, Giovanni, pâle comme un spectre, souleva sa tête au-dessus de l'eau, posa sa main sur le bord de l'embarcation, et dit à Lorenzo d'une voix à peine intelligible :

« Là !... elle est là ! »

Puis, épuisé, à bout de forces, il lâcha la barque et disparut de nouveau. Lorenzo le retint par un mouvement vigoureux, le hissa près de lui, le coucha dans la barque, et, appelant Paolo, il s'élança à son tour dans le lac.

Le brave métayer se jeta à l'eau à la voix de son maître, et gagna la barque, au fond de laquelle il trouva le malheureux Giovanni entièrement privé de sentiment. Il se hâta de le ramener à terre, et le remit entre les mains des assistants, qui s'occupèrent de le faire revenir à la vie.

Quant à Lorenzo, il plongeait avec acharnement. Les paroles de Giovanni lui avaient fait entrevoir une horrible certitude. Après quelques minutes de pénibles recherches, sa main rencontra quelque chose de soyeux et d'épais dont le contact le fit frissonner : c'étaient les cheveux de Marietta. Il retira d'abord sa main involontairement, puis, faisant

Digitized by Google

appel à toute son énergie, il saisit la jeune fille par ses vêtements, la ramena à fleur d'eau, et, la soutenant d'une main et nageant de l'autre, il regagna le rivage, où il déposa, au milieu de la stupeur générale, le corps inanimé de sa sœur.

Giovanni, qui commençait à reprendre ses sens, entendit des exclamations douloureuses, et, s'arrachant aux mains qui le retenaient, vint s'agenouiller près de Marietta.

Alors, prenant la tête de la jeune fille dans ses mains, il écarta lentement ses longs cheveux noirs alourdis par l'eau et resta dans une muette et poignante contemplation. Il regarda longtemps ce visage si charmant et si jeune, portant déjà les caractères du dernier sommeil; ces yeux si lumineux naguère, remplis d'ombres et clos à jamais, cette bouche enfantine où les violettes de la mort remplaçaient les roses de la vie, il vit tout cela, et son cœur se brisant enfin sous une angoisse suprême, il éclata en sanglots déchirants.

Les paysans, muets et attendris, éclairaient de leurs torches cette scène de désolation. Lorenzo se tenait dans l'ombre, sans essayer de troubler la première explosion du désespoir de son ami.

Il croyait avoir bien souffert depuis la révélation de Marietta, et il s'apercevait à ce moment que la mort seule pénètre l'âme d'une douleur inguérissable.

Digitized by Google

Quand l'aube blanchit les eaux profondes du lac, un triste cortége se mit en route pour Aqua-Verde. Quatre hommes portaient sur un brancard de feuillage le corps de Marietta Memmi; son fiancé et son frère l'accompagnaient, tous deux trop oppressés par leur émotion pour pouvoir prononcer une parole, et si changés, qu'ils semblaient vieillis de dix ans depuis le matin. On arriva au village, et cette maison d'Aqua-Verde, que chacun s'attendait à voir bientôt animée par les joyeux préparatifs d'une noce, s'ouvrit pour les funèbres apprêts de la mort.

Digitized by Google

V

PLAN DE VENGEANCE.

Lorenzo Memmi à Giovanni Borella.

Aqua-Verde.

Oui, mon ami, je t'ai laissé partir, j'ai accepté que tu te misses seul à la recherche de l'homme que nous haïssons également; je t'ai vu douter de toi un moment; je t'ai vu supposer que je voulais supporter sans me venger notre commune injure, et j'ai gardé le silence : je ne le voulais rompre que le jour où j'aurais arrêté un plan digne de notre haine.

Rassure-toi, mon ami, mon frère, Marietta sera vengée !

Cette lettre ira te trouver à Turin; ne va pas plus loin, cesse de chercher; tu n'as pas besoin de fouiller l'Italie pour découvrir l'assassin de ta fiancée; je sais son nom : je vais te le dire.

C'est le marquis Alphonse Rudolphi, fils du duc Rudolphi, le plus puissant, le plus riche seigneur

Digitized by Google

de la province. Si je ne t'ai pas dit ce nom plus tôt, c'est afin d'éviter les violences que t'eût conseillées ton juste courroux. Le marquis Alphonse succombant sous ton poignard, c'est ta tête vouée à l'échafaud; c'est encore du sang innocent sacrifié à cause de cet homme. Et puis, tu pourrais le manquer! songes-y! notre cause ne peut pas être laissée aux mains du hasard.

J'ai imaginé quelque chose de plus terrible et de plus sûr. J'ai construit tout un plan de vengeance; je t'en ai fait part dans ma précédente lettre; mais, avant de l'exécuter, je dois te demander si tu m'autorises à agir pour nous deux.

Je ne sais si je me trompe, mais j'entrevois là une revanche complète : déshonneur pour déshonneur. J'ai comme un pressentiment que je réussirai. Les circonstances semblent vouloir me servir. D'ailleurs, te le dirai-je? j'aime mieux les attaquer ainsi, ces puissants du monde; il me faut leur humiliation. Un coup de poignard ne fait qu'une victime; une tache de honte souille toute une famille. Ah! ces Rudolphi! ducs et marquis, que deviendra leur arrogance alors?

Ma tête bout en arrangeant cet avenir; il me paraît assuré, parce que je crois aux inspirations du dieu vengeur. Si mon émotion m'aveugle, si tu prévois des impossibilités qui m'échappent,

Digitized by Google

dis-le-moi vite, mon cher Giovanni; mais pèse bien tout ceci cependant avant de repousser mon projet.

Giovanni à Lorenzo.

Turin.

J'ai réfléchi quelques jours avant de te répondre. Ta proposition m'a d'abord surpris, puis déplu enfin, en l'examinant avec plus d'attention, je m'y suis tout à fait rallié, surtout parce que ton insuccès laisse toutes les autres voies ouvertes.

Une chose me froisse, pourtant, je te l'avoue tout de suite. Avec ton plan, c'est toi qui la *vengeras*, et non moi! Fais! c'est ton droit; je me soumets. Elle était ta sœur, elle n'a pas été ma femme.

Va donc, mon ami: engage-toi dans la voie difficile que tu t'es tracée, mais souviens-toi que je ne renonce à rien. Ton épreuve manquée, mon droit à moi reste intact. Sois tranquille, si mon tour vient, je saurai bien trouver le chemin du cœur de cet homme.

Seul, sans parents, obscur et inutile, à quoi bon rester en ce monde! Je ne tenais à la vie que par mon amour pour ta sœur. Tu n'as jamais aimé, toi,

Digitized by Google

tu ne dois pas me comprendre; tu ne sais pas quelle place une femme peut tenir dans notre âme! Je ne le savais pas non plus, moi, il y a huit jours. O mon ami! je l'aime plus, infidèle et morte, que je ne l'aimais pure et toute à moi.

Je suis devenu vieux tout à coup; j'ai des cheveux blancs; je me sens sous un insurmontable accablement; seul, l'espoir de la vengeance me soutient. Je renonce à tout le reste, aux voyages, aux affaires, au travail. A quoi bon tout cela? Je n'ai plus qu'une pensée: venge-toi, venge-moi! Si mon tour vient, tu peux compter sur une terrible réciprocité!

Digitized by Google

VI

DANS LA PLACE.

Quelques jours après que ces lettres eurent été échangées entre les deux amis, Lorenzo Memmi, vêtu d'un costume simple et sombre, se présenta un matin au château Rudolphi. Il donna son nom à l'huissier du duc, et peu de moments après celui-ci l'introduisit auprès de son maître.

Le duc Rudolphi se promenait alors dans un salon assez vaste, auquel il donnait le nom de cabinet d'études, sans doute pour éveiller l'idée qu'il se livrait parfois à quelque travail. La vérité est que le duc s'y promenait volontiers une demi-heure après ses repas et y faisait habituellement la sieste de midi. Si, au milieu de ces occupations favorites, on lui annonçait un personnage grave près duquel il voulût se poser en futur homme d'État, il allait s'asseoir devant un grand bureau surchargé de papiers et se mettait à en feuilleter quelques-uns avec une apparente préoccupation. La pièce ne démentait pas, du reste, son rôle sérieux : elle était sobrement éclairée, boisée en chêne, meublée en

Digitized by Google

damas vert sombre, et présentait l'aspect sévère d'un lieu de travail et de méditation.

Quand Lorenzo entra, le duc, qui, nous l'avons dit, faisait sa promenade accoutumée, ne s'interrompit pas, et dit négligemment au jeune homme, après l'avoir salué d'un regard :

« Vous êtes Lorenzo Memmi ?

— Oui, monseigneur.

— C'est vous qui m'avez écrit pour me demander l'emploi de secrétaire, vacant par la mort de Cesarini ?

— Oui, monseigneur.

— Qu'est-ce que vous savez ?

— Je me permettrai de demander à monsieur le duc ce que je dois savoir pour être apte à remplir cet emploi.

— Soit. Je ne suis pas bien exigeant. Il me faut une belle écriture, la connaissance du français, de façon à le pouvoir traduire. Je ne parle pas de l'italien ; vous le savez bien ?

— Je pense l'écrire et le parler purement, monseigneur; je sais le français, mais je le prononce mal.

— N'importe, il suffit que vous l'écriviez. Il me faudrait aussi une certaine rapidité de style, pour rédiger des rapports ou des mémoires sur des notes ou des indications données par moi. Pourrez-vous faire cela ?

Digitized by Google

— Je le crois, monsieur le duc.

— Ah! un peu de latin me serait assez utile; une teinture seulement, de façon à ajouter de temps en temps quelques citations à votre style : cela donne de l'élégance.

— Je sais le latin, monseigneur.

— Vrai Dieu! vous êtes savant comme un abbé, mon garçon. Vous n'êtes donc pas le fils de Francisco Memmi, mon ancien fermier?

— Je suis le fils de Francisco, monseigneur; seulement, j'ai reçu quelque éducation par la volonté de mon père.

— Êtes-vous plusieurs enfants? »

Lorenzo pâlit à cette question et répondit avec effort :

« Je suis seul à présent, monseigneur. »

Si le duc Rudolphi eût regardé Lorenzo quand il prononça ces mots, il eût sans doute été frappé de la sombre expression de son visage; mais le noble duc songeait fort peu à observer les jeux de physionomie de son futur secrétaire. Il continua son interrogatoire sur le même ton affable et indifférent.

« Pourquoi voulez-vous prendre un emploi, si vous êtes seul? N'avez-vous pas assez à faire pour gérer votre bien et la partie de mes terres qui vous est affermée?

— Si monsieur le duc avait parlé à son régisseur

Digitized by Google

ces jours-ci, il aurait appris que je ne suis plus son fermier; j'ai résilié mes baux d'Aqua-Verde moyennant l'abandon des récoltes prochaines. Et quant mon patrimoine paternel, j'ai dû le vendre pour acquitter des dettes de famille. C'est ce qui m'a fait pauvre et m'engage à chercher un emploi.

— Bien, jeune homme! c'est le fait d'un caractère honorable; vos explications me satisfont; je vois que vous avez de l'ordre, cela m'engage à vous prendre à mon service. Je suis ici fort encombré de papiers; j'ai des correspondances avec toute l'Italie et beaucoup de villes étrangères; c'est comme un ministère. Il me faut quelqu'un de sûr et d'intelligent pour me classer tout cela, me faire des extraits des lettres dont je n'ai pas le temps de prendre connaissance, attirer mon attention sur tout ce qui peut m'être adressé de remarquable. Vous comprenez, quand on est une fois dans la grande politique, tout a son importance. »

Arrivé sur ce terrain, le duc Rudolphi ne l'abandonnait pas volontiers: sa marotte était de devenir un homme politique, et, en attendant qu'il le fût, il attendait depuis quinze ans, il tâchait de le paraître.

Lorenzo eut à essuyer une bordée politico-statistique que le duc envoyait d'habitude à tout nouvel arrivant pour l'éblouir. Il ne négligea pas de poser devant un si infime spectateur, étant assez intelli-

Digitized by Google

gent pour comprendre qu'il fallait se donner aux yeux de ce futur témoin de son *far niente* l'attitude d'un penseur et d'un chercheur trop absorbé dans ses études et ses combinaisons pour descendre au vulgaire travail de dicter des lettres.

Si le duc fut brillant ou obscur, s'il eut de la verve, où s'il s'embarrassa dans l'exposition de ses théories, Lorenzo n'aurait pas su le dire; comme il était sous l'obsession de sa pensée propre, les paroles du duc arrivaient à son oreille comme un vain son, et leur sens ne sollicita pas un moment son attention. Il donnait de temps en temps quelques marques d'approbation muette, qui suffirent pour le faire regarder par le duc comme un garçon très-intelligent.

Au milieu d'une période arrondie avec complaisance, l'orateur fut interrompu par un petit coup frappé à une porte masquée dans la tenture. Il s'arrêta, et changeant de ton :

« Entre, » dit-il.

La porte s'ouvrit : une jeune femme grande, brune, svelte et belle, vêtue d'un costume de cheval gros bleu, coiffée d'un feutre à plume noire, parut, relevant d'une main avec une grâce hardie sa longue jupe traînante, et tenant de l'autre une lettre qu'elle présenta vivement au duc.

« Des nouvelles de mon frère ! dit-elle. Voyez tout de suite ce qu'il annonce, cher père. J'allais

Digitized by Google

partir pour ma promenade, quand j'ai rencontré ce courrier dans l'avenue, et je suis remontée. »

Pendant qu'elle parlait, le duc décacheta la lettre et la parcourut du regard.

« Alphonse va bien, dit-il; mais son service ne lui permettra pas de longtemps de venir ici. Il me mande que le roi lui a témoigné un peu d'étonnement de ne plus me voir. J'irai à Turin la semaine prochaine.

— Alphonse ne dit rien de plus? demanda Laura avec une légère expression de dépit.

— Si fait, si fait. Alphonse ajoute que la nouvelle de ton mariage avec le prince San-Carlo a beaucoup plu à la famille royale; on trouve cette union assortie de tous points; c'est l'expression dont se sert ton frère. »

Laura eut un sourire de satisfaction qui semblait dire :

« A la bonne heure! » Mais au même moment, ayant aperçu Lorenzo, qui par discrétion s'était retiré à l'autre bout du salon, sa physionomie reprit son expression un peu hautaine, et elle jeta à son père un regard interrogateur.

« C'est vrai, dit le duc, tu ne connais pas ce garçon-là ; ne fais pas attention, il est de la maison, c'est mon nouveau secrétaire. » Puis se tournant vers Lorenzo : « La duchesse Laura Rudolphi, ma fille, » ajouta-t-il avec une certaine solennité.

Digitized by Google

Lorenzo s'inclina profondément, tandis que Laura lui faisait une légère inclination de tête; puis elle lui tourna le dos, et, prenant des mains de son père la lettre du marquis Alphonse, elle se mit à lire attentivement.

« Memmi, dit le duc en allant à Lorenzo, je vous accepte définitivement; tâchez d'entrer en fonctions bientôt. Quant aux gages, vous les connaissez; ce sont ceux que je donnais à Cesarini : cinq cents écus. Dites à mon intendant de vous remettre le premier quartier d'avance, et soyez ici le plus tôt possible.

— Je serai installé dès demain, monseigneur.

— Très-bien. Alors, tenez, voici la clef de la boîte aux lettres qui est dans la salle d'attente, vous commencerez dès demain à me faire le dépouillement de ma correspondance. »

Lorenzo prit la clef, salua et sortit.

Laura n'y fit pas attention.

« Rien autre du prince! fit-elle en achevant la lettre de son frère.

— Comme tu es impatiente! ma fille; le prince a à peine eu le temps d'arriver à Paris.

— Je ne suis pas impatiente du tout, mon père; mais, au point où nous en sommes, je puis bien, je pense, m'informer de l'époque de son retour.

— C'est tout simple, et de plus, c'est ton droit;

Digitized by Google

et même, s'il y avait de ta part une certaine impatience de curiosité, je ne la blâmerais pas.

— Oui, curiosité, c'est bien le mot. Je vous avoue, cher père, que par moments je suis un peu inquiète en songeant à ce mariage avec un homme que je n'ai jamais vu. S'il allait ne pas me plaire, cependant!

— Tu ne l'épouserais pas.

— En ce cas, on en aurait beaucoup trop parlé. Alphonse s'est conduit en étourdi dans tout cela.

— Alphonse se conduit toujours en étourdi; mais ne l'accuse pas en ce moment : voilà la première fois que ses étourderies auront été bonnes à quelque chose. A force de parler de toi au prince, Alphonse a fait naître en lui une volonté si forte de devenir ton mari, qu'il a signifié à son oncle le cardinal San-Carlo qu'il se laisserait déshériter par lui plutôt que de renoncer à toi.

— J'ignorais ce fait. Et pourquoi donc le cardinal ne veut-il pas de moi pour sa nièce? Les Rudolphi valent les San-Carlo, il me semble!

— Oh! tu as bien dit cela! tu m'as rappelé ta mère! Bravo! Laura, j'aime à te voir ce noble orgueil de ta race; ce n'est pas avec une fille comme toi qu'on aurait jamais pu craindre une mésalliance. Rassure-toi, l'opposition du cardinal tient uniquement à une susceptibilité ecclésiastique; il y a des protestants parmi tes parents maternels.

— Une princesse de Saxe, mon père.

Digitized by Google

— D'accord, mais il y a des exigences de costume. Le cardinal est au fond un excellent homme, et je gage qu'après ton mariage il sera enchanté de pouvoir t'appeler : « Ma nièce. »

— Eh ! s'il ne s'agit que d'une opposition pour la forme, pourquoi ce déploiement de constance amoureuse du prince ?

— Pour la forme, pour la forme ! Je suppose, je le pressens, je te fais voir le fond des choses, moi ; mais tu dois avoir l'air de les ignorer. Les hommes n'aiment pas à être devinés, et dans le monde il faut toujours avoir l'air de croire vrais les sentiments qu'on nous montre ; l'habileté consiste à savoir conserver l'apparence d'une dupe sans l'être. Voilà mon talent, voilà ce qui me fera arriver ; je ne vise pas, tu le comprends, à la haute diplomatie sans avoir étudié tous les ressorts du cœur humain. Oh ! je connais les hommes ! »

Laura vit son père glisser sur la pente de ses prétentions habituelles ; elle sentit la conversation arriver, par une douce transition, à un cours de politique, depuis longtemps connu d'elle. Usant aussi d'un peu de diplomatie, elle regarda la pendule, et s'écria avec un feint étonnement :

« Déjà onze heures ! Oh ! je n'aurai pas le temps de faire ma promenade avant le déjeuner.

— Pourquoi pas ? répondit le duc ; tu as encore une heure ne te prive pas de ta course à cheval,

Digitized by Google

c'est un exercice salutaire. Va faire le tour du parc. tu n'en auras que meilleur appétit en rentrant. Aussi bien, moi, pendant ton absence, je vais revoir un travail important que je compte soumettre au roi à mon prochain voyage. »

La jeune fille tendit vivement à son père ses joues rosées, comme si elle eût été très-pressée de profiter du congé qui lui était donné, et un moment après elle sauta en selle, légère et hardie comme une châtelaine des anciennes cours. Elle ne vit pas Lorenzo, qui, appuyé à une des fenêtres du rez-de-chaussée, la suivit du regard sous la voûte sombre de l'avenue, avec une expression de physionomie où se mêlaient étrangement la haine et l'admiration.

Digitized by Google

VII

Lorenzo à Giovanni.

Château Rudolphi.

Je suis dans la place! Je suis en fonctions. Je ne puis te dire que j'aie encore rien tenté de mon rôle futur : le terrain est à la fois difficile et nouveau pour moi. J'observe, je prépare, j'espère.

Ma position de secrétaire est bonne et mauvaise tout ensemble pour mes desseins : elle me crée des facilités matérielles, elle indique trop la distance sociale qui me sépare de ces gens-là. Je ne m'imaginais pas que l'on pût être leur égal, parfois même leur supérieur, sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction, et leur rester si complétement subalterne par les formes. Je me sens parfois séparé d'eux par des barrières infranchissables. Ne crois pas qu'on me montre cela par de mauvais procédés ou des paroles humiliantes ; pas du tout. Seulement ils ont avec moi une politesse si glaciale ou une bienveillance si familière, que je ne puis jamais oublier que je suis parmi eux par hasard. Patience! mon jour viendra!

Digitized by Google

Tu connais le duc, je te l'ai déjà esquissé : un homme qui a tous les défauts et quelques-unes des qualités de sa caste : il n'en a pas les vices ; il n'est ni joueur, ni licencieux, ni dur. Cela suffit pour le regarder comme très-supportable. Il pourrait même je le crois, devenir un bon maître, pour quiconque aime les maîtres, si on se résignait à flatter convenablement son innocente manie de se croire un grand politique. J'écris ses lettres ; j'y insinue parfois des fragments de Montesquieu qu'il croit m'avoir inspirés, et, comme il ne s'est jamais trouvé un style si éloquent, il déclare que je pénètre sa pensée comme personne ne pourrait le faire, et me proclame un secrétaire modèle.

Ce côté-ci est donc ville gagnée ; mais c'était aussi le plus facile de l'entreprise.

J'ose à peine te parler de la jeune fille.

Je l'ai peu vue depuis mon arrivée ici, et déjà je sens que je la hais. Oh ! elle est bien dans mon cœur la sœur de son frère !...

Tu n'imagines pas l'ange de l'orgueil plus beau, plus fier, plus hautain que cette créature ; certainement elle croit son essence différente de celle des autres mortels. Ses traits sont purs et sévères, mais la lèvre est si dédaigneuse, le regard si impérieux, que la grâce a fui cette physionomie de déesse. Avec cela, des goûts virils : montant à cheval comme une héroïne du Tasse, et courant la campagne parfois

Digitized by Google

seule, chassant avec son père à l'occasion, conduisant ses voitures à grandes guides le matin, et le soir, causant politique comme une douairière au milieu de cinquante hommes ; enfin le type de ce qui me déplaît le plus complétement. Au fond, j'en suis bien aise : car, si j'eusse trouvé ici quelque jeune fille timide et ingénue, mon courage eût peut-être faibli devant ma tâche. Au contraire, je veux humilier cette tête superbe.

Je vois les obstacles se multiplier autour de moi, et plus ils se multiplient, plus s'accroît ma volonté de les vaincre. Oh! cette fille serait une belle victime sur la tombe de notre adorée Marietta!

Les choses ne se présentent jamais comme on les suppose. J'avais cru, sur des propos d'Amine, trouver ici une femme exaltée, la tête pleine d'histoires amoureuses, comme l'ont en général les jeunes filles sans mère, qui, livrées à elles-mêmes, font usage de fadaises pour leurs lectures. Dans mes prévisions, la bibliothèque du château devait m'avoir très-bien préparé les voies. J'aurais pris l'aspect sentimental ou passionné ; suivant la nécessité les littératures étrangères me fournissaient de précieux modèles : j'aurais été Werther ou Antony, selon les besoins de ma cause. Mes espérances ont été déçues, je ne sais pas encore comment s'établiront nos premiers rapports ; la morgue de cette Laura est un rempart de glace qu'il convient de ne pas

Digitized by Google

affronter maladroitement, sous peine de tout compromettre.

Jusqu'à présent, je l'ai peu vue, je te l'ai dit, d'abord parce qu'elle est allée passer une semaine à Turin avec son père, peu de jours après mon installation; ensuite parce que j'ai été moi-même contraint de garder la chambre, par suite d'un incident dont j'espérais me servir. Suis-je plus avancé qu'avant cette faveur du hasard? je n'ose le croire.

Voici le fait.

C'était la semaine dernière; elle rentrait à la brune, dans une de ces petites américaines à la mode, qu'elle conduisait elle-même, suivant son habitude. Au moment d'arriver à la grille du parc, les chevaux, effrayés par un grand chien qui accourait en sens inverse, font un écart et se jettent sur le côté de la route, en talus en cet endroit. Par bonheur, je me trouvais à quelques pas en arrière, et, voyant la duchesse sur le point de verser, je me jetai à la tête des chevaux; je pus les maîtriser et les ramener sur la route, non sans avoir un bras meurtri et une jambe si violemment contusionnée que je n'ai pu marcher pendant plusieurs jours.

Le premier instant d'émotion passé, la jeune fille se tourna de mon côté et me dit avec intérêt :

« Mon Dieu! monsieur, vous venez de me rendre

Digitized by Google

un grand service ; mais ne vous êtes-vous pas blessé ?

— Non, madame, je n'ai rien du tout ; je suis heureux de m'être trouvé là. Permettez-moi maintenant de ramener votre attelage par la bride, pour éviter tout accident.

— Je ne le souffrirai pas, monsieur, cela vous donnerait une nouvelle peine et vous dérangerait de votre route ; d'ailleurs mes chevaux sont maintenant calmés, et je pense n'avoir plus rien à craindre.

— Je ne serais nullement dérangé en vous accompagnant, madame, repris-je : je vais moi-même à Rudolphi.

— Tiens ! s'écria une voix bruyante au fond de la voiture, c'est Lorenzo ! Il y a cinq minutes que je me dis : « Mais je connais cette voix-là ! » J'ai eu si peur que je ne vous reconnaissais pas. Eh bien vous avez eu joliment d'esprit de vous trouver là pour nous empêcher de nous casser le cou, mademoiselle et moi ! »

Je reconnus Amine ; l'obscurité m'avait empêché de la distinguer, et sa frayeur ne lui avait pas permis de parler plus tôt.

Son exclamation familière fit sans doute mauvais effet sur sa maîtresse : car sans plus m'adresser la parole, elle reprit les rênes, et, me saluant d'un merci assez sec, elle dirigea ses chevaux vers le château.

Digitized by Google

Le lendemain, elle m'a envoyé le médecin de son père en me faisant remercier.

Voilà où j'en suis. Tu vas hausser les épaules si j'ajoute que cependant je suis loin de désespérer.

Cette femme a un côté vulnérable, je l'ai découvert; elle s'ennuie. Comment parviendrai-je à exploiter cet ennui? Les circonstances me l'apprendront bien mieux que mes prévisions. Je suis tes prudents conseils; je ne hasarde rien; le pire serait de me faire congédier, car il faudrait alors en revenir, pour nous venger, aux moyens violents.

Vois-tu, mon cher Giovanni, j'ai foi en ma réussite malgré tout, parce que j'ai pour moi la justice, parce que je suis dans mon droit, parce qu'il ne peut être dans les voies de Dieu que ces gens-là aient tout: l'indépendance, le faste, les loisirs, les honneurs et encore l'impunité dans leurs crimes. Ah! ils viennent, en se jouant, jeter la honte et la mort dans une famille qui les servait et les respectait! Eh bien! ils verront ce que peut un paysan qu'on offense! Cet Alphonse sera frappé au cœur et à l'orgueil; il a une sorte de culte pour cette sœur qui personnifie si bien sa race. C'est peut-être la seule femme au monde qu'il traite sérieusement; il lui écrit des lettres où il la flatte de bonne foi jusqu'à l'absurde. Le père trouve cela charmant, et il lit avec complaisance à ses amis les dithyrambes du frère sur la sœur. C'est ridicule, car ces gens-là

Digitized by Google

ont l'air de s'encenser mutuellement pour faire valoir leurs mérites respectifs. Le fait est que ce misérable marquis, avec ses exagérations, a fini par faire classer sa noble sœur comme la huitième merveille du monde ; tout le monde le croit ; surtout elle.

Te souviens-tu qu'il y a quelques mois, quand nous étions heureux, hélas ! je me demandais à quoi me serviraient ces connaissances dont mon père, dans son rêve d'avenir, avait voulu me doter ? Pardieu, elles me serviront dans ma vengeance ! Mon éducation en moins, je ne suis plus capable que d'une œuvre vulgaire et brutale ; armé comme je le suis, je me sens par l'esprit l'égal de mes ennemis et je les domine par la haine.

Sois sans crainte ; laisse-moi le temps ; seulement, le succès sera peut-être long à venir, mais il viendra.

Je ne t'écris pas souvent ; je n'ose, par ce temps d'intrigues politiques, confier à la poste des lettres aussi importantes ; d'ailleurs, le duc a des créatures partout ; on ne saurait être trop prudent.

Je t'enverrai des nouvelles par Paolo chaque fois qu'il ira à Turin ; c'est un homme dont je suis sûr ; je l'ai obligé autrefois, il ne l'a pas oublié. Il vient souvent ici faire sa cour à Amine, mon ancienne amoureuse ; cela me le met sous la main. Ne laisse cependant rien pénétrer à Paolo des causes qui ont

Digitized by Google

amené la mort de ma sœur. Ce secret pénétré, ma présence à Rudolphi serait difficile à expliquer. Je n'y pourrais rester deux heures. J'ai déjà eu assez de peine à détourner les conjectures d'Amine; j'y suis parvenu : elle est persuadée que la pauvre Mariette a eu un accès de fièvre chaude.

Adieu, je te tiendrai au courant des moindres incidents de mon œuvre.

Giovanni à Lorenzo.

Turin.

Ton imagination te flatte et te perd; tu échoueras dans ton dessein bizarre, et ta haute diplomatie pour arriver à une vengeance raffinée ne t'aura mené qu'à aller recueillir des humiliations chez des gens dont tu n'aurais jamais dû approcher.

Tu es dans la place, et tu ne sais même pas ce qui s'y passe. Je t'apprends donc ce qui se prépare :

Ta divinité va se marier comme une simple mortelle; toutefois elle épouse un prince, afin de ne se mésallier que le moins possible. Elle sera dans un mois princesse San-Carlo. On en parle déjà ici,

Digitized by Google

et c'est une sorte de bruit public. Ce mariage fait, que deviennent tes combinaisons ?...

Crois-moi, quitte ce palais où tu n'es pas à ta place, et viens-t'en avec moi chercher notre vengeance où elle peut se trouver : dans la poitrine de cet infâme marquis. Celui-là non plus n'est pas facile à aborder. Le tuer n'est pas tout ; il faut qu'il sache pourquoi nous voulons sa vie. Pour se réserver des occasions fréquentes d'être seul avec lui, il est nécessaire de prendre un grand parti : il faut se faire soldat dans son régiment : c'est à celui-là que je me suis arrêté.

Ne me fais pas d'objections, rien ne saurait me détourner de ce projet ; je l'ai trop bien pesé. Quand tu recevras cette lettre, mon engagement sera signé, et j'aurai probablement endossé la casaque. Si tu voulais faire comme moi, ta présence adoucirait ma vie jusqu'au moment où, après m'être vengé, je chercherai la mort, qui seule peut me rendre la paix.

Réfléchis ; mes projets sont exécutables, non les tiens. Avec du temps, tu pourrais arriver peut-être, mais tu n'en a pas ; viens donc bien vite retrouver ton frère.

Digitized by Google

Lorenzo à Giovanni.

Château Rudolphi.

Tu as raison. Je me suis engagé dans une fausse voie ; aussi aurai-je quitté le château de Rudolphi quand tu liras ceci. Ce qui est mauvais, ce n'est pas mon plan : j'y tiens plus que jamais ; c'est la manière dont j'ai voulu l'exécuter.

Cette Laura est en effet inabordable pour moi dans la position que j'ai prise. Elle est froide et inaccessible comme les madones de marbre pour quiconque n'est pas de sa sphère. Un secrétaire à gages, le fils d'un paysan, ne sera jamais un homme à ses yeux.

J'ai profité d'un caprice du duc Rudolphi pour disparaître de la scène. Il a imaginé, peut-être sur un conseil de Laura, de faire faire de grandes réparations à son château de Santa-Croce, vieille ruine historique appartenant aux Rudolphi depuis huit cents ans (c'est eux qui le disent), et aux hiboux depuis cent cinquante. Ce donjon vénérable est situé à une dizaine de lieues de Rudolphi, dans un pays désert et sans ressources; la solitude en a effrayé jusqu'à l'architecte appelé pour l'empêcher de s'écrouler tout à fait. Mais j'ai fait du dévouement,

Digitized by Google

et j'ai offert au duc d'aller diriger ses ouvriers, tout en venant de temps en temps à Rudolphi pour prendre ses ordres et mettre sa correspondance à jour; il a accepté d'enthousiasme. Me voici donc à la fois hors de la place et libre d'y rentrer. Cette combinaison va commencer par m'accorder quelques jours de liberté, dont je vais profiter pour dresser de meilleures batteries.

Que ferai-je? Je ne sais; mais je veux arriver à mon but.

Quelle femme que cette Laura! Il y a quinze jours, je me blessais en la sauvant d'un danger, et elle ne m'adressait pas un remercîment; hier j'ai plongé une heure dans la grande pièce d'eau du parc pour lui retrouver un bracelet qu'elle avait laissé tomber : elle m'a envoyé une gratification!... J'ai eu besoin de tout mon empire sur moi pour ne pas jeter sa bourse au nez de la duègne qui me l'apportait! Ce dernier trait a achevé de m'éclairer.

Quant au mariage avec le prince San-Carlo, j'en savais aussi long que toi, et j'ai gardé le silence pour ne pas te désespérer.

A mon tour maintenant de te mettre au courant : tu sais les choses à moitié. Le prince San-Carlo ne reviendra pas dans un mois, ni dans six; il est gravement compromis dans la dernière conspiration découverte, et il profitera de son séjour en France pour laisser les choses se pacifier sur son

Digitized by Google

compte. N'aie donc aucun souci de ce côté. Les difficultés naissent de la nature de cette étrange fille; elle aurait pour moi l'attrait d'une énigme à deviner, si elle n'avait pas l'importance d'une haine à satisfaire. Je ne l'ai pas encore comprise; je ne connais bien d'elle qu'une chose : son incontestable et insupportable beauté. Je l'ai observée bien à mon aise, je t'assure; elle connaît mon nom tout au plus, et n'a jamais, je crois, permis à son regard de s'abaisser sur mon visage de plébéien. Quand je me suis hasardé à paraître devant elle, elle m'a confondu avec la valetaille en habit noir dont son château est plein. Ils sont là une quantité de gens répondant aux désignations de précepteur, de docteur, d'abbé, d'architecte, qui n'ont guère d'autres fonctions que d'être exacts à l'heure des repas.

Ces messieurs se doublent souvent de neveux, de frères ou de cousins. Cela forme une espèce de petite cour sédentaire qui ne déplaît pas au duc. J'ai eu la prudence de me tenir à l'écart, enfermé dans ma chambre, et n'ai même pas accepté de dîner à table, hors deux fois où la foule était grande et où Laura n'a pas daigné m'accorder une minute d'attention : je suis resté pour elle une ombre subalterne, un figurant de ce groupe de courtisans râpés, sur lequel se détachent les diamants de ses amies ou les uniformes de ses adorateurs. Elle donne ses

Digitized by Google

plus gracieux sourires à un tas de niais galonnés d'or ou serrés dans des fracs noirs, pourvu qu'ils appartiennent à un état-major ou à une ambassade quelconque; et moi, je vivrais dix ans près d'elle, que je n'en obtiendrais pas un regard! Je suis voué à une indifférence plus écrasante qu'aucune insulte!...

Elle semble avoir un goût pour les officiers. Toutes les femmes sont de petites-filles : on les attire toujours avec des colifichets et des mensonges, et sur ce point la duchesse vaut la paysanne. Mais où trouver le colifichet et le mensonge qui séduiront celle-là? Je le cherche.

Giovanni à Lorenzo.

Ne cherche plus! viens dès demain à Orfengo, où je suis. Mon régiment quittera bientôt cette ville pour se porter sur le théâtre de la guerre. Le marquis Alphonse part : je le suis. Pour la première fois de ma vie, le sort semble me servir; je vois mes desseins favorisés par le tumulte des combats journaliers.

Digitized by Google

Tes projets, à toi, sont détruits de fond en comble : le prince San-Carlo arrive, non dans un mois, mais dans trois jours. Ignore-t-il que la conspiration des onze, comme on l'appelle, parce qu'il y a jusqu'à présent onze chefs désignés, est devenue une affaire considérable, ou bien vient-il pour se justifier ? Peu importe ! il arrive, n'en doute pas.

Je suis certain de la nouvelle ; elle m'est venue par son homme de confiance, avec lequel je me suis lié à tout hasard. Tu le vois, tout est impossible ! Si tu devais échouer, j'aime autant plus tôt que plus tard. Viens. Au moins, si je manque notre ennemi, il ne t'échappera pas. Je t'attends.

Lorenzo reçut cet impérieux billet et ne put se résoudre à lui obéir. Tout en sentant la partie perdue par l'arrivée du prince de San-Carlo, il ne voulait pas l'abandonner avant le dernier moment. Il s'acharnait de plus belle à poursuivre la réalisation de ce projet de vengeance dont il avait fait l'unique élément de son cerveau depuis deux mois.

Sans être encore résolu à rien, il allait écrire à

Digitized by Google

Giovanni pour lui demander seulement de ne rien précipiter, quand celui-ci parut tout à coup devant lui.

« J'ai un congé de trois jours, je viens te chercher, dit Giovanni sans préambule. Tu ne m'as pas écrit; n'as-tu pas reçu mon billet?

— Si, mon ami, mais j'ai voulu réfléchir avant de répondre.

— Réfléchir à quoi? Tu n'as plus rien à faire à Rudolphi.

— Sans doute, si le prince arrive.

— Il sera chez le duc après-demain.

— Eh bien! après-demain je partirai avec toi.

— Tu veux attendre que le prince soit là?

— Oui. Et même rien n'est définitif, tant qu'elle n'est pas mariée.

— Lorenzo, tu es un insensé! Comment veux-tu rivaliser avec un homme charmant de sa personne, qui est prince et qui l'épouse? Rappelle-toi donc ce que tu m'as toi-même écrit sur cette fière duchesse.

— Il n'est pas encore là, ce prince charmant!

— Il va y être. Lorenzo, veux-tu que je te dise toute ma pensée?

— Dis.

— Je serai franc avec toi. Je te trouve tiède à chercher le marquis Alphonse; si le danger t'effraye, je saurai venger seul ma fiancée.

Digitized by Google

— Tu te méprends, Giovanni : je suis dans les conditions d'existence où on ne craint pas ; seul au monde, je n'aime pas et ne suis pas aimé. Pourquoi veux-tu que je tienne à la vie ? Non ; tu me vois agité, indécis ; je roule dans ma tête, depuis quelques heures, une dernière et suprême combinaison.

— Laquelle ?

— Je ne puis te la dire ; tu douterais encore et me découragerais. Cependant, tout est peut-être encore réparable, surtout si tu veux me servir.

— Je suis à toi pendant trois jours ; mais explique-toi....

— As-tu entendu dire qu'un nommé Beppo, audacieux bandit, tenait la campagne du côté de la France, avec une troupe de gens sans aveu ?

— Oui ; ces misérables profitent des désordres inséparables de la guerre pour détrousser les voyageurs.

— Ils font pis, Giovanni : ils mettent parfois leur vie à rançon.

— Cela est vrai : car, la semaine dernière, le cardinal Chiara-Monte a été retenu par eux, et, sans la présence dans le voisinage de sa sœur la princesse.... Mais que diable me fais-tu dire là ? Quel rapport Beppo et sa bande ont-ils avec nos affaires ?

Digitized by Google

— Un fort grand peut-être. Le prince revient de France.

— Il ne passe pas par cette route-là.

— Tu sais par où il passe? Bien. Si Beppo en était prévenu, il se posterait sur sa route, n'est-ce pas? Là proie en vaut la peine.

— Pourquoi faire arrêter le prince? Nous n'en voulons pas à celui-là. D'ailleurs, ils ne le tueraient pas, ils le taxeraient, ils iraient chercher la rançon à Turin, et tout serait dit.

— J'aurais gagné vingt-quatre heures.

— La belle avance! Tu perds l'esprit, mon pauvre Lorenzo; tu n'as pas fait un pas en six semaines : que feras-tu de vingt-quatre heures?

— Qui sait? un seul jour peut me suffire.

— Dis-moi donc comment.

— Je ne puis. Encore une fois, tu m'ôterais ma confiance en moi, et elle m'est indispensable. Je te demande de ne plus m'interroger, de me prêter ton concours pendant ces deux jours, et, ce temps écoulé, je te tiens quitte et me mets à ta disposition pour tuer, quand tu le voudras, le marquis Alphonse Rudolphi. Cela te va-t-il?

— J'accepte; mais deux jours, pas plus!

— Deux jours.

— Et tu m'obéiras à ton tour?

— Je te le jure, Giovanni, par la mémoire de Marietta.

Digitized by Google

— Parle, que dois-je faire pour te servir?

— Rien de bien difficile aujourd'hui. Procure-toi un bon cheval et va avertir Beppo du passage du prince San-Carlo. Tu trouveras Beppo à Casa-Vecchia; il a là des complices dont il reçoit l'hospitalité.

— Et après avoir averti Beppo, je reviendrai ici?

— Non; tu resteras avec la bande pour lui donner confiance, et, quand le prince sera prisonnier, tu t'offriras à porter une lettre à son ami le duc Rudolphi, dont le château est moins éloigné que la ville, et par qui sera payée sur-le-champ la rançon.

— Je n'avais pas pensé au duc; son voisinage rend tes manœuvres inutiles. Le duc enverra la somme, et le prince se trouvera libre comme l'air après cinq ou six heures de retard.

— Oui; mais au lieu de remettre la lettre au duc, tu me la remettras à moi, ou, en mon absence, dans la boîte aux lettres du salon d'attente, cela revient au même. Je vais retourner à Rudolphi, et je ne ferai connaître la missive que lorsque je le voudrai.

— Très-bien! mais tu feras fusiller ce prince; Beppo, de peur de surprise, donne des délais assez courts, et si l'on n'arrive pas à temps, malheur à ses prisonniers?

Digitized by Google

— Sois tranquille, Giovanni, la rançon arrivera à temps.

— Est-ce tout?

— C'est tout quant à présent.

— Tu ne veux pas me dire le reste?

— Cent fois non. Le temps nous presse. Va dans ma chambre, quitte ton uniforme, prends un bon cheval à l'écurie, pas le mien, j'en ai besoin, et pars vite. Tout peut dépendre de ta rapidité.

— En ce cas, n'aie pas d'inquiétude. »

Les deux hommes se serrèrent la main, et Giovanni sortit.

Digitized by Google

VIII

DUCHESSE ET PLÉBÉIEN.

L'immense salon-galerie du château Rudolphi présentait, le lendemain de ce jour, un aspect inaccoutumé de calme et de solitude. Le duc, sa fille et Amine y étaient seuls par extraordinaire.

Le duc, assis dans un large fauteuil, parcourait d'un air distrait quelques journaux et en lisait de temps en temps à voix haute de courts fragments. La belle Laura, ayant près d'elle Amine sur un tabouret, faisait nonchalamment quelques points à une grande tapisserie, véritable œuvre de châtelaine du moyen âge.

L'active aiguille d'Amine, au contraire, semblait voler, tandis que celle de sa maîtresse paraissait dormir.

« Comme tu travailles avec ardeur aujourd'hui, Amine! dit Laura Rudolphi.

— Mademoiselle ne m'a-t-elle pas permis de sortir dès que nous aurons fini les ailes de cet oiseau blanc et or que je tiens là?

— Sans doute, mais pourquoi tant te hâter? »

Digitized by Google

Amine pencha la tête sur son ouvrage.

Laura remarqua le trouble de la jeune fille, et, comme si l'explication qu'elle lui donnait eût réagi sur elle-même, elle devint pensive.

« A quoi penses-tu, Laura? lui dit le duc, après l'avoir observée un moment avec surprise.

— A quoi pensent les jeunes filles, cher père? répondit-elle avec enjouement, dissimulant ainsi pour Amine le sens de sa réponse.

— Cela t'est donc venu, belle indifférente? reprit le duc, qui comprit cette allusion au prince absent.

— Si cela m'est un peu venu, c'est bien par votre faute, mon père; je n'avais jamais pensé deux jours de suite à aucun héros.

— Tout est pour le mieux, alors; cette absence n'aura eu que de bons résultats.

— J'ai fini, mademoiselle, dit Amine avec explosion.

— Eh bien! va! » fit Laura.

Amine ne fit qu'un bond vers la porte.

« Cette petite a quelque chose dans la tête, dit le duc quand Amine fut sortie.

— Je le crois, mon père; elle qui ne me quittait jamais, elle ne reste plus près de moi, si je ne le lui ordonne.

— Que veux-tu ma fille? elle a vingt ans comme toi; peut-être songe-t-elle à quelque mariage.

— C'est possible. Eh bien! mon père, voyez, ces

Digitized by Google

gens-là sont heureux, les affaires de l'État n'ont jamais de contre-coup dans leurs affaires de famille. Qu'Amine aime un garçon quelconque, elle l'épouse, rien de plus simple; tandis que moi, il faut que je me demande si des complications politiques ne vont pas se mettre à la traverse d'une union qui me convenait sous tous les rapports.

— Je ne sais pas encore bien ce qu'il y a dans ces bruits de conspiration où on a mêlé le nom du prince. Je suis néanmoins un peu inquiet et vais aller passer quelques jours à Turin pour m'informer. J'irai dès ce soir chez la comtesse Giustiniani; c'est son jour; j'aurai là des détails sans doute. Tu devrais venir avec moi, Laura.

— Chez Pulchérie? Non, son monde est trop mêlé; on fait maintenant chez elle de trop singulières rencontres.

— Comme tu voudras. J'irai donc un instant et te dirai souffrante.

— Du tout, mon père, ne donnez pas de prétexte. Je ne suis pas fâchée que Pulchérie s'aperçoive qu'on s'éloigne d'elle au moment où elle songe, dit-on, à épouser un avocat. Un avocat, une alliée de notre famille!...

— Que veux-tu? si elle l'aime!

— L'amour alors lui fera faire une chose extravagante et dont elle se repentira. Comment peut-on espérer rencontrer le bonheur dans une mésal-

Digitized by Google

liance? la vie intime ne lui découvrira-t-elle pas dans son mari mille dissidences d'idées, de goûts, d'habitudes dont elle souffrira? Le point de départ se sent toujours.

— L'intelligence élève parfois certains hommes de façon à le faire oublier.

— Je ne suis pas de votre avis, mon père; je crois que rien ne remplace les délicatesses d'une éducation de gentilhomme; je vais même plus loin, je vais jusqu'à prétendre que la différence des sphères crée des dissidences plus profondes que la différence de patries, et il m'est arrivé de me trouver très-vite en rapport, de plain-pied, avec telle famille russe ou française de notre monde, tandis que je n'ai jamais su m'habituer aux façons de certains bourgeois, fussent-ils millionnaires!

— Et où as-tu fait toutes ces profondes observations, ma fille?

— Tout simplement aux eaux de Carlsbad, l'année dernière.

— Ma foi! à la manière dont je te voyais courir à cheval le jour et danser le soir, je ne m'en serais pas douté.

— Oh! mon cher père, je suis très-bon observateur, moi!

— Vraiment? Eh bien! dis-moi, cela rentre dans notre sujet de conversation, as-tu remarqué Lorenzo?

Digitized by Google

— Qui cela Lorenzo?

— Lorenzo Memmi, mon nouveau secrétaire.

— Que voulez-vous que j'aille étudier votre secrétaire? Dans quel but? C'est le fils d'un fermier, m'avez-vous dit. A-t-il donc quelque chose d'extraordinaire, ce garçon?

— D'abord il est fort beau.

— C'est possible, je ne l'ai pas regardé.

— Tu l'as vu le jour de son arrivée ici, et il a dîné avec nous deux ou trois fois.

— Je n'y ai jamais fait attention. Il y a si souvent de nouveaux visages ici!

— Tu vas rire, mais je lui trouve quelque chose d'Ascanio San-Carlo. S'il ne portait pas la barbe longue, tandis que le prince a la barbe coupée, ils se ressembleraient, j'en suis sûr.

— Est-ce là ce que vous vouliez me faire remarquer, cher père? Je serais mauvais juge: j'ai un souvenir très-vague du prince, je l'ai vu si peu d'instants!

— Non, ceci est un détail: je voulais citer Lorenzo comme un des exemples de gens chez lesquels l'intelligence est fort au-dessus de la race. Je le ferai causer devant toi, je parie qu'il t'étonnera.

— Aujourd'hui même, cher père, je vous promets de me préoccuper de lui, puisque cela vous est agréable.

Digitized by Google

— Aujourd'hui, c'est impossible; il est depuis dix jours à Santa-Croce, où il dirige les travaux; il vient seulement tous les deux ou trois jours conférer avec moi pendant une heure. Je le ferai un jour déjeuner avec nous, tu verras. Il me fait l'effet.... »

Le duc fut interrompu par un domestique qui tenait une lettre.

« Un courrier pressé, dit celui-ci en s'avançant.

— Du prince ! » fit le duc en regardant l'écriture.

Le duc lut la lettre en s'écriant avec anxiété :

« Bon ! il est fou ! Quelle imprudence !

— Pour Dieu ! qu'y a-t-il, mon père ?

— Il ne m'explique rien, ne me parle même pas de cette conspiration et m'annonce son arrivée pour demain.

— Demain ! fit la jeune fille un peu émue.

— Ce soir peut-être, car il ne s'arrêtera pas, me dit-il.

— Ce soir ! mon père ! Oh ! n'allez pas chez Pulchérie, alors.

— Je le voudrais, mais j'ai besoin de voir ce M. Martinelli qu'elle veut épouser. Dans le temps où nous vivons, vois-tu, il ne faut pas faire de morgue hors de saison. Tous ces hommes nouveaux, partis de rien, peuvent du jour au lendemain se trouver tout-puissants; je tiendrai peut-

Digitized by Google

être l'ambassade de Londres des mains de ce petit avocat devenu premier ministre.

— Espérons que non, mon père !

— Tu ne voudrais pas me voir ambassadeur ?

— Je ne dis pas cela; seulement je ne voudrais pas vous voir l'obligé d'un M. Martinelli.

— Tu ne transiges pas avec l'orgueil de ta race, toi.

— Quand on est de la nôtre, mon père !

— Bien répondu, Laura ! La fierté sied aux femmes; mais, dans le domaine des affaires, les hommes sont obligés à quelques concessions. Je verrai le Martinelli, et toi, tu ne l'inviteras que lorsqu'il sera ministre. Sur ce, je vais me préparer pour partir.

— Et si le prince arrive, mon père ?

— Cela n'est pas probable; néanmoins, fais tenir un cheval tout sellé, et qu'un homme vienne m'avertir sur-le-champ s'il arrivait. En outre, donne des ordres et fais préparer le grand appartement de l'aile gauche.

— Oui, mon père. Ah ! je suis bien contente qu'il arrive enfin !

— Te voilà impatiente maintenant.

— Anxieuse, mon père; il me tarde de voir mon sort fixé, de savoir si je dois continuer à songer à ce mariage.

— Il ne te déplaît pas, conviens-en.

Digitized by Google

— Le mariage, non. L'homme, je ne sais pas. On me fait de tous côtés de tels éloges du prince, que j'aime le portrait qu'on m'a tracé de lui; mais est-il ressemblant?

— Comment! tu ne te le rappelles pas un peu?

— Je l'ai vu au milieu de vingt autres hommes, et son visage m'a laissé un souvenir assez confus.

— Il n'a pas oublié le tien, lui!

— C'est fort heureux, car autrement je pourrais lui déplaire.

— Bon, bon! te voilà bien modeste pour une orgueilleuse. Sois tranquille, tu n'auras jamais la mauvaise chance de déplaire à personne.

— Ah! mon père, comme vous me gâtez! » répondit Laura, en plaçant par un mouvement gracieux son front sous les lèvres du duc.

Celui-ci regarda les traits si purs de la jeune fille avec une expression où se peignit l'orgueil paternel satisfait; puis posant un baiser sur ce front charmant :

« Tu es une belle et bonne fille, dit-il; il est bien naturel que je te gâte un peu. Je t'aime tant! Tu me rappelles si bien ta mère!

— Ma pauvre mère! dit Laura, je la regrette doublement dans ce moment. Combien j'aurais été heureuse de la consulter sur mon mariage!

— Elle l'eût approuvé de tous points, ma fille, n'en doute pas. Le prince San-Carlo est un gentil-

Digitized by Google

homme digne de toi. Mais je m'oublie à causer ici; il faut que je te quitte, chère enfant. N'oublie pas de m'envoyer prévenir si le prince arrivait. Je dis cela pour tout prévoir, car je ne compte pas sur lui sitôt. »

Le duc embrassa encore sa fille et sortit. Laura, restée seule, tomba peu à peu dans une rêverie dont la prochaine arrivée de son futur, on le comprend, fit tous les frais.

Quoique très-calme d'esprit et hautaine par caractère et par éducation, Laura était femme et se sentait plus préoccupée qu'elle ne voulait le laisser voir de ce fiancé, encore inconnu, qui dans quelques jours allait devenir le compagnon de son existence entière. A cette pensée, son cœur se remplissait de l'émotion qui précède les moments importants de la vie.

Elle s'arracha à ses rêveries pour aller donner les ordres nécessaires à la réception du prince; puis elle procéda à sa toilette avec grand soin à tout hasard. Elle chercha à réunir l'élégance à la simplicité dans un ensemble harmonieux, et elle y réussit; elle mit une robe de taffetas d'un gris argenté, croisa sur sa poitrine une mantille de dentelle blanche, attacha un ruban bleu de ciel à son corsage et en passa un de la même couleur dans ses beaux cheveux noirs. Cela fait, elle se regarda à la glace, se trouva belle, se sourit, et, ainsi con-

Digitized by Google

tente d'elle, se mit à souhaiter l'arrivée du prince pour le soir même.

Le dîner se passa gaiement, le duc et sa fille se sentant tous deux sous l'influence d'heureux pressentiments. Le duc partit pour Turin. Laura fit fermer sa porte et reprit volontiers le cours de ses méditations de la journée.

Amine s'étonna de la taciturnité de sa maîtresse, et s'étonna davantage d'en ignorer la cause. Après avoir hasardé deux ou trois questions qui furent mal accueillies, elle garda le silence.

Les domestiques favoris ont un sens très-sûr pour juger les moments opportuns où ils peuvent se risquer sur le terrain de l'intimité. Ces gens-là font de l'observation profonde à leur profit, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Rien ne leur échappe; la physionomie n'a pas de mystères pour eux, ils la voient comme le corps, en déshabillé; ils se familiarisent à ses plus légères nuances. Ce sont les plus dangereux des confidents, ceux qu'on ne choisit pas, et les mieux instruits, quoi qu'on fasse, car ils savent ce qu'ils devinent.

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit un axiome mondain; cela n'est pas plus exact que d'affirmer qu'il n'y a pas de belle femme pour sa camériste. Le vrai serait de conclure que celui-là seul est véritablement grand qui le paraît même à son valet de chambre.

Digitized by Google

Caméristé complète, Amine avait la finesse et la prudence nécessaires à son emploi ; elle connaissait sa maîtresse à fond et l'aimait pour cela même, ayant fort bien su découvrir en elle une bonté native que n'altérait que superficiellement son caractère altier. En contact avec une pareille nature, Amine avait appris la science de l'opportunité, cette force des subalternes. Elle savait à propos se taire ou parler, approuver ou contredire, se montrer soumise ou exigeante ; enfin, si elle n'eût été femme de chambre, Amine eût pu convenablement siéger dans un congrès. Elle se contentait d'être à la fois choyée de sa maîtresse et aimée de ses camarades ; résultat assez beau pour donner tout de suite la mesure de ses talents diplomatiques.

Le jour dont nous parlons, Amine essuya sa première humiliation. Elle vit sa maîtresse en proie à une préoccupation profonde et ne put en connaître le motif.

Laura n'avait rien dit de l'arrivée prochaine du prince : elle se taisait de peur de trop parler ; elle craignait de laisser pénétrer le motif de ses anxiétés secrètes. Elle était agitée comme elle ne l'avait jamais été jusqu'alors. Elle avait d'abord songé au prince avec ce sentiment vague qu'on a pour les choses lointaines : il était pour elle un sujet à rêveries, rien de plus, et subitement il allait entrer dans la réalité de sa vie pour y réclamer la première place.

Digitized by Google

Il y avait bien là de quoi émouvoir une jeune fille, de quoi la rendre songeuse et impatiente. Laura, surprise des sentiments nouveaux qui la troublaient, éprouva le besoin de la réserve, même avec Amine. Le cœur a sa pudeur, surtout à son premier éveil.

Cependant Amine, tout en se taisant, observait et essayait de deviner ce qu'on lui cachait. Laura se sentit mal à l'aise sous cette observation, et comprit combien l'habitude de la confiance est gênante le jour où on ne veut pas livrer sa pensée. Elle chercha un prétexte pour éloigner la jeune fille:

« Il y a longtemps que tu n'as été à Aqua-Verde? dit-elle tout à coup.

— Un mois, mademoiselle.

— Tu n'as pas vu ton père depuis ce temps-là?

— Oh! si fait. Mon père est venu ici, comme je l'ai dit à mademoiselle, pour diriger les travaux de la grande serre, et je le vois un peu tous les matins; il demeure chez le garde-chasse du parc. »

Ce détail de la présence du père d'Amine à Rudolphi, complétement oublié par Laura, sembla la servir à souhait.

« Je n'ai pas besoin de toi maintenant, Amine, reprit-elle; s'il peut te faire plaisir d'aller finir cette journée auprès de ton père, tu peux t'y rendre.

Digitized by Google

— Mademoiselle est bien bonne ; j'accepte. Mon père va être bien content ; justement Paolo est auprès de lui ce soir.

— Qu'est-ce que Paolo ? demanda Laura.

— Ah ! c'est un bien bon garçon, mademoiselle ? l'ancien métayer de chez les Memmi. Il a quitté la ferme quand Lorenzo a vendu son bien pour le placer chez le notaire de Raviella, parce que Paolo aimait beaucoup Lorenzo, et qu'après la mort de sa sœur.... Paolo, qui est très-aimant....

— C'est bon, c'est bon, fit Laura en interrompant la notice historique d'Amine, tu me conteras tout cela une autre fois. Je crois comprendre cependant que ce Paolo ne t'est pas indifférent.

— A moi, mademoiselle ? fit Amine d'un ton blessé. Ah ! par exemple, un garçon de ferme !

— Ah ! c'est au-dessous de toi, reprit Laura en riant.

— Mais cela saute aux yeux, il me semble. Je suis première femme de mademoiselle et sa sœur par le lait, enfin !

— Bien, ma bonne Amine, je me suis trompée ; n'en parlons plus. Tu me disais du bien de ce garçon, et j'aurais trouvé tout naturel qu'il songeât à t'épouser. Tu ne l'aimes pas, c'est bien.

— Je ne dis pas que je ne l'aime point, mademoiselle ; il est trop bon avec moi pour cela, et si son oncle mourait seulement....

Digitized by Google

— Ah! c'est une question d'argent! Si Paolo était riche, la mésalliance s'effacerait à tes yeux?

— Mais sans doute, mademoiselle. Avec de l'argent, on est l'égal de tout le monde. »

Laura accueillit avec un sourire dédaigneux la naïveté d'Amine.

« Oui, voilà de ces idées qui courent maintenant, fit-elle. N'importe, cela pourra alors s'arranger. Va, ma fille, va chez ton père, et ne fais pas la maussade avec ce brave garçon, si tu l'aimes. »

Amine ne voulut pas s'expliquer davantage, elle baisa avec affection la main de sa maîtresse et descendit rapidement les degrés de la terrasse conduisant aux jardins. Pendant quelques moments, on entendit sa voix jeune et fraîche jetant aux échos de Rudolphi les notes claires et gaies d'une tarentelle, la dernière qu'elle avait dansée avec Paolo.

Laura vint s'appuyer pensive au balcon de marbre d'où l'on découvrait les vastes pelouses et les longues allées qu'Amine traversait d'un pas précipité. Laura la suivit des yeux, soupira, et se dit :

« Et moi, vais-je aimer!... »

Elle laissa tomber sa tête sur sa main, et resta longtemps rêveuse, absorbée, émue, écoutant son cœur, interrogeant l'avenir, et ne voyant rien de clair, rien de certain, ni devant elle, ni au dedans d'elle; ses yeux errèrent sur le ciel lointain couvert de vapeurs et sur les grands ombrages du parc,

Digitized by Google

que le crépuscule commençait à envelopper de ses voiles.

« Tout est plein d'ombres en moi comme autour de moi, dit-elle à voix basse; je crois sentir s'approcher quelque moment suprême dans ma destinée. Mon Dieu! vous seul lisez dans les avenirs! O mon Dieu! je me confie.... »

A ce moment elle crut entendre le sable crier sous un pas discret. Elle regarda au pied de la terrasse et ne vit personne; mais ses yeux, accoutumés à l'obscurité naissante, distinguèrent une forme d'homme enveloppée d'un manteau qui, se détachant d'un massif, se dirigeait vers le château. En quelques secondes ce personnage gravit l'escalier conduisant à la terrasse et se trouva près de Laura.

La jeune duchesse était trop habituée au respect de tout ce qui l'approchait pour être effrayée de cette apparition; cependant l'heure, la solitude exceptionnelle où elle se trouvait, et peut-être aussi la position d'esprit où on la surprenait, lui causèrent un certain embarras, et ce fut d'une voix un peu troublée qu'elle s'adressa à cet étrange visiteur.

« Qui cherchez-vous ici, monsieur? » dit-elle en s'avançant.

L'étranger se découvrit et saluant avec grâce :

« Pardon, madame, dit-il; ne pourrais-je parler au seigneur duc de Rudolphi? »

Digitized by Google

Laura tressaillit ; il lui sembla avoir déjà entendu la voix douce et bien timbrée qui lui parlait.

Elle examina l'inconnu, et distingua aux rayons mourants du jour un jeune homme de haute taille, aux traits nobles, à la physionomie sérieuse, et elle détourna son regard en rencontrant l'éclair de deux grands yeux bleu foncé, fixés sur elle avec une expression d'anxiété singulière. Ce regard tout en l'étonnant, la rassura complétement, l'homme ne pouvant avoir de mauvais desseins.

« Le duc Rudolphi est mon père, monsieur, répondit-elle, et il est absent dans ce moment. Je m'étonne, du reste, que vous n'en ayez pas été prévenu à votre entrée au château, et que personne ne vous ait accompagné pour vous annoncer.

— Pardon encore, mademoiselle, reprit l'inconnu en s'inclinant de nouveau ; mais j'avais de grandes raisons pour tenter d'arriver auprès du duc sans passer par le vestibule où se tient sa livrée.

— Qui êtes-vous donc enfin, monsieur ? demanda Laura, intriguée par ce ton de mystère.

— Ai-je le malheur que vous ne me reconnaissiez pas, mademoiselle ? répondit le jeune homme.

— Vous ai-je jamais vu, monsieur ? »

L'étranger parut rassuré par le ton de la jeune duchesse, et se rapprochant d'elle :

« Votre réponse ne m'étonne pas, mademoiselle, dit-il : cependant nous nous sommes déjà rencon-

Digitized by Google

trés. Je n'ai pas même laissé un souvenir fugitif dans votre mémoire, tandis que votre image n'est plus sortie de la mienne ; cela devait être ainsi. Je suis le prince Ascanio San-Carlo, mademoiselle, et j'ai eu l'honneur de vous être présenté chez la comtesse Litta.

— Ah ! prince, s'écria Laura avec une joyeuse explosion, veuillez m'excuser. Mais comment vous deviner sous ces allures mystérieuses ? Vous nous arrivez à la nuit tombante, seul, à petit bruit, enveloppé d'un grand manteau, comme un conspirateur.... »

Le prince sourit.

« Je suis peut-être un conspirateur, en effet, répondit-il.

— Ces bruits n'étaient donc pas faux ? Comment en êtes-vous là, prince, vous qui aviez toute la confiance du roi ?

— Je l'avais duchesse, je l'ai perdue ; peut-on jamais se fier à la confiance des rois ?

— Vous devenez de plus en plus incompréhensible, prince, et j'espère vous faire mieux expliquer tout à l'heure. Permettez-moi seulement d'envoyer prévenir mon père de votre arrivée. »

Et Laura étendit les bras vers une sonnette. Le prince l'arrêta respectueusement.

« De grâce, mademoiselle, n'en faites rien. »

Laura le regarda surprise.

Digitized by Google

« Vous ne voulez pas voir le duc?

— Pas avant que vous m'ayez fait l'honneur de m'écouter un moment.

— Je ne puis pas vous écouter hors de la présence de mon père, prince, » reprit la jeune fille avec dignité.

Et elle tendit de nouveau le bras vers la sonnette.

Le prince, cette fois, ne fit pas le geste de la retenir.

« Faites, duchesse, dit-il d'un ton calme; seulement, je vous en préviens, il y va de ma vie.

— De votre vie! fit Laura en lâchant le cordon déjà saisi. Que dites-vous là? Dans quelles énigmes me faites-vous donc marcher depuis un quart d'heure?

— Une énigme bien simple, mademoiselle, et dont je vais vous donner l'explication en peu de mots, si vous voulez bien me le permettre. »

Laura fit un signe d'assentiment en indiquant un siége au prince et en s'asseyant elle-même.

« Je vous écoute, dit-elle.

— Je dois d'abord vous expliquer, mademoiselle, que je ne redoute nullement la présence du duc; au contraire, je la souhaite et la recherchais en entrant dans ce château.

— Eh bien! alors? interrompit Laura.

— Permettez-moi d'achever. J'ignorais que le duc fût absent, et maintenant, pour le prévenir, il fau-

Digitized by Google

drait faire connaître à vos gens ma présence ici. Or, si elle venait à être soupçonnée, je serais probablement arrêté dans deux heures. »

Laura tressaillit.

« Arrêté ! dit-elle. Vous avez des mots qui me donnent le frisson. Arrêté ! et pourquoi ?

— Parce qu'un des plus fidèles serviteurs du roi peut être compromis dans une conspiration, et c'est ce qui m'arrive.

— Ainsi, c'était vrai, vous conspirez ?

— Non ; seulement, j'ai permis à un de mes amis de se faire adresser ses lettres de France sous mon couvert, et il s'est servi de mon nom pour recevoir des lettres de la nature la plus dangereuse. Mes nombreuses relations avec la France ont jeté un premier soupçon sur moi ; les indiscrétions de la poste ont fait le reste. Aujourd'hui, je suis accusé, et, si je ne sors pas du royaume cette nuit même, je serai arrêté demain : j'en ai reçu l'avis secret il y a quelques heures.

— Je vous écoute sans bien vous comprendre, prince. Si toute cette accusation est basée sur une erreur, il vous est bien aisé de la détruire.

— En dénonçant mon ami, mademoiselle ! Est-ce cela que vous me conseillez ?

— Cependant, vous ne pouvez accepter de vous perdre pour lui !

— Non, je veux essayer de nous sauver tous les

Digitized by Google

deux. Je fais avertir mon imprudent ami : je l'engage à fuir s'il le peut, ou tout au moins à se cacher. Moi, je suis encore en France pour tout le monde; je retarderai mon retour jusqu'au jour où je saurai mon ami en sûreté. Mais cela peut être long; la police politique est bien faite. Mon ami peut avoir grand'peine à trouver un asile.

— Ainsi, vous allez retourner en France?

— Cette nuit même, car demain il serait probablement trop tard; des ordres me concernant ont déjà été donnés.

— Mais alors, prince, s'écria la jeune fille tout émue de cette étrange révélation, votre présence ici est une horrible imprudence! Je frémis quand je pense qu'un retard peut vous coûter peut-être plusieurs mois de captivité.

— Et même pis, mademoiselle. Mais ce n'est pas là ce qui m'occupe. Je suis ici parce qu'ici seulement se décide la grande affaire de ma vie, et pour dix ans de captivité, je n'aurais point voulu tarder encore d'y venir. Le duc Rudolphi vous a-t-il parlé de moi mademoiselle?

— Oui, prince.

— Et que puis-je espérer?

— C'est à mon père à vous répondre.

— Je connais les flatteuses dispositions du duc à mon égard, mademoiselle; mais elles ne me suffisent pas, vous devez le comprendre.

Digitized by Google

— Prince.... cependant.... je ne puis.... balbutia Laura, à la fois embarrassée et satisfaite du tour que prenait la conversation.

— Duchesse, poursuivit le prince avec vivacité, mon sort dépend de vous seule, je veux le laisser dans vos mains. Vous obtenir de votre père m'honore; vous devoir à vous-même me remplirait de joie et d'orgueil.

— Prince, vous m'embarrassez beaucoup. J'obéirai à mon père sans répugnance, je le crois. Que vous dirai-je de plus?... Dans cette union, sans doute, toutes les convenances....

— Que parlez-vous de convenances? s'écria le prince en se levant avec vivacité; les convenances, je m'en inquiète peu, je vous jure! Vous êtes un des grands partis du royaume, je le sais; fille du duc Rudolphi et comtesse de Rinfeld du chef de votre mère, vous avez cent mille ducats de rente et assez de terres pour en faire une province; qu'est-ce que cela me fait? Croyez-vous que ce soit pour cela que je vous aime? »

Cette véhémence ne déplut pas à la jeune duchesse; elle avait toujours redouté d'être recherchée pour sa situation d'héritière, et le mépris du prince pour ses richesses la flatta intérieurement.

« Vous me connaissez bien peu pour dire si haut que vous m'aimez, » répliqua-t-elle avec un demi-sourire.

Digitized by Google

Le prince se sentit encouragé.

« Ah! je vous connais plus que vous ne le croyez, duchesse, reprit-il; mais vous n'êtes pas seulement la plus parfaite beauté de l'Italie, vous êtes l'esprit le plus orné, le cœur le plus chaste et le plus fier, une muse et une reine à la fois, quelque chose qui éblouit les yeux et fascine l'intelligence, une femme qu'on adore à genoux comme une idole, et dont les regards sont des rayons qui transfigurent les âmes. »

En parlant ainsi, le prince était venu se rasseoir près de la jeune fille et la regardait avec des yeux ardents, où elle crut lire l'expression d'un amour passionné.

Un peu plus émue qu'elle ne le voulait paraître de ces paroles et de l'attitude du prince, elle garda le ton de l'enjouement pour mieux dissimuler.

« Ce sont sans doute les exagérations de mon frère Alphonse qui vous ont inspiré toutes ces belles choses? » dit-elle.

Au nom du marquis Alphonse, le visage du prince se contracta, et son front se couvrit de pâleur. Cependant il se remit bientôt, et continua l'entretien d'une voix assez calme.

« Le comte Alphonse ne m'a pas appris seul à vous connaître, duchesse, continua le prince après un instant de silence. D'ailleurs, les yeux d'un amant voient mille perfections qui échappent aux

Digitized by Google

regards d'un frère; depuis le premier jour où je vous ai vue, je n'ai eu qu'une pensée, et elle suffit à remplir ma vie.

— Quelle pensée? dit Laura.

— Celle d'être aimé de vous. Puis-je espérer réussir? Répondez-moi, Laura. Un mot, oui ou non.

— Prince, il m'est bien difficile de vous répondre aussi positivement.

— Vous avez raison, vous me connaissez à peine, je suis fou d'insister si brutalement; excusez-moi, pardonnez-moi; voyez combien les circonstances sont pressantes autour de nous, et au milieu de quels périls je suis venu chercher mon arrêt. Mon âme avait un impérieux besoin de sortir de l'incertitude où elle languit depuis si longtemps; je n'ai pas eu le choix des moyens, et mon insistance inopportune va peut-être me faire repousser. »

Laura eut une dénégation sur les lèvres; mais au moment de parler, elle s'arrêta, retenue par une timidité toute féminine. Cependant son mouvement n'échappa pas au prince; il comprit sa pensée, lut l'indulgence dans son regard, et, saisissant sa main, qu'elle ne lui retira pas :

« O Laura! poursuivit-il d'une voix basse véritablement émue, si vous saviez comme je vous aime, si vous saviez comme j'ai besoin d'un encouragement, d'un espoir, et combien une libre promesse

Digitized by Google

de vous adoucirait cet exil où je vais, ou cette prison qui m'attend ! »

Au mot prison, le prince sentit frémir dans la sienne la main moite et tremblante de la jeune fille; il la porta à ses lèvres avec un tendre respect.

« Je suis obligé de vous parler de choses odieuses, reprit-il, et vous n'osez pas accabler tout à fait un malheureux si digne de pitié; vous ne voulez pas ajouter un désespoir profond aux dangers qui le menacent. C'est bien; je m'explique votre silence: il est un arrêt, et je sais le comprendre. »

En achevant ces mots, le prince se leva, rattacha son manteau et prit son chapeau posé sur une console. Laura le regarda faire sans le retenir; son grand usage du monde ne lui inspirait rien : les convenances sont lettre morte dans les situations qui mettent le cœur à nu. Laura le sentait et se taisait. Cependant, quand elle vit le prince faire un pas vers le perron, elle eut un mouvement spontané pour le retenir.

« Vous interprétez mal mon silence, prince, dit-elle; si je ne vous réponds pas, c'est que je n'ai jamais entendu les choses que vous me dites, et que la situation où nous nous trouvons placés l'un vis-à-vis de l'autre en ce moment a bien de quoi troubler une jeune fille.

— Cette situation n'a rien dont vous puissiez être offensée, répondit le prince en se rapprochant

Digitized by Google

d'elle; je suis autorisé à vous parler comme je le fais. N'ais-je pas l'assentiment du duc votre père? Ne pouvais-je pas, si j'avais eu le cœur moins scrupuleux, accepter tout simplement ma position de fiancé et venir dans un mois ou deux réclamer votre main comme un bien qui m'appartenait ? »

Laura fut frappée de la justesse de cet argument, et la délicatesse de la passion du prince lui apparut comme incontestable. Son assurance lui revint avec la confiance.

« J'ai tort, dit-elle en lui tendant la main par un mouvement plein d'une grâce loyale; tout en vous doit m'engager à vous faire une promesse qui ne me coûtera pas à tenir. »

En écoutant ces paroles, le prince parut à son tour très-troublé; il baissa les yeux en prenant la belle main qui s'offrait à lui.

« O Laura! dit-il, bien vrai, vous serez à moi volontiers ?

— Oui, » répondit la jeune fille avec fermeté ?

Le prince soupira profondément, et d'une voix assourdie par une émotion violente :

« Laura, dit-il, vous ne savez pas tout ce que vous faites en ce moment, et quelle attente vous comblez ! »

Frappée de son accent, la jeune fille le regarda; elle le vit pâle comme un des rayons dont la pleine lune emplissait alors le salon.

Digitized by Google

« Souffrez-vous? demanda-t-elle. Et pourquoi me dire cela d'un air si sombre? Vous m'effrayez!

— C'est vrai, je souffre, Laura; mais c'est maintenant à la pensée de vous quitter.

— Ah! c'est vrai, vous me quittez! J'avais tout oublié. Partez vite, prince, partez et ayez bon courage; quelques mois suffiront à tout arranger, n'est ce pas?

— Quelques mois! cela n'est rien pour vous, mais pour moi! Oh! si vous saviez ce qui m'emplit le cœur!

— Je ne veux rien savoir maintenant. Partez. Je rendrai compte à mon père de notre entrevue.

— Ne dites rien au duc, je vous prie, avant que j'aie passé la frontière; arrivé là, je lui écrirai. Songez qu'une indiscrétion peut me perdre!

— Soit, j'attendrai votre lettre. Adieu, prince, j'ai hâte de vous voir partir. Votre voiture est en bas, n'est-ce pas?

— C'eût été follement imprudent; elle m'a jeté ici, et elle est allée m'attendre sous le couvert d'un petit bois, à une demi-lieue d'ici

— Quoi! vous allez faire cette route à pied?

— Il le faut bien. Je ne suis pas à plaindre; j'emporte une joie qui va m'aider à tout supporter.

— Vous me faites frémir, prince; voilà neuf heures qui sonnent, vous devriez être loin. Ah! je pense à une chose. Il doit y avoir un cheval sellé

Digitized by Google

attaché dans la cour; je l'avais fait préparer pour envoyer chercher mon père, prenez-le.

— Et si on me voit?

— Personne ne vous verra. Tenez, regardez, fit-elle en désignant au prince, par une fenêtre, l'animal attaché à un anneau; voyez, la cour est déserte et silencieuse, nul domestique n'ira le chercher sans mon ordre.

— Merci, je vais le prendre; ce cheval me sauvera peut-être la vie.

— La vie! fit Laura en frissonnant. Oh! il n'a jamais été question de cela, n'est-ce pas?

— Sait-on où s'arrêtent les vengeances politiques? Le roi m'a aimé; mais il est faible; j'ai des ennemis. Enfin, n'importe! tout ira pour le mieux: j'espère maintenant; je me fie à mon étoile; ne m'a-t-elle pas procuré ce soir un bonheur que je n'osais attendre?... »

En prononçant ces mots avec mélancolie, le prince passa doucement son bras autour de la taille svelte et souple de Laura, et, l'attirant à lui, il effleura de ses lèvres son front gracieux en murmurant: « Adieu! »

Laura ne lui répondit pas, mais il eut le bonheur de voir une larme couler lentement sur la joue satinée de la jeune fille, et la sentit tomber toute tiède encore sur sa main.

Il s'arracha au sentiment qui s'empara de son

Digitized by Google

âme à cette vue, et se dirigea vers la terrasse sans ajouter un mot. Quand il eut le pied sur la première marche, il se retourna, et dit à voix basse :

« Vous m'attendrez ? »

Laura était restée debout et immobile au milieu du salon, les yeux baissés, la tête inclinée, les bras pendants, oppressée sous une émotion lourde et inexprimable. Elle leva les yeux à la voix du prince, et étendant vers lui la main avec un geste plein de solennité :

« Prince, dit-elle, je vous attendrai, je le jure! »

Le prince s'enveloppa dans son manteau et disparut rapidement derrière les balustres de marbre.

Quand le bruit des pas du prince se fut éteint dans l'espace, quand Laura se vit seule, il lui sembla, pendant un moment, qu'elle venait d'être le jouet d'un rêve étrange. Sa vie, jusqu'alors écoulée dans les plus heureuses, mais les plus positives conditions, ne lui présentait aucun antécédent capable de l'initier au genre d'impressions qu'elle subissait depuis une heure : elle se demanda avec une certaine inquiétude si elle n'avait pas eu une hallucination; elle se sentait hors de sa sphère, transportée tout à coup dans des complications bizarres et violentes, antipathiques à la fois à ses goûts et à ses habitudes. Le souvenir du prince surnageait cependant dans ce trouble, et, malgré elle, le son

Digitized by Google

harmonieux de sa voix et l'éclair de ses grands yeux se représentaient à son esprit.

Cependant elle éprouvait comme le besoin de se soustraire à des pensées trop dominatrices. Elle eut d'abord le projet d'envoyer chercher Amine, dont le babil pouvait faire diversion à ses préoccupations; mais elle était encore trop émue, et l'âme fortement agitée réclame impérieusement la solitude. Elle ne fit pas appeler Amine; elle sonna seulement, et sur son ordre on lui apporta des lumières; l'éclat des bougies, en rendant à son salon son aspect habituel, chassa ce qui se mêlait de mystérieux et même d'un peu fantastique à ce qui venait de se passer. Elle examina avec plus de calme la conduite du prince, et le résultat de ses réflexions lui fut extrêmement favorable. La dose d'inquiétude que lui causait le sort momentané de son fiancé se trouvait largement compensée par la joie intime qu'elle éprouvait d'avoir rencontré dans le prince San-Carlo un homme aussi complétement à son goût.

« Je l'aime, je crois, enfin, se dit-elle après une assez longue méditation où elle repassa dans sa mémoire les moindres paroles et les moindres gestes du prince. Je l'aime! L'amour vient-il donc si vite? Pourquoi pas? il m'aime bien, lui! Me connaît-il beaucoup? Oh! quant à son amour, je n'en saurais douter; sa démarche de ce soir n'en est-elle

Digitized by Google

pas une preuve éclatante! Pourvu qu'il soit hors de danger, et qu'il revienne vite! Oh! mon impatience de ce matin était de la curiosité, et maintenant.... maintenant.... »

Et Laura osa à peine ébaucher dans sa pensée le sens qu'elle donnerait à son impatience; seulement elle ressentit quelque chose de cette émotion profonde dont elle avait été saisie en écoutant les aveux du prince.

La grande horloge du château, en sonnant onze heures, l'arracha à ses rêveries pour la ramener à la réalité.

« Si mon père allait rentrer! pensa-t-elle; s'il avait à Turin appris quelques nouvelles! Oh! je ne peux pas m'exposer à le revoir; mon visage ne saurait peut-être pas garder mon secret, et Ascanio m'a recommandé la discrétion. Ascanio! un joli nom! et que j'ai le droit de lui donner; ne sera-t-il pas mon mari dans deux mois? Ascanio! répéta-t-elle à voix basse pour se donner la joie enfantine de dire familièrement le nom du prince.

— Ascanio est perdu si vous ne venez à son aide! » répondit près d'elle une voix basse et contenue.

Laura poussa un petit cri d'effroi et se retourna vivement.

Le prince San-Carlo était à ses côtés, pâle, défait, les vêtements couverts de poussière,

Digitized by Google

comme un homme qui vient de faire une course éperdue.

« Grand Dieu! prince, que signifient vos paroles et l'état dans lequel je vous vois? demanda-t-elle avec anxiété.

— Mes mesures ont été mal prises; j'ai été espionné. La route de France est bien gardée. On n'a pu trouver ma voiture, mais elle sera arrêtée dès qu'elle reprendra la route. J'ai donné mon manteau et mes papiers à mon valet de chambre; j'ai laissé le cheval qui pouvait me trahir; et je suis revenu ici à travers bois. Malheureusement j'ai rencontré une escouade de soldats, et ils m'ont poursuivi; je leur ai échappé en franchissant le mur du parc. Je pense qu'ils ont perdu ma trace; cependant il peut arriver qu'on fasse une perquisition au château. »

Laura écouta toute tremblante ce récit rapide, entrecoupé; la conclusion du prince lui parut terrible.

« C'est affreux! s'écria-t-elle. Que faire?

— Il faut me tenir caché ici jusqu'à demain; mon valet de chambre m'est tout dévoué; il se laissera arrêter pour moi, c'est convenu, et, pendant qu'on le reconduira à Turin, j'échapperai par des chemins détournés. Les espions qui me guettent en ce moment abandonneront la surveillance de Rudolphi en apprenant que je suis arrêté, et je ne serai pas inquiété pour fuir.

Digitized by Google

— Vous avez raison, prince ; oui, c'est cela, restez ici ; je vais vous faire donner une chambre tout de suite.

— Qu'allez-vous faire? dit le prince en arrêtant la jeune fille déjà sur le seuil de la porte; me loger ostensiblement ici, c'est me livrer. Êtes-vous sûre de tous vos gens ?

— Oh ! je n'oserais répondre de tant de monde, et il serait peut-être imprudent de se fier à eux. Mais, mon Dieu! quel moyen alors de vous cacher ? vous pouvez être vu partout; ce château n'est pas un château féodal, il n'a ni réduits secrets ni souterrains.

— Il y a, dit le prince gravement, un moyen certain de me faire échapper à mes ennemis, même dans le cas d'une perquisition.

— Il y a un moyen? Quel est-il ?

— Je n'ose vous le proposer.

— Dites, dites sans crainte.

— Votre appartement sera toujours respecté, même par une perquisition.

— Mon appartement, à moi! s'écria Laura.

— Oh ! vous vous méfiez ! reprit le prince avec un accent douloureux. Laura, je me livrerais plutôt dix fois. N'en parlons plus.

— Je ne me méfie pas, prince, je ne me méfie pas ; mais savez-vous bien ce que vous me demandez là?

Digitized by Google

— Je vous demande de me sauver, voilà tout. »

Laura garda le silence pendant quelques instants; elle croisa ses bras sur sa poitrine, leva vers le ciel ses beaux yeux où se lisait une anxiété suprême, et dans une prière muette, son âme sembla demander à Dieu une inspiration; puis elle alla lentement ouvrir la porte de son appartement, et se tournant vers le prince :

« L'alternative où je suis, lui dit-elle, est terrible; cependant je ne puis accepter d'avoir à me reprocher de vous avoir livré. Écoutez-moi, prince San-Carlo, vous seul savez ce que je puis faire, car dans deux mois mon honheur sera le vôtre, entrez donc là si vous croyez devoir y entrer. »

Cette parole si noble, cette action si confiante, semblèrent jeter le prince dans une grande hésitation; sa physionomie révéla quelque chose des combats de son âme, et Laura eût été bien étonnée si elle eût pu l'entendre murmurer :

« O Marietta, ma sœur ! n'étais-tu pas aussi bien jeune et bien pure, toi ! »

Puis Lorenzo Memmi, le faux prince San-Carlo, entra dans l'appartement de Laura Rudolphi.

Digitized by Google

IX

LE GRAND-SAINT-JANVIER.

Tandis que Lorenzo Memmi usurpait avec tant de ruse et de hardiesse le nom et la position du fiancé de Laura, le prince Ascanio San-Carlo courait la poste sur la route de France pour arriver le plus tôt possible à Turin. Le récit fait par Lorenzo à la jeune duchesse, au sujet de la conspiration, était d'autant plus adroitement perfide qu'il était vrai en grande partie.

Le prince s'était, en effet, absenté afin de sauvegarder un ami compromis; son absence lui permettait d'éviter des explications dans lesquelles il lui eût été également pénible de mentir et de dire la vérité. Mais peu de temps lui avait suffi pour pourvoir à la sûreté de son ami et reprendre le droit de se disculper; il revenait donc pour expliquer sa conduite au roi, et il connaissait assez les sentiments généreux de Charles-Albert pour prévoir que cet incident ne ferait qu'augmenter sa faveur. Il se voyait l'objet de nouvelles grâces; il se représentait avec une secrète jouissance la déconvenue de

Digitized by Google

ses ennemis en assistant à son triomphe inattendu, et il tournait aussi volontiers son esprit vers le château de Rudolphi, où l'attendait une félicité qui devait dépasser et couronner les autres.

De quelque côté que se dirigeassent les prévisions du prince San-Carlo, il ne voyait que motifs de satisfaction. Il traversait cette période où le bonheur se savoure le mieux, le moment où on le prévoit, où l'on sent qu'il approche, où on croit impossible de le voir échapper. Les balancements d'une excellente berline d'Erler ne nuisaient en rien à ses rêveries attrayantes, et l'espace disparaissait devant lui, dévoré par quatre vigoureux chevaux de poste, sans qu'il jetât un regard aux beaux paysages, dont le panorama se déroulait devant lui. La nature existe-t-elle pour les diplomates et pour les ambitieux?

Un peu avant le coucher du soleil, la voiture s'arrêta avec fracas devant la porte de l'hôtellerie du *Grand-Saint-Janvier*, dont les vitres s'enflammaient à la fois sous les derniers rayons du couchant et sous la réverbération du large foyer où rôtissaient, de compagnie, bon nombre de volailles dorées. Une noce jetait son tumulte et sa gaieté dans la vaste cuisine, d'ordinaire plus paisible, et l'hôte, réclamé de vingt côtés à la fois, négligea de venir recevoir le voyageur illustre qui s'arrêtait devant son auberge.

Digitized by Google

Le valet de chambre du prince, espèce de Figaro grave, portant l'habit noir et couvrant sa mine rusée d'un masque de froideur, s'indigna le premier de cette violation de l'usage.

« Que signifie ceci? s'écria-t-il assez haut. Le noble prince San-Carlo s'arrêtera devant une pareille bicoque sans que personne ait l'air de s'occuper de lui! Je m'en vais secouer d'importance cet hôtelier de malheur!

— Laissez, Ruffo, dit le prince, dont l'humeur n'était pas tournée à la sévérité; laissez ces gens en paix; dites qu'on me serve un potage et une aile de poulet dans la première chambre venue. Mais auparavant, faites le compte de ce postillon et demandez d'autres chevaux pour dans un quart d'heure. »

Ruffo s'inclina et rengaina ses velléités insolentes. Au moment où il avait prononcé avec tant d'emphases le nom du prince, le bruit des convives qui entraient par groupes animés pour prendre leur part du festin fumant sur de longues tables avait couvert sa voix, et son éloquente imprécation s'était perdue dans l'éclat des rires et le tapage de trente chaises remuées à la fois; cependant un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu du costume des paysans aisés, se détacha du groupe où il causait et vint curieusement examiner le prince par la portière ouverte.

Digitized by Google

« Vous êtes le prince Ascanio San-Carlo! dit-il tout à coup en écartant Ruffo d'un coup d'épaule et en posant en même temps sa main sur le bras du prince, comme pour l'empêcher de sortir de sa voiture.

— Oui, fit le prince étonné. D'où me connaissez-vous? que voulez-vous?

— Je ne vous connais pas, monseigneur, et je veux vous rendre un service.

— Un service! vous! à moi? reprit le prince avec un accent de surprise dont la hauteur méprisante échappa à son interlocuteur.

— Un service, oui, monseigneur. Et si vous voulez vous rasseoir seulement un moment là dedans et m'écouter, vous verrez que je n'avance rien de trop.»

Tout en parlant, le paysan avait doucement repoussé le prince dans l'intérieur de la berline, et, s'aidant ensuite de ses mains, sans attendre que le marchepied fût déployé, il vint tranquillement se placer en face du prince, trop stupéfait de sa hardiesse pour avoir pu s'y opposer.

« Vous arrivez de France, monseigneur, dit le paysan après avoir tiré la portière à lui et levé la glace pour ne pas être entendu. Vous ne savez pas ce qui se passe à Turin depuis deux jours?

— Que se passe-t-il donc? demanda le prince, dominé un moment par l'air d'assurance de son interlocuteur.

Digitized by Google

— On a découvert une conspiration qui a pour but de renverser le gouvernement. Hier, pas plus tard, des pièces importantes ont été saisies; vous y êtes compromis.

— Que me contez-vous là, mon brave homme? et qui êtes-vous, du reste, et où prenez-vous de supposer de pareilles choses ?

— C'est vrai, s'écria le bonhomme, comme frappé d'une idée subite; c'est vrai, je ne vous ai pas dit ce qui doit vous donner confiance. C'est la princesse San-Carlo, votre mère, qui m'a chargé de vous guetter à votre passage sur cette route et de vous engager, de sa part, à rebrousser chemin et à retourner bien vite en France.

— Pourquoi la princesse ne m'a-t-elle pas écrit ?

— Ah! ça aurait été dangereux, et je ne voulais pas me charger d'une lettre, moi. On aime ses maîtres, on veut bien les servir dans l'occasion; mais non pas risquer sa peau, c'est trop grave. Seulement, comme je me méfiais que monseigneur ne voudrait peut-être pas m'écouter, ne me reconnaissant pas, car je suis un des fermiers et non pas un des domestiques de madame la princesse, elle m'a donné cette babiole que je dois remettre à monseigneur pour preuve de ma mission. »

Et en disant ces mots, le paysan prit à son cou, où elle était attachée pêle-mêle avec des médailles bénites et un petit crucifix, une bague d'or fort

Digitized by Google

simple, mais que le prince reconnut aussitôt pour appartenir à sa mère.

« Butor ! s'écria-t-il avec impatience, il fallait commencer par me remettre ce bijou ; voulais-tu donc le garder, maître bavard ?

— Voilà les maîtres, répondit flegmatiquement le paysan en faisant un léger mouvement d'épaules : on les sauve, ils vous injurient et vous soupçonnent.

— D'abord, tu ne sauves rien du tout, reprit le prince. Ces avertissements ne m'empêcheront pas de me rendre à Turin ; j'espère bien y être cette nuit même. Retourne-t'en, et va dire à ma mère que j'apporte avec moi de quoi déconcerter tous les accusateurs du royaume.

— Puisque monseigneur est certain de ne courir aucun danger, il pourra rassurer madame la princesse aussi bien que moi, et je ne serai pas fâché, pour mon compte, de rester ici. C'est ma nièce dont on fête la noce là dedans, et il me semble qu'on vide les plats et les pots sans moi. »

Sans attendre la réponse du prince, le campagnard sortit de la voiture aussi familièrement qu'il y était entré, et, après avoir salué gravement, il se disposait à ouvrir la porte de l'auberge, quand le prince lui envoya sa bourse, qui l'atteignit au milieu du dos.

« Bois à ma santé, l'ami ! » lui cria-t-il.

Digitized by Google

L'homme salua de nouveau, ramassa la bourse, la pesa, la mit dans sa poche, et disparut dans l'atmosphère épaisse de la cuisine.

« Singuliers drôles ! pensa le prince; ils nous servent en nous narguant, et il semble que leur dévouement leur pèse. Ah ! le temps des bons serviteurs est passé ! »

Le visage du seigneur Ruffo, qui vint en ce moment s'encadrer à la portière de la berline, parut au prince comme une preuve vivante de la justesse de sa réflexion.

« Monseigneur veut-il souper ? » dit la voix obséquieuse du valet de chambre.

Le prince sous l'impression de l'avis envoyé par sa mère et craignant des ordres donnés contre lui, réfléchit qu'il valait mieux ne pas se montrer avant que tout eût été éclairci entre le roi et lui; et, avec cette prudence qui formait les deux tiers de son talent de diplomate, il résolut de ne pas quitter sa voiture.

« Ruffo, dit-il, cette auberge me paraît fort encombrée; je mangerai dans ma voiture; allez chercher ce que je vous ai demandé, et ne jetez pas mon nom au milieu de tous ces manants. »

Ruffo revint bientôt apportant un poulet rôti et des cerises dont son maître se contenta, ayant soin d'arroser ce repas fort simple de quelques verres d'un vieux vin de Bordeaux tiré des soutes de la berline.

Digitized by Google

Le poulet mangé, le vin bu, les chevaux attelés, la voiture du prince reprit sa course rapide sans avoir été arrêtée plus d'une demi-heure devant l'hôtellerie du *Grand-Saint-Janvier*.

Quand elle disparut dans le nuage de poussière soulevé par les pieds des chevaux, le paysan qui avait apporté au prince les avertissements de sa mère dit à son voisin, occupé comme lui à déguster le parfum d'un *sambayon* exquis :

« Avez-vous vu ce voyageur qui repart ?

— Non, dit le voisin, j'avais mieux à faire aujourd'hui ; observer les voyageurs, c'est bon pour les jours ordinaires, ça ; mais les jours de noce, on mange, et on rit, ça vaut mieux. Le connaissiez-vous, ce voyageur ?

— C'est un homme qui court à sa perte, rappelez-vous mes paroles ; je vous apprendrai son nom plus tard. »

Le voisin ouvrit de grands yeux, n'essaya pas de comprendre le sens de cette sentence mystérieuse, mais en ressentit un nouveau respect pour le fermier, qui passait pour la forte tête de l'endroit.

Quant à celui-ci, l'effet cherché par lui était produit ; non-seulement, il venait de jouer un rôle, mais il avait fait soupçonner quelque chose de son importance.

Il y a des importants dans toutes les sphères !

Si le prince eût entendu la prédiction funeste de

Digitized by Google

l'oracle du *Grand-Saint-Janvier*, il ne s'en fût probablement pas autrement ému, et elle n'eût pas troublé pour lui le cours de toutes sortes de rêveries agréables, auxquelles un demi-sommeil vint bientôt ajouter ses douceurs.

La voiture roulait sans bruit sur une de ces belles routes de Sardaigne, unies comme des allées de parc; on était à sept ou huit lieues du *Grand-Saint-Janvier;* le ciel, splendide et étoilé, n'avait pas un nuage, et la lune jetait sur le paysage des rayons si lumineux qu'on distinguait les objets presque comme en plein jour; on passait près d'une fontaine tarie, petit monument de marbre sur lequel on voyait encore courir les personnages frustes d'un bas-relief antique. Un homme sortit tout à coup de la vasque desséchée de la fontaine, et jeta quelques mots au postillon d'une voix impérative.

Celui-ci, sans répondre, anima ses chevaux, qui redoublèrent de vitesse; alors, un coup de feu retentit, et, comme s'il eût été un signal attendu, des hommes se détachèrent de tous les buissons, se levèrent de tous les sillons et s'approchèrent de la voiture. Le postillon épouvanté se jeta à plat ventre sur la route; les chevaux s'arrêtèrent, et deux visages basanés, cachés en partie par de fausses barbes, se présentèrent à la fois aux deux portières de la berline.

Digitized by Google

Ruffo, éveillé par le coup de feu, s'écria en français, d'une voix étranglée par la terreur :

« Monseigneur, des bandits! »

Le prince, encore sous l'influence d'un rêve où il venait de voir Laura Rudolphi lui annonçant au milieu d'une fête que le roi le nommait premier ministre, avait pris la détonation qui venait d'éclater pour le bruit d'une boîte d'artifice. Il y a des moments où le rêve se confond avec la réalité de façon que celle-ci semble le continuer et non l'interrompre. L'exclamation de son valet de chambre, et plus encore la vue des étranges personnages qui apparurent à sa portière, le rendirent à la vie positive.

« Qu'est cela? dit-il, en cherchant des pistolets placés dans les poches de sa voiture.

— Ne bougez pas, monseigneur, dit le malheureux Ruffo au comble de l'épouvante; ils sont au moins quarante. »

La peur double les objets, c'est chose connue; elle montrait donc à Ruffo la bande menaçant la voiture comme beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était en effet. Cependant, le prince, après s'être assuré d'un coup d'œil que les bandits étaient en assez grand nombre pour rendre la résistance impossible, se résigna.

« Tenez, misérables, dit-il en tirant de ses poches sa montre et un rouleau de pièces d'or; tenez, c'est

Digitized by Google

tout ce que j'ai de précieux; prenez et laissez-moi continuer ma route.

— Oh! pas encore, seigneur, répondit en prenant les objets offerts par le prince, celui qui avait tiré le coup de fusil et semblait être le chef des bandits.

— Vous voulez fouiller la voiture! vous ne me croyez pas! Fouillez, mais en vérité vous ne trouverez que mes habits et mon vin de voyage.

— Nous ne dérangerons rien dans la voiture de Votre Excellence, reprit le voleur; je vais seulement prendre la liberté d'y monter, un de mes hommes va remplacer le postillon.

— Allez-vous m'emmener prisonnier? s'écria le prince, qui commença à s'alarmer.

— Ce ne sera pas pour longtemps, j'espère, si Votre Excellence veut bien se prêter à ce que je lui expliquerai bientôt; pour le moment, je me borne à la prier de me remettre ses pistolets. »

Tout en parlant, le bandit enleva les pistolets du prince et les passa à sa ceinture, déjà formidablement armée d'un couteau de chasse à lame large comme la main, puis ayant ouvert la portière, pris place près de Ruffo anéanti, assuré sa carabine entre ses jambes, il fit un signe à sa troupe et la voiture partit.

Elle suivit encore pendant un quart d'heure la grande route, surveillée de loin par la bande des

Digitized by Google

brigands, qui n'osaient l'entourer ostensiblement de peur des rencontres, puis s'engagea dans un chemin de traverse étroit et mal entretenu, où son allure rapide s'accommoda mal des profondes ornières et des pierres amoncelées; enfin, après deux heures d'une course effrénée, on s'arrêta devant une sorte de grange en ruine où le conducteur du prince l'invita à descendre.

Ruffo et le postillon, tous deux solidement garrottés, furent confiés à des brigands subalternes; le chef de la bande, le prince et un troisième personnage sans armes et complétement dissimulé par un ample manteau et un grand chapeau à larges ailes entrèrent seuls dans la grange.

« Maintenant, seigneur, dit le bandit, il ne tient qu'à Votre Excellence de continuer sa route dans quelques heures : il lui suffira de me signer un bon de dix mille ducats, payable à vue, sans autre explication. Aussitôt l'argent apporté par l'un des nôtres, Votre Excellence est libre.

— C'est-à-dire que c'est une rançon que vous exigez?

— Précisément.

— Et si je refuse?

— Votre Excellence courrait le risque d'être fusillée et elle ne s'y exposera pas.

— Et combien aurai-je de temps pour payer la somme exigée?

Digitized by Google

— Vingt-quatre heures.

— Où voulez-vous que je trouve dix mille ducats en vingt-quatre heures?

— Oh! Votre Excellence ne sera pas embarrassée. Un mot d'elle à la princesse San-Carlo suffirait pour lui faire trouver bien davantage.

— Et pour porter à ma mère le coup de la mort, car je ne puis lui demander une pareille somme sans lui dire où je suis.

— Le château Rudolphi n'est pas très-éloigné, dit l'homme au manteau, resté jusque-là silencieux; si le prince demandait la somme au duc Rudolphi, ne pense-t-il pas que son futur beau-père la lui enverrait?

— Ce misérable a raison, reprit le prince, étonné de voir ses affaires personnelles si bien connues en si mauvaise compagnie; oui, il vaut mieux m'adresser au duc; au moins, à celui-là, je puis tout dire.

— Eh bien, Excellence! vous voyez! reprit le bandit, les choses iront ainsi très-facilement, et vous n'éprouverez qu'un léger retard.

— Et la perte de dix mille ducats? répondit le prince.

— Tenez, Excellence, dit l'homme au manteau en tirant de sa poche une petite écritoire de voyage, voici tout ce qu'il faut pour écrire; faites vite votre reçu, et je me charge de le porter en quatre heures à Rudolphi. »

Digitized by Google

Le prince se vit absolument sous la dépendance de ces misérables, il écrivit quelques lignes pressantes au duc en lui expliquant la violence qui lui était faite et l'horreur de sa situation.

La lettre écrite, les deux hommes le laissèrent seul, en ayant soin de poster deux sentinelles armées devant la porte délabrée de la grange. Le reste de la troupe bivouaquait à une petite distance, dans un bois taillis, dont les épais buissons pouvaient offrir des refuges aux bandits en cas d'alerte.

Dès que les deux hommes furent hors de la portée des oreilles du prince, le chef dit à l'autre :

« Ah çà ! mon camarade, t'es-tu figuré sérieusement que je vais te laisser porter tout seul la lettre du prince ?

— Et pourquoi pas ? demanda l'autre. On ne me remettra pas l'argent ; vous demanderez qu'on l'envoie ici dans le billet que vous joindrez à la lettre du prince.

— Sans doute ; mais tu peux fort bien aller tout simplement nous dénoncer, maintenant que tu connais notre campement. Je n'ai nul motif pour me fier à toi ! Je ne te connais pas ! Sais-je ton nom seulement ?

— N'est-ce pas moi qui vous ai mis à même d'arrêter la voiture du prince ?

— Tu peux avoir tout mené pour en arriver à ce dont je me défie.

Digitized by Google

— Vous avez raison, répondit l'homme au manteau, je n'y avais pas pensé. Eh bien! faites-moi accompagner par un de vos hommes.

— Un n'est pas assez; je vais t'en donner deux pour te faire une escorte convenable.

— Deux, soit; dix si vous voulez, seulement, faites vite. »

Les préparatifs ne furent pas longs, et, au bout de quelques minutes, le galop régulier de trois chevaux retentit sur la terre durcie dans la direction du château Rudolphi.

Digitized by Google

X

LES BANDITS.

Les trois cavaliers, quoique en suivant des chemins détournés et en évitant la grande route, firent si bonne diligence qu'ils atteignirent la première clôture du parc Rudolphi avant l'aube. Celui qui apportait la lettre du prince, et dont les deux autres formaient seulement l'escorte, mit pied à terre, ordonna à ses compagnons de l'imiter, attacha les trois chevaux sous bois, dans un endroit où ils ne pouvaient être facilement découverts, et commença à marcher le long du mur du parc, ayant sur ses talons ses deux acolytes, qui semblaient avoir pour consigne de ne pas le perdre de vue un instant.

Après avoir sondé bon nombre de broussailles et examiné plusieurs fois le mur, autant que le lui permettait l'obscurité, devenue très-profonde depuis le coucher de la lune, le messager de Beppo le bandit arriva à un angle du mur où d'épaisses masses de lierre cachaient assez bien une brèche pour qu'il fût difficile de la retrouver, mais il avait sans doute une exacte connaissance des lieux, car il marcha

Digitized by Google

vers cette brèche sans hésiter et montra aux deux autres hommes comment ils devaient s'y prendre pour s'introduire facilement dans le parc.

Ils marchèrent quelques minutes les uns derrière les autres, silencieux, attentifs, retenant leur souffle et étouffant leurs pas dans la mousse des futaies, on eût dit trois ombres. Ils passaient vers le côté du parc voisin des serres, auxquelles attenait un pavillon servant à loger les jardiniers et leur famille; tout à coup un chien, averti par son flair, poussa un bruyant aboiement et vint se jeter sur le groupe des trois hommes en grondant.

« Tout beau! Neptunus, tout beau, mon bon chien! » dit doucement celui qui était en avant, et il posa sa main sur la tête du dogue.

Le chien continua un moment à grogner sourdement en regardant les deux autres compagnons, puis il se tut et rentra dans sa niche, sans les inquiéter davantage.

On s'éloigna du pavillon des serres.

« Les chiens vous connaissent ici, dit l'un des bandits. Vous êtes donc de la maison?

— Non, mais j'y suis venu souvent depuis quelques mois.

— Eh bien! c'est une habitude qu'il ne faudra pas perdre. Il doit y avoir de bons coups à faire ici, et bien connaître les localités, c'est précieux. »

Le messager de Beppo tressaillit à cette observa-

Digitized by Google

tion, et, si le bandit l'eût regardé, il eût vu l'indignation et la honte se peindre un moment sur son visage qui d'ordinaire n'exprimait que la tristesse.

« Je connais les lieux, en effet, reprit-il, et si bien que je sais où il nous faut déposer la lettre du prince pour que le duc Rudolphi l'ait à son réveil.

— C'est bien pour cela qu'on vous l'a confiée, la lettre; autrement l'un de nous eût été aussi bon que vous pour ce message. Mais vous connaissez les êtres, les habitudes, il ne fallait pas risquer que la lettre se perdît, et cependant on ne pouvait pas s'exposer à la remettre soi-même. On ne fait plus de ces choses-là depuis l'histoire du comte Pandolfo. Vous savez, il a laissé fusiller son beau-frère, à qui il en voulait, et il a cassé la tête au messager qui venait lui demander sa rançon.

— En effet, cela ne ferait pas l'affaire de Beppo de garder le prince au lieu de toucher l'argent.

— Que voulez-vous qu'on fasse de la peau d'un prince? Ça ne sait pas même un métier qui puisse le rendre utile à la troupe. Les cuisiniers, les cordonniers et les tailleurs seuls sont bons à garder; le malheur est qu'on n'en prend guère; ce sont des métiers sédentaires; tandis que des marchands et des Anglais, on ne voit que ça sur les routes par le temps où nous sommes. »

Un signe de Giovanni, que nos lecteurs ont sans doute reconnu, malgré son grand manteau et l'é-

Digitized by Google

trange compagnie à laquelle il s'est mêlé, ce signe impératif mit fin à la dissertation du bandit sur les voyageurs bons à garder et sur ceux qui n'étaient bons qu'à fusiller, quand la rançon faisait défaut.

Cet homme dissertait paisiblement, sans embarras comme sans aigreur; il parlait de choses de son métier et il en parlait bien, le faisant depuis longtemps. On l'eût sans doute surpris en frémissant de ses paroles et en lui disant que sa tranquillité même, en prouvant son endurcissement, ajoutait à l'horreur qu'il inspirait.

Au bas de la double rampe de marbre qui menait à l'étage supérieur du château s'ouvraient les fenêtres d'une espèce de salon d'attente où se tenait d'ordinaire Lorenzo quand il était à Rudolphi. Ce salon, demi-vestibule, demi-bibliothèque, servait même parfois au duc lorsqu'il ne voulait pas accorder à quelque importun l'honneur d'une véritable audience.

Un large coffre aux lettres d'ébène, placé sur une table de milieu, invitait par ses trois fentes le solliciteur timide à lui confier sa supplique, et à éviter ainsi de se voir éconduit par une de ces paroles vagues comme tous les puissants de ce monde en prodiguent aux malheureux.

Il faut dire aussi que, comme il existe cinq cents malheureux pour un seul puissant, il en résulte que souvent le puissant, accablé de sollicitations, de

Digitized by Google

supplications et de réclamations, finit bien souvent par payer sa part de malheur en ennui, et c'est justice.

Giovanni n'eut qu'à tirer une des persiennes pour qu'elle lui livrât passage. Les deux compagnons de Beppo, ainsi introduits dans ce salon où brûlait toujours une petite lampe de nuit, jetèrent des regards mécontents sur les murs couverts de cuir de Cordoue et les bibliothèques d'ébène. Ils avaient sans doute espéré pouvoir faire main basse sur quelques menus objets, et en pareil lieu, c'était impossible. Ils se résignèrent, et, après avoir vu Giovanni faire glisser la lettre du prince et le billet de Beppo par une des ouvertures de la boîte aux lettres, ils ne songèrent plus qu'à s'en retourner. Giovanni avait déjà entr'ouvert la persienne, quand le bruit d'une porte qui s'ouvrait avec précaution sur la terrasse du premier étage le fit s'arrêter immobile et cloua ses compagnons à leur place. Bientôt des pas, assourdis par une grande précaution, se firent entendre sur les marches de l'escalier.

Giovanni glissa son œil entre les feuilles des persiennes, et vit passer devant lui un homme et une femme qu'il reconnut sur-le-champ, quoique l'élégance de son costume et l'absence de sa barbe changeassent assez son ami.

Lorenzo et Laura marchaient lentement l'un près de l'autre, ne se regardant pas, ne se souriant pas.

Digitized by Google

Laura, vêtue d'un peignoir blanc, avait le col et la tête enveloppés d'une large mante de soie bleue, d'où son visage ressortait pâle comme ces madones de marbre qui apparaissent dans la pénombre des chapelles. Par moments, on eût pu voir cependant le rayonnement du dévouement apparaître à travers ses longs cils baissés. Lorenzo la contemplait avec une expression où l'orgueil se mêlait à une sorte de compassion. L'aurore commençait à teindre de ses lueurs blafardes le sommet des grands arbres, et sa lumière douteuse donnait à ce groupe, beau, triste et silencieux, une apparence surnaturelle.

Sans s'expliquer par quel moyen Lorenzo était parvenu à avoir un mystère commun avec Laura, Giovanni comprit cependant, en les voyant ensemble dans des circonstances aussi étranges, que Lorenzo avait enfin réussi à entraîner la jeune fille dans une voie où sa vengeance était assurée. Cette conviction lui suffit, et elle remplit son âme de cette jouissance âcre et brûlante que donne la vengeance. Il n'eut pas un trouble de conscience, pas un remords en présence de la candeur loyale de cette jeune fille si cruellement sacrifiée; il était tout entier la proie de ce sentiment farouche et dominateur qui annule tout dans les cœurs qu'il envahit. La vengeance faisait taire en lui la justice, et couvant Laura d'un regard haineux, il se dit : « Cela va bien,

Digitized by Google

mais ceci n'est qu'un prélude; le vrai jour des représailles, ce sera celui où Lorenzo dira au séducteur de Marietta : « Marquis, nous sommes main-« tenant doublement frères : tu as déshonoré ma « sœur; j'ai déshonoré la tienne !... »

Où allaient cependant à cette heure Lorenzo et Laura? C'est ce que Giovanni, qui ignorait le subterfuge employé par son ami, se demandait, sans trouver de réponse. S'il eût pu suivre les deux jeunes gens, il les eût vus s'enfoncer dans les plus épais massifs du parc et arriver à une espèce de petit pavillon de plaisance en forme de kiosque chinois. Laura tenait une clef; elle ouvrit la porte, et introduisit Lorenzo dans un tout petit salon circulaire tendu de soie des Indes à grandes fleurs, où on ne voyait pour tout ameublement qu'un divan courant autour des murs, deux jardinières, une table et un chevalet.

« C'est ici le réduit où je viens parfois dessiner et peindre, dit-elle ; vous y serez en sûreté; j'en garde toujours la clef. Vous y pourrez passer les quelques jours pendant lesquels il faut vous tenir caché; maintenant, prince, il faut que j'avertisse mon père de votre présence ici.

— Par quel moyen? demanda Lorenzo, inquiet de voir prendre ce parti qui pouvait le perdre.

— Mais en lui envoyant une lettre par un messager.

Digitized by Google

— Et si la lettre est interceptée ?

— Vous avez raison, il ne faut pas écrire, non ; je vais faire atteler, et j'irai moi-même à Turin prévenir le duc.

— Vous arrive-t-il parfois de vous rendre ainsi seule à Turin ?

— Jamais.

— Cette démarche de votre part ne peut-elle pas mettre sur la trace de la vérité ?

— Cependant, prince, dit vivement Laura, je ne puis vous tenir caché ici à l'insu de mon père.

— Je comprends, répondit Lorenzo, que les moindres exigences de votre dignité ou de votre considération passent avant tout. Faites, duchesse. »

Laura fut rendue à ses inquiétudes par cette attitude réservée et soumise.

« Vous croyez, donc, prince, qu'il y a du danger à ce qu'on me voie faire ce voyage inusité ?

— Il n'y en a peut-être aucun ; il est même probable qu'on a maintenant renoncé à l'idée de faire une perquisition dans le château. »

Cela fut dit d'un ton contraint, comme un homme honteux d'avoir à plaider pour sa sûreté et qui tient à honneur de dissimuler ses craintes.

La manœuvre réussit pleinement. Laura revint à ce sentiment de loyal dévouement qui l'avait poussée en acceptant de sauver le faux conspirateur.

Digitized by Google

« Après tout, dit-elle, il n'y a qu'une chose importante ; c'est votre sûreté ; je ne veux pas la risquer. D'ailleurs, mon père ne restera pas absent plus de quatre ou cinq jours ; j'attendrai son retour. »

Lorenzo respira ; ce délai, ce pouvait être la victoire, et, une fois son triomphe assuré, il ne craignait plus les confidences faites au duc de Rudolphi.

Il dissimula sa joie, et dit tendrement, en serrant dans les siennes les mains un peu tremblantes de Laura :

« Dans cinq jours le duc revient, et dans un mois, plus tôt peut-être, le conspirateur, le fugitif d'aujourd'hui sera le plus heureux des hommes. »

Une rougeur fugitive empourpra les joues de la jeune fille à cette allusion à son prochain mariage, et par un mouvement plein d'une grâce pudique, elle cacha son visage sur l'épaule du jeune homme. Lorenzo posa ses lèvres sur cette charmante tête, sans que Laura, dominée par son émotion, cherchât à l'en empêcher ; enfin elle s'arracha à cette étreinte, et Lorenzo put lire dans son regard plus de trouble que de colère.

« Voici le jour, dit-elle en montrant un rayon oblique qui glissait à travers les stores du kiosque ; il faut que je vous quitte.

Digitized by Google

— Déjà ! dit Lorenzo. Pourquoi ?

— Pour pouvoir rentrer au château sans être vue. Cela m'attriste bien d'être obligée de vous enfermer ici ; vous allez être très-mal à l'aise, mon pauvre prince ; le temps va vous paraître bien long.

— Je serai avec des souvenirs qui me feront oublier les heures ; ne me plaignez pas ; dites-moi seulement quand je vous reverrai, pour que je les compte.

— Mais, bientôt ; je ne sais à quel moment ; je viendrai, dès que je le pourrai, vous apporter des vivres, mon cher prisonnier ; je prendrai un panier, et.... »

Lorenzo réprima un sourire en voyant déjà si serviable pour lui cette hautaine Laura dont il n'eût pu la veille obtenir un seul regard, et son cœur se gonfla sous une impression où il entra peut-être plus d'orgueil que de vengeance.

« Vous ne pouvez venir ici le jour avec un panier, dit-il, ce serait tout trahir ; j'attendrai jusqu'à ce soir.

— Mais vous allez mourir de faim.

— Bah ! fit-il en riant, les amoureux.... vous savez ?

— J'y songe, s'écria Laura, il doit y avoir des conserves de fruits et du chocolat dans l'armoire. »

Digitized by Google

Les conserves et le chocolat étaient en effet dans une petite armoire cachée sous la tenture.

« C'est un petit palais ! s'écria Lorenzo.

— Hélas ! c'est une cage, dit Laura.

— J'y passerais ma vie entière auprès de vous !

— Bon ! voilà que vous allez recommencer la conversation de tout à l'heure ; je n'écoute plus rien, je vous en préviens, et, si vous le reprenez sur ce ton, je ne viendrai pas vous apporter à souper ; je vous condamnerai aux conserves et au chocolat pendant tout le temps de votre captivité. »

En achevant ces mots, Laura adressa au jeune homme un regard où un enjouement un peu forcé luttait contre un attendrissement involontaire, et elle s'échappa du petit salon avec une vivacité qui dénotait un effort violent.

Lorenzo écouta le bruissement de sa robe contre les branches, et quand tout fut rentré dans le silence autour de lui, il vint lentement s'asseoir sur le divan, appuya sa tête dans ses deux mains, et resta plongé dans une profonde méditation.

Giovanni, voyant le temps s'écouler, était sur le point de sortir à tous risques du salon avec ses hommes, quand il entendit les pas agiles et la respiration précipitée de Laura s'approcher du pé-

Digitized by Google

ristyle ; il eut à peine le temps de la reconnaître : elle passa devant ses yeux comme une apparition fantastique : ses pieds ne semblaient pas toucher le sol, et il entendit fermer la porte-fenêtre de son appartement presque au même moment où il avait vu la jeune fille arriver à la première marche de l'escalier.

« Bien, pensa-t-il, la colombe est rentrée au nid ; personne n'est encore éveillé dans le château ; maintenant, détalons. »

Il fit un signe aux gens de Beppo ; ils n'attendaient que ce signal, et, en moins de quelques minutes, les trois hommes avaient traversé le parc Rudolphi, franchi le mur et retrouvé leurs chevaux dans le bois.

Quatre heures après, au moment précis indiqué par Giovanni pour son retour, ils atteignirent le campement de Beppo, où le prince aussi bien que le brigand, les attendait avec impatience.

« Eh bien ! ma nouvelle recrue, dit Beppo en frappant sur l'épaule de Giovanni, quand m'apporte-t-on la rançon de l'oiseau doré que tu m'as fait mettre en cage ?

— On l'apportera, n'en doutez pas, Beppo, avant le délai fixé dans la note que vous avez jointe à la lettre du prince.

— Et qui apportera l'argent ?

— Un homme du duc.

Digitized by Google

— Il viendra seul?

— Seul.

— Bien. Maintenant causons un peu, mon camarade. Si je t'ai compris, tu veux être des nôtres, et la prise que tu nous as fait faire hier est une façon de me donner un gage de ta vocation. Je ne veux pas être en retour avec toi. Quelle somme veux-tu pour cette première affaire ? J'ai l'habitude de payer largement la bienvenue d'un bon gaillard tel que toi. Que penserais-tu de cent ducats, en dehors de ta part dans la rançon de notre homme ?

— Ni un, ni cent, ni dix mille ducats, Beppo ; je n'ai pas fait ce que j'ai fait par intérêt. »

Le visage de Beppo se rembrunit visiblement en entendant cet aveu, et regardant Giovanni avec une sorte d'anxiété :

« Tu n'as pas agi par intérêt ! Quel motif as-tu donc alors ?

— Ceci est mon secret, et je vous demande même de vouloir bien maintenant me permettre de me retirer.

— Comment ! de te retirer ?

— Oui, de m'en aller.

— Tu ne veux donc pas être des nôtres ?

— Je n'y ai pas songé un instant ?

— Je ne pénètre pas tes arrière-pensées, mais tu m'es suspect, et, comme je n'aime pas à être

Digitized by Google

mêlé à des mystères que j'ignore, je vais te faire garder à vue, et ne te lâcherai pas avant d'avoir la somme.

— A votre aise. Vous ne me garderez pas longtemps. »

Beppo donna ordre à deux de ses gens d'avoir l'œil sur Giovanni; on le fit entrer dans la grange, où il se trouva ainsi prisonnier en même temps que le prince San-Carlo, qui ne pouvait parvenir à expliquer comment l'homme dont Beppo était assez sûr pour l'envoyer chercher sa rançon, se trouvait prisonnier quelques heures après. Giovanni n'eut garde de lui fournir des éclaircissements, et les deux hommes restèrent chacun dans un coin de leur triste réduit sans se communiquer leurs pensées. Ils étaient assurément à mille lieues de se douter que la gracieuse silhouette de Laura Rudolphi se présentait en même temps à leur esprit et se trouvait être, quoique avec des sentiments bien différents, le sujet des méditations secrètes de chacun d'eux.

Digitized by Google

XI

LA RANÇON.

Ce n'avait pas été sans une arrière-pensée que Lorenzo avait empêché Laura de venir au kiosque pendant la journée; il lui fallait s'absenter pendant cette journée, afin de s'assurer du succès des embûches tendues au prince San-Carlo. Il n'attendit pas que l'on fût levé au château; il alla prendre dans un massif épais un petit paquet contenant ses vêtements ordinaires, et en quelques minutes le faux prince San-Carlo eut repris son aspect habituel. Il traversa le parc sans rencontrer personne, et il put prendre dans la boîte aux lettres la missive pressante du prince et la note impérative de Beppo.

Tout avait donc réussi de ce côté aussi : ce plan de vengeance si étrange et si compliqué touchait à son entier accomplissement. Lorenzo vit dans ce concours de circonstances favorables un signe certain de la justice de sa cause.

L'homme est toujours disposé à voir dans la tournure des événements les symptômes d'une vo-

Digitized by Google

lonté supérieure agissant pour ou contre lui. Quand son âme est fortement agitée par des sentiments contraires, il cherche dans ces manifestations de la fatalité le blâme ou l'approbation que sa conscience troublée ne lui accorde plus. Pour combien le succès n'est-il pas une absolution !

Lorenzo mit les lettres dans sa poche et se recueillit un moment. La conjoncture était grave : en envoyant sur-le-champ la lettre au duc, il délivrait le prince trop tôt pour pouvoir achever son œuvre de séduction; en retenant la lettre, il exposait les jours du prince, et sa conscience protestait hautement contre ce dernier parti. En forgeant son plan, Lorenzo, dans la fièvre de ses espérances, avait été jusqu'à supposer qu'un jour lui suffirait pour son exécution. Les circonstances, tout en le servant admirablement, ne lui avaient pas permis de réaliser son rêve orgueilleux. Poussé par la haine, il avait appris à dompter les obstacles matériels sans rien pressentir des difficultés morales de son étrange situation ; une fois en présence de Laura, en la trouvant confiante et candide comme la vertu, sa hardiesse l'abandonna, sa vengeance tortueuse fut tout à coup mal à l'aise en face de cette loyauté. L'espoir du triomphe continuait à l'enivrer, mais, à son insu, il ne se composait plus tout à fait des mêmes éléments ; il résultait de cet état de son âme que, tout en étant plus ardent que jamais à la poursuite

Digitized by Google

de son projet, il devenait plus circonspect quant à la façon de l'exécuter. La situation était à la fois pour lui pressante et compliquée. Un fait la dominait cependant: la nécessité de pourvoir à la sûreté du prince en obtenant un délai de Beppo. Lorenzo s'arrêta bien vite à cette idée et s'occupa de la mettre sur-le-champ à exécution.

Il descendit à l'écurie, prit un des meilleurs chevaux du duc et s'élança sur la route du campement de Beppo.

On ne l'attendait pas sitôt, et un coup de fusil mit tout le monde en émoi quand la sentinelle avancée le signala.

Il montra le billet de Beppo et passa la première ligne des bandits. Beppo, un des plus fameux aventuriers qui aient jamais désolé les campagnes italiennes, tenait son camp militairement : il y régnait une discipline parfaite ; la subordination y souffrait de rares atteintes. C'était l'ordre au service du désordre.

Un des brigands lui amena Lorenzo, après l'avoir fait descendre de cheval.

« Capitaine, dit le bandit, cet homme a une passe, j'ai dû le laisser arriver jusqu'ici ; il prétend que vous l'attendez.

— C'est bien, répondit Beppo ; laisse l'homme et retourne à ton poste. »

Lorenzo s'adressa tout de suite à Beppo :

Digitized by Google

« C'est vous qui gardez le prince San-Carlo ?

— C'est vous qui êtes envoyé par le duc Rudolphi ?

— Oui.

— Vous avez l'argent ; donnez vite.

— Je ne l'apporte pas, le duc n'avait pas la somme à la campagne, il est allé la chercher à Turin. Je viens vous demander d'attendre deux ou trois jours. »

Le visage féroce du bandit se teignit en rouge foncé.

« Je suis joué ! s'écria-t-il plein de colère ; vous êtes des traîtres, toi et cet autre misérable qui nous a amenés hier par ici, sous prétexte de prendre ce prince imbécile. Je le vois, je suis tombé dans un piége grossier ; vous voulez me livrer et partager les dix mille ducats promis pour la tête de Beppo. Mais prenez garde ! je tiens encore les vôtres, moi, et je pourrais bien y incruster quelques balles avant de les lâcher. »

Quand Lorenzo put placer un mot, il dit de son accent lent et calme à Beppo :

« Je ne livre par trahison la tête de personne, ni moi ni cet homme que vous tenez là-bas prisonnier et qui est mon ami. La peur d'être découvert vous fait déraisonner. Quoi ! nous sommes seuls, désarmés, au milieu de vous, sur le moindre indice vous pouvez nous assassiner, et c'est vous qui

Digitized by Google

tremblez! je me faisais une autre idée de votre courage. »

Ce reproche rendit quelque sang-froid au capitaine Beppo.

« C'est que ce ne serait pas drôle pour nous d'être attrapés! reprit-il. Je sais comment cela se pratique: on tâche de gagner du temps, on obtient un délai; au jour dit, la somme arrive et les prisonniers sortent libres; puis la troupe, en quittant le campement, trouve tous les défilés gardés par des soldats qui cernent la bande et reprennent l'argent.

— Vous n'avez rien de ce genre à redouter, je vous le jure, dit Lorenzo. Dans trois jours, à pareille heure, la rançon du prince vous sera remise sans que votre liberté soit menacée.

— Vous me jurez, vous me jurez! J'ai bien affaire de vos serments! Nous sommes ennemis, et tous les moyens sont bons pour s'emparer d'un ennemi, le parjure comme un autre. Si je m'étais fié aux paroles de vos pareils, il y a longtemps que je serais pendu.

— Que voulez-vous enfin? Quel moyen y a-t-il de vous convaincre?

— Aucun en votre pouvoir. Vous n'apportez pas la rançon, tant pis! Pas de rançon, pas de prince. Il faut que nous soyons loin d'ici ce soir même, nous autres.

Digitized by Google

— Et que prétendez-vous faire du prince?

— Ceci me regarde.

— Vous n'oserez pas attenter à sa vie, je suppose?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre, mais je suis confiant : je veux bien t'avouer que je vais le faire fusiller devant toi et devant ce singulier camarade qui me l'a livré. Vous pourrez en témoigner, cela sera d'un bon effet; à l'avenir, on ne me fera plus languir pour les rançons. »

Lorenzo, stupéfait, écoutait le bandit sans croire encore à la réalité de ses monstrueux desseins; mais quand il le vit parler aux sentinelles qui gardaient le prince, en leur ordonnant de l'amener, l'épouvante pénétra dans son âme; il lui sembla être le véritable assassin de cet homme.

Giovanni s'approcha de lui, tandis que Beppo parlait au prince San-Carlo.

« Eh bien! lui dit-il, avec une vivacité où perçait une sorte de joie cruelle; eh bien! Lorenzo, sommes-nous vengés?

— Tout va bien; nous le serons complétement dans quelques jours.

— Puisque le prince va être libre, reprit Giovanni, je ne vois pas comment tu accompliras le reste.

— Le prince n'est pas libre; je n'apporte pas sa rançon. Tu vas te joindre à moi pour obtenir un délai de Beppo.

Digitized by Google

— Autant essayer de faire un miracle.

— On m'a dit pourtant qu'en de semblables circonstances, il en avait accordé.

— Oui, mais à une époque où il était moins traqué qu'aujourd'hui.... Tiens, vois, continua Giovanni en montrant à Lorenzo l'attitude effrayée du prince, vois s'il lui parle d'un délai.... Je te le dis, le prince est un homme mort.

— C'est impossible ! s'écria Lorenzo. Je le défendrai ; toi aussi, Giovanni.

— Sans armes ! deux contre vingt ! Tu es fou ! Ces gens-là nous tueront, c'est leur métier. »

A ce moment, le prince, très-pâle et agité d'un tremblement convulsif, vint se jeter entre les deux amis. En les voyant parler avec animation et à voix basse, il comprenait que le sort de sa vie se trouvait là aussi en question.

« Quoi ! le duc ? » dit-il à Lorenzo.

Il n'en put dire davantage : la terrible sentence de Beppo lui avait presque enlevé l'usage de ses sens.

Son trouble retentit au cœur de Lorenzo.

« Le duc Rudolphi n'a pu envoyer la somme sur-le-champ, monseigneur : il est à Turin. On pourra avoir votre rançon dans trois jours, peut-être plus tôt. On pensait obtenir de cet homme un sursis ; j'espère encore qu'il ne le refusera pas. Je vais lui parler.

Digitized by Google

— Trêve de phrases, dit brutalement Beppo en faisant avancer quatre hommes la carabine chargée. Tu vas voir comment on pratique les sursis dans mon camp.

— Misérable! cria le prince d'une voix à peine intelligible, tu payeras ma mort de ta tête! »

Beppo haussa les épaules.

« S'il me fallait régler ces comptes-là! » fit-il.

Les quatre hommes avancèrent.

Lorenzo se jeta devant le prince San-Carlo.

« Prince! s'écria-t-il en tirant de sa poitrine un poignard qu'il y tenait caché, je vous défendrai; on n'aura votre vie qu'après la mienne. Le premier qui vous touche est un homme mort!

— Eh! mon pauvre garçon, dit le prince en lui retenant le bras, vous vous perdrez sans me sauver. »

Giovanni n'avait pas secondé le mouvement de résistance de Lorenzo; mais, s'adressant à Beppo, il tenta de gagner du temps.

« Beppo, dit-il, on ne peut donc croire à ta parole? Tu avais donné pour délai extrême trois heures, il n'est que midi.

— Midi un quart, répondit Beppo en tirant de sa ceinture la montre du prince et en la faisant sonner avec une satisfaction aussi tranquille que s'il ne venait pas d'ordonner la mort d'un homme.

— Midi un quart, soit. Pourquoi n'attends-tu pas jusqu'à trois heures?

Digitized by Google

— Parce que cela ne sert à rien à ce prince de vivre deux heures et demie de plus, et que je tiens, moi, à partir deux heures plus tôt.

— Si, si, cela me fait beaucoup de vivre deux heures de plus! dit le prince suppliant. Oh! accordez-moi au moins d'écrire quelques lignes à ma mère! cela ne se refuse pas. D'ailleurs, qui sait? vous avez dit à trois heures, nous pourrons peut-être vous satisfaire d'ici là. »

Beppo haussa les épaules. Cependant, comme il préférait la plus vague chance de rançon à la peau du prince :

« Eh bien! dit-il, à trois heures, soit; je n'ai qu'une parole. »

Giovanni donna au prisonnier ce qui était nécessaire pour écrire, et le prince s'agenouilla près d'un vieux banc de pierre dont il se servit comme de table.

Lorenzo, appuyé contre la muraille en ruine, suivait tous ses mouvements; son regard ne pouvait se détacher de cet homme qui, la veille encore, lui était inconnu, et dans la vie duquel il jouait un rôle si funeste.

« Non! non! murmurait-il, c'est impossible! cet homme ne peut pas périr, je serais son assassin! Il me faut trouver un moyen, il le faut! »

Tout à coup, il s'élança près du prince, lui arracha des mains le papier sur lequel il écrivait et se mit à y tracer quelques lignes.

Digitized by Google

« Que faites-vous? demanda le prince.

— Je vous sauve, » répondit-il. Puis, allant vivement vers Beppo : « Si on vous donne les dix mille ducats, le prince est libre, n'est-ce pas? »

Beppo, qui s'occupait à fourbir sa carabine, ne daigna même pas lever la tête à cette proposition.

« Sans doute, dit-il, si on me les donne; mais comme on ne peut que me les promettre....

— Si vous les aviez dans deux heures?

— On verrait.... Mais par quelle sorcellerie?

— Tenez, dit Lorenzo en lui tendant le papier qu'il venait d'écrire, faites porter ceci à Raviella. Vite, un homme à cheval. »

Beppo prit le papier et lut :

« Maître Garribio, notaire à Raviella, remettra au porteur du présent les dix mille ducats qu'il a à moi.

« Lorenzo Memmi. »

Beppo relut deux fois ce billet, resta pensif un moment, puis appela un de ses hommes d'un signe.

« Jacopo, dit-il, porte sur-le-champ ceci au vieux Garribio, le notaire. Tu le connais?

— Si je le connais, capitaine! je lui ai volé son cheval la semaine dernière.

— Alors montes-en un autre, pars vite et tâche de ne pas te laisser prendre.

Digitized by Google

— Je songe à une chose, dit Lorenzo. Si mon ami, qui est connu du notaire, accompagnait votre homme, cela n'éveillerait aucun soupçon; moi, je reste ici en otage jusqu'à leur retour.

— L'avis est bon, répondit Beppo; c'est bien, amenez deux chevaux et faites diligence.

— Tu veux que je te laisse seul ici? dit Giovanni.

— Je ne cours aucun danger; j'en courrais si l'argent n'arrivait pas. Va, mon ami, ta présence facilitera tout.

— Je pars, » dit Giovanni.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Giovanni s'éloigna avec le messager de Beppo.

Le prince avait assisté muet et anxieux à ce qui venait de se passer, pouvant à peine croire à un aussi heureux dénoûment. Quand il vit combien l'offre de Lorenzo avait été prise au sérieux, en retrouvant l'espoir, il recouvrit l'usage de la parole.

« Lorenzo! Lorenzo Memmi! s'écria-t-il avec effusion. Jusqu'aujourd'hui, j'ignorais même votre nom, et vous êtes mon sauveur, et vous mettez dix mille ducats à ma disposition?.... Mais je vous devrai la vie! Croyez-le! rien ne coûtera à ma reconnaissance!

— Ah! mais, dit Beppo, seigneur Memmi, si vous avez tant de ducats que cela, vous, il faudra bien nous en laisser quelques-uns avant de retourner flâner.

Digitized by Google

— Vous me croyez riche, Beppo ! Je ne possède au monde que ces dix mille ducats.

— Quoi ! c'est toute votre fortune ? dit le prince. Oh ! ceci m'oblige à vous faire connaître ma position. Écoutez, dit-il en baissant la voix pour n'être entendu que de Lorenzo, écoutez : je suis compromis dans une affaire assez grave ; mes biens peuvent être confisqués demain. J'espère tout éclaircir dès que j'aurai vu le roi, mais enfin vous devez être instruit....

— Je connais votre situation, prince.

— Comment ! vous saviez !... Alors vous êtes le plus généreux des hommes, car vous ne connaissez pas comme moi quels moyens j'ai de me justifier. Jamais je ne pourrai reconnaître....

— Prince, ne me remerciez pas, reprit Lorenzo, car je ne vous ai pas dit que je mets une condition au service que je vous rends.

— Une condition ? dix conditions ! je les accepte toutes. Vous me sauvez la vie ; ai-je quelque chose à vous refuser ?

— Voici ma condition : quelle que soit la tournure de vos affaires, engagez-vous à rester encore un mois hors de l'Italie.

— C'est cela que vous me demandez ?

— Cela seulement.

— Mais c'est absolument contre vos intérêts : car, si je ne viens pas m'expliquer près du roi, les

Digitized by Google

soupçons qui pèsent sur moi prendront de la consistance par mon absence même, et je puis me trouver réellement ruiné et condamné d'ici là.

— C'est en effet possible.

— Demandez-moi donc autre chose !

— Non, prince, je vous demande de reprendre la route de France aussitôt que vous serez libre.

— Vous y tenez. J'y souscris donc; je m'arrêterai seulement une heure au château du duc de Rudolphi.

— Vous ne vous arrêterez nulle part.

— Permettez, il est très-important pour moi de voir le duc et sa fille, ne fût-ce qu'un moment; vous ignorez....

— Je n'ignore rien. Vous devez épouser la fille du duc.

— Si vous savez cela aussi, comprenez que je ne puis....

— C'est-à-dire que vous refusez ?

— Refuser, non; je ne puis vous refuser rien au moment où nous sommes; mais je ne m'explique pas le motif....

— Ne cherchez pas à comprendre, prince, vous n'y parviendriez pas.

— Me permettrez-vous du moins d'écrire au duc Rudolphi ?

— Écrivez.

— Que lui dirai-je ?... je ne sais vraiment.

Digitized by Google

— Dites la vérité, à peu près; que des motifs politiques vous obligent à rester un mois absent.

— C'est que cela va me faire juger très-défavorablement. Le duc va ajouter foi à tous ces bruits absurdes qui courent; il va peut-être vouloir rompre un projet d'union auquel j'attache une importance immense.

— Vous vous expliquerez à votre retour.

— Et si je reviens trop tard ? si mon mariage est manqué ?

— Il manque bien plus sûrement encore par votre mort. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Le prince regarda Lorenzo, vit une inflexible résolution sur sa physionomie, fit le geste d'un homme opprimé par une volonté qu'il ne peut comprendre, et se mit à écrire.

Lorenzo le regarda faire, son cœur bondit dans sa poitrine, et il murmura :

« Dans un mois.... je veux qu'elle m'aime ! »

Deux heures après leur départ, Giovanni et le bandit Jacopo rentraient au camp avec les dix mille ducats de Lorenzo.

Quelques minutes après, le camp de Beppo était levé comme par enchantement, les bandits avaient disparu, et le prince San-Carlo remontait dans sa voiture, où il trouvait Ruffo encore muet d'épouvante.

Digitized by Google

Le duc se pencha vers Lorenzo.

« Monsieur Memmi, lui dit-il, vous promettez, n'est-ce pas, de remettre ma lettre au duc. Promettez-moi aussi de faire savoir à la princesse San-Carlo, ma mère, que j'ai suivi son conseil. »

Lorenzo fit un signe d'acquiescement.

« Quoique je ne puisse découvrir le mobile de votre conduite, et quelque dure qu'ait été votre condition, je ne me crois pas quitte envers vous. Je serai de retour dans un mois, et je vous demanderai alors si par quelque moyen je puis m'acquitter envers vous.

— Ne parlons pas de cela, prince, nous nous reverrons.

— Quand ?

— Dans un mois. »

Le prince tendit la main à Lorenzo, qui ne parut pas avoir vu ce mouvement et s'inclina sans la prendre.

Le postillon, délivré de ses liens et rendu à ses fonctions, enfourcha vivement son porteur et fit claquer son fouet comme s'il eût été pour quelque chose dans la délivrance du prince. Les chevaux, animés par vingt-quatre heures de repos, partirent au grand galop.

« Route de France ! » cria le prince San-Carlo en jetant un dernier regard à Lorenzo.

Digitized by Google

Giovanni se retourna vivement en entendant cet ordre.

« Quoi! dit-il, Lorenzo, il retourne en France?

— Je lui ai fait cette condition pour l'éloigner de Rudolphi.

— Je comprends. Et combien durera son absence?

— Je ne sais.... quelques jours.... le temps d'achever mon œuvre et d'avoir une lettre de la jeune fille. Je veux une lettre, c'est une preuve irrécusable.

— Au point où tout en est, tu peux faire tout cela en moins d'une semaine.

— Je l'espère.

— Alors, tu viendras me retrouver à Turin: j'y retourne, moi. Mon congé expire demain, je ne puis tarder à rentrer à mon corps; je serai porté comme déserteur.

— Eh bien! attends-moi à Turin.

— Quand?

— La semaine prochaine.

— C'est bien loin, dit Giovanni. Encore attendre! Oh! quand donc en finirons-nous avec ce misérable marquis? »

Les deux amis montèrent à cheval et se dirent adieu plus froidement que de coutume. Giovanni sentait vaguement s'attiédir la haine de Lorenzo; Lorenzo commençait à redouter le contrôle de Gio-

Digitized by Google

vanni : ils eurent tous deux comme un sentiment d'allégement en se séparant.

Lorenzo prit à travers les champs et les bois pour retourner plus tôt à Rudolphi, donnant à son cheval des allures d'hippogriffe ; la vaillante bête semblait comprendre la fièvre d'impatience qui dévorait son maître et faisait miracle. Lorenzo risqua vingt fois sa vie dans ce trajet de quelques lieues sans même s'en apercevoir. Il pensait à Laura.

Giovanni suivit lentement la route de Turin, mécontent sans savoir pourquoi, absorbé et profondément triste. Il songeait à Marietta.

Digitized by Google

XII

DANS LE KIOSQUE.

Quatre semaines après les événements que nous venons de raconter, nous retrouvons Lorenzo Memmi seul, vers le milieu du jour, enfermé dans le petit kiosque du parc Rudolphi. Des nattes de l'Inde sont étendues sur le parquet, des coussins de soie sont disséminés de tous côtés; une petite pendule marque l'heure sur une console; un livre ouvert, une paire de gants de femme, sont sur la table; une écharpe de soie cerise est jetée sur le divan, où se trouve aussi un bouquet de roses et d'héliotropes, dont les fleurs à moitié flétries remplissent l'atmosphère de leurs parfums les plus intenses. Certaines fleurs embaument d'autant plus qu'elles sont plus près de leur fin; leur force se double au moment de la mort : c'est une loi de la nature; elle se retrouve ailleurs : la lampe, à sa dernière goutte d'huile, éblouit une minute avant de s'éteindre; le cœur, à son dernier amour, s'embrase un instant avant de se glacer. Et puis parfum, clarté, passion, tout s'en va dans la nuit. Ils ont vécu!

Digitized by Google

Le petit salon du kiosque n'est plus le même; il a perdu sa physionomie froide de lieu inhabité; il est devenu un sanctuaire mystérieux; le confident d'une histoire d'amour, et il serait un confident indiscret si ses stores, soigneusement baissés, n'empêchaient tout regard de pénétrer dans son intérieur.

Lorenzo a l'air inquiet; il feuillette le livre, puis le referme; il se lève et se rassied sans motif; il prend le bouquet et en respire machinalement l'odeur, il le quitte pour tortiller dans ses mains l'écharpe de soie qu'il porte à son visage, et dans laquelle il semble chercher un parfum préféré.

L'heure sonne à la petite pendule; il lève brusquement la tête.

« Quatre heures! murmure-t-il. C'est inconcevable! jamais elle n'a tant tardé! Et il me faut retourner à Santa-Croce. Qu'y a-t-il? que peut-il y avoir?

Il jette le bouquet, il froisse l'écharpe, il se promène avec agitation. Tout à coup il s'arrête, il prête l'oreille: un pas rapide a fait crier le sable, une robe de soie frôle le long de la charmille, une clef tourne dans la serrure.... C'est elle, c'est Laura!

« Enfin! » s'écria-t-il en poussant la porte derrière elle et en saisissant la jeune fille par les deux mains avec tant de vivacité qu'elle jette un petit cri

Digitized by Google

de douleur. « Oh ! pardon, pardon, ma bien-aimée, mais j'ai tant attendu ! Il y a si longtemps que je ne t'ai vue !

— Deux jours, mon Ascanio.

— Deux jours ! deux siècles ! de longues heures d'une impatience si violente qu'elle est presque une torture ! Enfin, te voilà, te voilà ! Oh ! laisse-moi me mettre à tes pieds, et te contempler, et t'adorer à mon aise ; laisse-moi remplir mes regards de ton image et la graver bien profondément dans mon cœur, afin que je souffre un peu moins quand tu ne seras plus là.

— Oui, mets-toi là, à genoux, et que ce soit pour remercier Dieu. Regarde-moi, regarde-moi bien, mon Ascanio, et vois la joie rayonner sur mes traits.

— La joie ! Quelle joie ? demanda Lorenzo.

— Écoute, je te l'ai caché de mon mieux, mais je suis bien inquiète chaque nuit en songeant aux dangers que tu cours pour sortir du château.

— Je ne cours pas de dangers. Je vais tout de suite chez Antonio, le garde-chasse ; il m'a demandé ma bourse, et pas mon nom, pour m'accueillir ; cet homme ne peut me dénoncer.

— Il peut être indiscret, deviner quelque chose.

— Je lui ai fait des demi-confidences ; il croit que je viens pour Amine.

— Bon ; mais enfin il y a des dangers, de grands

Digitized by Google

dangers dans notre situation, dans notre mystère.

— Où veux-tu en venir, Laura? Tu as commencé par me parler de ta joie, et tu ne m'occupes que de tes craintes.

— Laisse-moi achever, mon ami, et tu seras aussi joyeux que moi. Toutes ces craintes-là vont s'évanouir comme des ombres.

— Que vas-tu m'apprendre ? dit Lorenzo inquiet.

— Ce que tu saurais déjà, pauvre prince bien-aimé, si, pour l'amour de ta Laura, tu n'étais pas resté prisonnier à Rudolphi plutôt que d'aller surveiller tes intérêts en France.

— Mais quoi ? quoi donc, encore une fois ? s'écria le jeune homme avec angoisse.

— Tu es rentré en grâce auprès du roi : tout est éclairci ; tes lettres t'ont pleinement justifié.

— Mais je n'ai rien écrit, » balbutia Lorenzo dont les idées se troublaient.

Laura, toute à son bonheur, ne le comprit pas ; elle continua avec exaltation :

« Tout est éclairci, te dis-je ; tout est terminé. La princesse ta mère a été reçue hier par Sa Majesté, et elle a remporté l'assurance que tu allais être nommé premier chambellan. Mon père voulait me mener à Turin pour aller lui porter nos félicitations. Je me suis arrangée pour rester. Je voulais te donner ces bonnes nouvelles moi-même.

Digitized by Google

— Et comment as-tu appris tout cela ? demanda Lorenzo d'une voix éteinte, en cachant sa tête sur les genoux de Laura pour lui dissimuler son trouble.

— Oh ! de source certaine. D'abord hier, à cette fête des Franchetti, dont je suis revenue si tard, qu'au lieu de t'ouvrir la petite porte, je n'ai pu que te jeter mon bouquet par ma fenêtre.... le jour pointait.... A ce bal donc, tout le monde parlait de toi ; je ne savais comment cacher mon émotion et ma joie ; et puis ce matin, bien mieux ! la loi et les prophètes ! le journal de la cour.... Tiens, vois ! »

Et tirant un journal de sa poche, Laura lut :

« Nous sommes autorisés à donner le plus complet démenti aux rumeurs qui ont circulé depuis quelque temps sur le compte de Son Excellence le prince Ascanio San-Carlo ; l'instruction aujourd'hui terminée de la conspiration des Onze n'a nullement incriminé le noble nom de San-Carlo, et Sa Majesté a hautement déclaré hier au conseil qu'à son retour de France, où le retiennent ses affaires personnelles, le prince serait attaché au service particulier de sa personne et comblé de nouveaux honneurs. »

« Qu'en dis-tu ? fit la jeune fille triomphante en mettant le journal sous les yeux de Lorenzo.

— Je dis.... je dis.... répondit celui-ci avec effort, que j'ai été bien heureux depuis un mois ! Ce mystère avait son charme.

Digitized by Google

— Égoïste ! dit Laura en souriant.

— Oui, égoïste ! en effet, fit Lorenzo d'un air sombre.

— Ignores-tu combien notre situation actuelle est pénible et dangereuse pour moi ? Je ne te l'ai pas fait remarquer avant aujourd'hui....

— Tu es un ange ! interrompit Lorenzo en couvrant ses mains de baisers passionnés ; tu es au-dessus des autres femmes par l'âme comme par la beauté. Oh ! si ma vie pouvait te servir à quelque chose, comme je te la donnerais avec bonheur !...

— Mais je l'entends bien ainsi, mon Ascanio, et je la prends, ta vie, et c'est mon droit, et je te préviens que je ne t'en rendrai jamais rien. Voyons, que te disais-je ? Ah ! oui, je me souviens : je voulais te voir comme moi tout entier à notre bonheur actuel, et pour cela je te rappelais combien j'ai souffert. Tu es un homme, toi ; tu ne sais pas tout ce qui humilie et froisse une jeune fille dans une position comme celle où je suis. Tu aimes notre mystère ? Quant à moi, il me pèse et me torture ; la dissimulation est antipathique à mon caractère. Oh ! dissimuler sans cesse, même avec mon père, même à propos de toi ! entendre faire ton éloge et ne pouvoir m'écrier : « Oui, oui, il est noble et « charmant, et je le sais, et je le connais mieux que « vous tous, car il est mon époux devant Dieu ! « Comprends-tu quel supplice ! »

Digitized by Google

— Oui, dit Lorenzo, je comprends !...

— Et ensuite, craindre tous les jours pour toi, redouter tes imprudences, être assaillie par mille anxiétés ! Au lieu de cela, te revoir librement, publiquement, au grand jour, devant mon père, devant tous ; oser montrer que je t'aime ; puis, dans quelque temps, dans quelques jours peut-être, devenir ta femme, ta femme honorée, heureuse ! Ne plus se cacher, ne plus mentir, ne plus trembler, mais vivre dans la lumière, dans la sécurité, dans l'amour !... Tiens, c'est trop de joie, la tête m'en tourne !...

— Oui, dit Lorenzo, qui sentait que son silence pouvait finir par être remarqué ; oui, dans l'amour, voilà surtout ce qui est grand, beau, et désirable ; le reste, qu'est-ce, dis-moi ? Tu étais duchesse il y a un mois ; tu étais dans l'éclat, dans les honneurs, dans les plus hautes sphères du monde ; étais-tu bien réellement heureuse ?

— C'est bien différent ! Il y a un mois, j'ignorais le bonheur, je n'avais jamais senti battre mon cœur ; maintenant, il me semble que j'existe plus complétement, je sens davantage le prix de toutes choses ; je vois la nature sous de nouveaux aspects ; je sens l'art plus profondément ; toutes mes facultés ont pris une extension nouvelle. Oh ! mais, quand je serai princesse San-Carlo, ce sera bien plus beau encore !

Digitized by Google

— Qui sait ? dit Lorenzo.

— Doutes-tu de moi ou de toi, ami ? demanda Laura.

— Je doute de la destinée.

— Oh ! pas aujourd'hui, j'espère. »

Lorenzo était au supplice ; il voulut rompre l'entretien à tout prix.

« Ne ferais-je pas bien, dit-il, d'écrire au roi ?

— Oui, oui, sans doute, et à mon père aussi, à mon père surtout. Annonce-lui ton arrivée pour bientôt, pour tout de suite. Rien ne t'empêche de reparaître maintenant.... Ah ! mon Dieu, cinq heures ! il me faut rentrer au château, te quitter, mais pas pour longtemps.

— Ce soir, n'est-ce pas ? dit Lorenzo.

— Ce soir, impossible ! nous attendons deux cents personnes, on se séparera très-tard.

— Demain, alors ?... Tu peux venir ici dans la journée, à trois heures.... Oh ! demain, encore ton amant !...

— Et puis mon époux toujours ! » dit Laura.

Lorenzo n'eut pas la force de lui répondre. Il la pressa sur son cœur, et la laissa sortir.

Resté seul, il se sentit anéanti par ce qu'il venait d'apprendre.

Depuis un mois bientôt il marchait dans une route qui le menait fatalement au point où il se trouvait ; mais il avait marché comme un homme ivre, sans

Digitized by Google

conscience du temps, ni du chemin ni de l'abîme qui était au bout. Il avait été saisi de ce vertige que donne un grand amour, et il avait été envahi trop violemment pour se demander comment il se faisait qu'il adorât cette femme dont il avait juré la perte. Ses combinaisons, sa haine, sa vengeance, tout cela s'était évanoui devant le charme tout-puissant de la femme aimée, comme les ténèbres disparaissent devant le soleil.

Comment lui, Lorenzo, le plébéien ulcéré et vindicatif, s'était-il ainsi transformé? les motifs n'en sont pas difficiles à pénétrer. Dès le premier moment, Laura se révéla à lui sous un aspect trop nouveau pour ne pas être dangereux. Non-seulement il la vit dépouiller pour le prince San-Carlo les manières dédaigneuses dont le secrétaire Lorenzo avait été blessé, mais la jeune fille se para peu à peu du rayonnement de l'amour; dès lors ce ne fut plus un changement, ce fut une transfiguration.

Il n'avait imaginé rien au delà d'un triomphe sur une belle femme fière et vaine, et Laura fit briller à ses yeux les trésors d'une organisation riche, choisie, exaltée, tous les dons s'ajoutant à toutes les délicatesses; la nature et la fortune associées pour former une femme comme il n'en eût pas rêvé une, car il ignorait ce que certaines recherches d'habitudes et d'éducation peuvent ajouter à l'amour même.

Digitized by Google

Tout, dans Laura, tout, jusqu'à ses défauts, se transforma en éléments de séduction pour Lorenzo. Cette morgue, ces hautaines façons qu'il avait tant haïes jadis, quand elles ne s'adressèrent plus à lui, ajoutèrent un charme de plus à son triomphe. Ce jeune homme ardent et rêveur à la fois, resté naïf de cœur par l'austérité de sa vie, devenu délicat de goût par la culture de son esprit, devait plus qu'un autre être subjugué dans de pareilles conditions.

Le pauvre amant, ébloui, vaincu, fasciné, fut pris à son propre piége. Pouvait-il en être autrement? Avoir été habitué aux vulgaires allures des compagnes d'étudiants, et se trouver l'amant aimé d'une femme exquise entre toutes les femmes! Que ferait un homme qui, n'ayant jamais bu que de la piquette, rencontrerait une coupe de nectar? Il s'enivrerait. C'est ce que fit Lorenzo.

Les circonstances, qui d'abord servirent sa haine, servirent ensuite son amour. On a vu comment, en sauvant le prince San-Carlo, qui avait failli être perdu par sa faute, il obtint de celui-ci de rester encore un mois absent. Ce mois écoulé dans les transports de sa passion, rempli en outre par les mille soins nécessaires à son double rôle de secrétaire et de prince, passa comme un éclair. Là encore, le sort avait semblé le favoriser; le duc, en lui assignant des occupations régulières à Santa-Croce, lui permit de ne plus reparaître à Rudolphi

Digitized by Google

sous les traits de secrétaire. Il n'eut pas de peine à faire croire à Laura qu'ayant gagné un des garde-chasse de son père, il trouvait chez cet homme un asile pendant la journée. Chaque matin au point du jour, avant que personne fût levé au château, il sellait lui-même son cheval et retournait à son poste, au milieu des ouvriers du duc. Il arriva bien que quelque chambrière diligente ou quelque laquais attardé aperçut le beau secrétaire remplissant les modestes fonctions de palefrenier; mais ce fait devenait tout au plus l'objet d'une remarque faite à l'antichambre ou à l'office, et ne parvint jamais aux oreilles du duc ou de sa fille : d'ailleurs on était très-habitué au château aux allures de Lorenzo ; on les trouva d'abord étranges, puis on s'y accoutuma au point de n'y plus faire attention.

Tout servit donc Lorenzo pendant un certain temps. Le hasard, dont la collaboration est indispensable à tout bonheur, avait fait jouer ses mille ressorts en sa faveur. Il pouvait se croire l'élu de quelque puissance occulte, car jamais homme n'était arrivé plus heureusement à l'apogée de ses rêves. Cette persistance de la fortune à son égard avait contribué à l'entretenir dans cet étourdissement de l'âme où ne s'entendent plus ni la conscience ni la raison. Après avoir désespéré de tout, il était arrivé à se fier aveuglément à son étoile.

Sur des bruits de journaux et des commérages

Digitized by Google

du monde, répétés par le duc, il croyait que l'absence du prince devait durer plusieurs mois et lui permettre ainsi de continuer son rôle près de Laura.

Quant à ce qu'il ferait le jour où le prince, en reparaissant, détruirait enfin tout l'édifice de son bonheur, il n'en savait rien. Il se l'était demandé mille fois, et toujours il avait chassé cette pensée importune et cruelle ; il laissait aller sa vie, jouissant du présent et endormant ses inquiétudes et ses remords dans les enivrements de son amour.

Mais le réveil était devenu inévitable. Rien n'empêchait plus le prince de reparaître ; il pouvait être à Rudolphi dans deux jours, car dans deux jours la promesse faite à Lorenzo ne le lierait plus : le mois serait écoulé.

Pendant quelques moments après le départ de Laura, Lorenzo n'eut pas même la faculté de penser.

Enfin dix projets incohérents se présentèrent à son esprit presque à la fois. Il songea à aller trouver le prince, à le provoquer, à se battre avec lui jusqu'à la mort de l'un d'eux ; il pensa à enlever Laura de gré ou de force et à fuir avec elle ; il pensa surtout à se tuer. Mourir silencieux, dans l'ombre, sans rien avouer, sans rien tenter, comme un coupable se jugeant, se condamnant, s'exécutant

Digitized by Google

lui-même, ce parti était le plus facile à prendre, le plus juste peut-être ; mais Laura ! que deviendrait Laura ? Elle l'aimait, il le croyait, et cette idée brillait au fond de ses sinistres projets comme un rayon sauveur pouvant encore éclaircir l'avenir.

Il quitta le kiosque, remonta à cheval et fit, sans savoir comment, les six lieues qui le séparaient de Santa-Croce ; heureusement son cheval, habitué à la route, se dirigea sûrement, et s'arrêta de lui-même devant la petite porte par laquelle il avait coutume d'entrer.

Quand le cheval s'arrêta, Lorenzo s'aperçut qu'il était arrivé ; il descendit, et se trouva en face d'un homme qui, assis sur une des bornes de la grille, avait l'air d'attendre.

« Comme ça se trouve ! dit l'homme en se levant ; vous arrivez juste pour m'ouvrir, monsieur Lorenzo ; sans vous, il me fallait faire le tour par la grande entrée, et c'est bien plus loin. Tout est pour le mieux, car c'est vous que je cherche. »

Lorenzo reconnut son ancien métayer.

« Ah ! c'est toi, Paolo ! dit-il. Que me veux-tu ?

— Tout simplement vous remettre cette lettre qui vous fera plaisir.

— Une lettre : de qui ? demanda Lorenzo presque machinalement.

— De qui puis-je vous en apporter ? De M. Gio-

Digitized by Google

vanni donc! qui va bien, si bien, qu'il est quasiment guéri à cette heure. »

Au nom de Giovanni, Lorenzo tressaillit. Il avait complétement oublié depuis longtemps son ami, et cet ami surgissait tout à coup, comme pour augmenter les complications mauvaises qui l'entouraient. Il y a des jours néfastes!

« Giovanni peut donc écrire? demanda-t-il à Paolo.

— Et si bien, que voici sa lettre.

— Donne. Rends-moi le service d'aller mener mon cheval à l'écurie ; je te suis.

— A vos ordres, monsieur Lorenzo ; je ne repartirai pas sans savoir s'il y a une réponse. Je retourne à Turin demain ; il y a un convoi de mulets à mener pour mon oncle.

— Bien, » dit Lorenzo qui n'avait pas écouté un mot, absorbé qu'il était par la lecture de la lettre de Giovanni.

Voici ce que lui écrivait Giovanni :

« Tu vas être bien surpris en recevant cette lettre, mon cher Lorenzo, mais pas plus que moi en l'écrivant. Ce maudit coup de sabre sur le crâne devait me laisser imbécile, puisqu'il ne m'avait pas tué, et voilà que j'ai recouvré l'usage de ma raison, et, pour mon malheur, toute ma mémoire. Je me souviens, c'est te dire si je souffre! Je souffre du

Digitized by Google

passé, cela est inguérissable; je souffre aussi du présent, surtout de l'incertitude où je suis de ce que tu as fait depuis un mois. Je ne t'accuse pas pour ton silence : tu ne pouvais venir faire des confidences à un malheureux, inerte, stupide et martyrisé sur un lit d'hôpital; je sais d'ailleurs que tu as envoyé souvent Paolo s'informer de mon état. Tu attendais sans doute mon premier éclair de raison pour m'apprendre où nous en sommes. La dernière fois que je t'ai vu, au milieu des incidents de notre séjour parmi la bande de Beppo, tu espérais un succès prochain. Sommes-nous vengés enfin de cette orgueilleuse famille? Tu ne te figures pas dans quelle agitation me jette l'incertitude!

« Il y a des gens auxquels le mauvais sort n'accorde point de relâche! Ainsi, il m'a fallu recevoir un coup de sabre sur la tête, qui m'a rendu idiot pendant trois semaines, dans une affaire d'escarmouche où cinq hommes seulement ont été blessés, et cela juste au moment même où j'avais besoin de mon énergie, de ma présence d'esprit, pour t'aider à achever notre œuvre et jouir de cette vengeance qui est devenue le seul but de ma vie! Ne me dirait-on pas poursuivi par une divinité malfaisante? Tout m'a échappé jusqu'à présent, tout, même cette satisfaction amère que les malheureux trouvent dans l'exercice de leurs haines. Heureusement nous étions deux, et tu nous as vengés, n'est-

Digitized by Google

ce pas? Un mot seulement. Le marquis Alphonse est-il instruit? J'ai vainement tenté de savoir ici ce qu'il devient; on m'entoure de soins absurdes, et, sous prétexte de ménager ma tête, on m'exaspère en ne répondant à aucune de mes questions. La fureur m'aurait peut-être rendu fou tout de bon, si, grâce à Paolo, je n'avais trouvé moyen de t'écrire cette lettre. Je la charge de te porter tout ce qu'une interrogation peut contenir de plus poignant. « GIOVANNI. »

Lorenzo relut deux fois cette lettre; elle le jeta dans de nouvelles perplexités. Il s'était habitué, depuis que Giovanni avait été dangereusement blessé, à regarder son ancien complice comme hors de la question, et le voilà qui reparaissait, lui aussi, pour lui demander compte de sa conduite!

Répondre par la vérité, avouer que lui, Lorenzo, le frère offensé, le vengeur austère, le juge implacable, s'était laissé séduire par la jeune fille dont il avait voulu faire une victime expiatoire, cela était impossible. Lorenzo le comprit.

Il fit ce que nous avons tous fait à une de ces heures de trouble où on ne sait pas prendre un parti : il écrivit et ne répondit pas.

« Je ne puis rien t'expliquer par écrit, dit-il à

Digitized by Google

Giovanni ; dans peu de jours je serai près de toi et tu sauras tout. D'ici là, songe à te guérir, cela a son importance, sinon pour toi, du moins pour moi, qui t'aime et aurai peut-être besoin de toi. »

Il ajouta ce dernier mot pour donner à la fois force et patience au blessé. Cela fait, il chercha Paolo, et lui recommanda de remettre ce billet à Giovanni le lendemain avant toute chose. Puis il alla s'enfermer dans sa chambre, se jeta sur son lit, et, cachant sa tête dans ses couvertures pour étouffer ses sanglots, il se livra à un de ces accès de douleur violente auxquels cèdent parfois les plus fortes organisations.

Quand un peu d'ordre rentra dans ses idées, il avait résolu de s'adresser à Laura, de lui tout avouer et de la faire l'arbitre de sa destinée. Il trouva au-dessus de ses forces de lui avouer la vérité en face. Il lui écrivit :

« Je ne sais pas, lui disait-il, quels mots peuvent exprimer l'angoisse avec laquelle je commence cette lettre ! Je vais par quelques lignes détruire tout mon bonheur ; je vais me préparer le plus affreux supplice : celui de vous voir souffrir, Laura ! Je tombe à vos genoux. Pardon, pitié, Laura ! Je vous ai trompée ! je ne suis point le prince San-Carlo !.... Qui suis-je ? J'oserai peut-être vous le dire si un de

Digitized by Google

vos regards daigne encore tomber sur moi. Mais je je ne l'espère pas; cet aveu indispensable me sépare de vous à jamais; l'avenir, ce gardien de toutes les espérances, ne me réserve rien! Ah! j'ai été poussé bien fatalement où je suis! Mais à quoi bon chercher à vous l'expliquer? Il n'y a pas d'atténuation à ma conduite. Plaise à Dieu qu'il y ait une expiation possible! Je ne puis vous donner que ma vie, disposez-en. Si vous la condamnez, je rentrerai dans l'ombre éternelle, sans un mot, sans un murmure; si vous voulez la conserver, je l'emploierai toute à vous obéir, à vous servir, à réparer mon crime par tous les moyens. Je le jure, Laura, par ce que j'ai de plus sacré en ce monde : par mon amour pour vous! Jugez donc, Laura, et ordonnez de mon sort; c'est l'esclave le plus soumis, le plus repentant, le plus désespéré qui se prosterne à vos pieds, attendant son arrêt, et qui l'exécutera, quel qu'il soit, en vous bénissant!

« Celui que vous appelez ASCANIO. »

Cette lettre écrite, Lorenzo retomba dans la plus sombre méditation. Tantôt il repassait dans sa mémoire toutes les heures d'enchantement écoulées près de Laura; tantôt il se représentait le désespoir de la jeune fille en apprenant la vérité, et soit qu'il regardât derrière lui, soit qu'il envisageât l'avenir,

Digitized by Google

il ne voyait de toutes parts que regrets amers ou poignantes inquiétudes.

La nuit s'écoula pour lui sans une minute de sommeil et dans des paroxysmes de désespoir ou d'abattement comme en connaissent seules les grandes douleurs, surtout celles où le remords a sa part.

Quand le jour parut, il se regarda dans une glace: il lui sembla avoir vieilli de dix ans dans cette nuit terrible. Il procéda néanmoins à sa toilette avec la recherche qu'il y mettait depuis le jour où il s'était chargé de représenter auprès de Laura l'élégant prince San-Carlo. Il y apporta encore plus de soin qu'à l'ordinaire; il voulait effacer les traces de sa cruelle insomnie.

Mais, plus que tout cela, la volonté de dominer sa souffrance rendit complétement à Lorenzo cette fière beauté dont avait pu être à bon droit séduite la fiancée du prince San-Carlo. Ses joues étaient sans doute plus pâles que de coutume, ses grands yeux brillaient d'un éclat fiévreux, sa bouche se contractait par moments sous un sourire étrange; mais ce n'était là qu'un charme de plus ajouté à ce visage régulier, dont le profil rappelait les lignes les plus pures de l'Hector du Parthénon.

Il dissimula son élégance sous un ample manteau, cacha ses traits sous un chapeau à larges bords, se fit amener un cheval et prit la route de Rudolphi.

Digitized by Google

Lorsqu'il approcha du lieu où il allait revoir Laura, l'émotion de Lorenzo devint à la fois plus vive et moins pénible; une joie fugitive pénétra dans son âme. Quelque cruelles que fussent ses pensées, elles étaient toutes dominées par celle-ci : « Je vais la voir ! »

Cela se passe ainsi là où règne l'amour. La réflexion n'y peut rien, la raison n'y peut rien; les évidences accablantes, les dangers imminents n'y peuvent rien. Voir l'être qu'on aime, c'est le ciel qui s'ouvre : il n'est pas de puissance au monde qui empêche le cœur de s'éclairer d'un rayon de bonheur à cette pensée.

Une femme se plaignait un jour, devant l'homme qu'elle aimait, d'avoir de grands sujets de tristesse.

« Je ne te vois jamais triste, lui dit celui-ci.

— Comment pourrais-tu me voir triste, toi qui es ma joie ! répondit-elle. C'est comme si le soleil voulait voir un effet de nuit. »

Ce mot n'est pas seulement un de ces mots émus comme le cœur en trouve; il est profondément vrai.

La présence a la toute-puissance : elle apaise tout, elle efface tout; elle est le premier besoin comme le plus grand enivrement de l'amour.

Lorenzo entra dans le kiosque sous l'empire de ces idées d'espérance. A force d'amour, il avait obtenu un sursis de son désespoir; il défendait à son

Digitized by Google

âme d'accueillir autre chose que son prochain bonheur, et son âme lui obéissait.

Il trouva le petit salon tel qu'il l'avait quitté la veille; seulement les fleurs du bouquet avaient achevé de se dessécher et la pendule n'allait plus. La superstition, qui parle facilement aux malheureux, lui fit voir deux présages funestes dans ces petites circonstances si naturelles; il acheva d'être troublé quand, ayant tiré sa montre pour voir combien de temps il devait encore attendre la venue de Laura, il s'aperçut qu'elle s'était également arrêtée. Dans ses agitations, il avait oublié de la monter. C'était très-simple, très-insignifiant : cela lui fit passer un froid dans le cœur; il lui sembla qu'à toutes ses interrogations la destinée répondait par des symboles de mort.

Néanmoins, par un violent effort de volonté, il parvint à maîtriser cette impression et à ressaisir la disposition d'esprit où il se trouvait en arrivant; il s'assit sur le divan, près de la place occupée la veille par Laura, fixa ses yeux sur le coussin où cette tête charmante avait laissé son empreinte, et attendit dans le recueillement la dernière visite de sa bien-aimée.

Digitized by Google

XIII

AU CHATEAU.

Nous laisserons Lorenzo dans le kiosque, livré à des pensées à la fois douces et douloureuses, et nous reviendrons à Laura Rudolphi, quand elle s'était séparée de son amant le cœur plein des plus radieuses espérances.

Elle traversa les longues allées du parc la tête haute, les lèvres entr'ouvertes, les yeux pleins de cette clarté presque divine qui est le reflet de la joie intérieure. Avec ses beaux cheveux noirs soulevés par la brise, et son air de marcher sur les nuages, on l'eût choisie pour représenter la Diane des bois sacrés au moment où elle quitte Endymion et où la majesté de la déesse se mêle sur son front au rayonnement du bonheur.

Elle arriva chez elle avec une vivacité d'allure qui ne lui était pas habituelle. Amine l'attendait, surprise à la fois de voir sa maîtresse rentrer si tard et avec tant de précipitation.

« Vite, Amine, vite à ma toilette! dit Laura en entrant.

Digitized by Google

— Mademoiselle s'est promenée bien longtemps ; il y a déjà du monde dans la galerie avec M. le duc. Quelle coiffure mademoiselle fait-elle ?

— Dis qu'on aille me chercher un gros bouquet de roses, j'en mettrai une dans mes cheveux. »

Amine alla donner l'ordre, et, peu après, un domestique apporta une corbeille pleine de magnifiques roses tout fraîchement épanouies.

« Ma robe de taffetas d'Italie blanc? dit Laura à Amine.

— C'est bien simple, mademoiselle, pour un jour où il vient tant de monde.

— Je n'ai que cette robe qui soit tout à fait blanche.

— Si mademoiselle mettait sa robe bleue brodée, la dernière venue de Paris ?

— Non, je veux être habillée très-simplement ce soir. »

Laura mit en effet une robe de taffetas d'Italie couverte d'une vingtaine de petits volants, et posa dans ses cheveux la plus belle rose de la corbeille.

Comme elle se préparait à descendre près de son père, le duc lui-même entra chez elle.

« Eh bien! on ne te voit donc pas aujourd'hui ? dit-il.

— Me voici, cher père, me voici, je suis prête. »

Et elle s'avança vers le duc.

Celui-ci la contempla avec une surprise mêlée

Digitized by Google

d'orgueil. Malgré la simplicité de sa toilette, Laura était éblouissante.

« En vérité, dit-il, il serait bien hardi de mettre une pareille rose dans ses cheveux avec d'autres joues que les tiennes; mais, ma parole d'honneur! tu soutiens la rivalité. Comme te voilà fraîche et belle, ma fille! Est-ce que tu sais les nouvelles?

— J'ai lu le journal, mon père.

— Rien que le journal?

— Y a-t-il donc autre chose?

— Mais oui, le prince sera probablement ici ce soir.

— Pas possible! s'écria Laura.

— Tellement possible, que voici le billet qu'une espèce de courrier exténué vient de me remettre. »

Et le duc, dépliant un papier qu'il tenait à la main, lut:

« Ma patrie m'est enfin rouverte, monsieur le duc; les deux fatalités qui m'en fermaient l'entrée ont disparu en même temps. Ma parole, qui me liait, je vous expliquerai comment, la calomnie qui m'accusait, tout cela ne me fait plus obstacle. Aucune ombre n'obscurcit plus l'honneur de l'homme que vous avez bien voulu accepter pour gendre. Je pars en même temps que cette lettre; je sollicite la faveur d'être reçu à Rudolphi avant même d'avoir été à Turin. Mon premier devoir, comme mon plus cher désir aujourd'hui, c'est d'aller demander à la

Digitized by Google

duchesse Laura si elle veut bien me permettre de rapporter à ses pieds l'espoir que vous m'avez autorisé à concevoir il y a deux mois.

« Je serai, j'espère, près de vous, mardi ou mercredi prochain. »

« Mardi! c'est aujourd'hui, dit le duc en finissant.

— Comment! il serait ici ce soir? s'écria Laura toute tremblante d'émotion. Oh! pensait-elle, il ne m'a rien dit; il me ménageait cette surprise!

— Et cela se trouverait bien qu'il arrivât ce soir, répéta le duc, car te voilà vraiment sous les armes.

— Vous me trouvez bien, mon père?

— C'est-à-dire que, sans flatterie, tu n'as jamais été si belle. Tu vas le subjuguer complétement dès la première entrevue, ce pauvre prince! »

A cette réflexion de son père, Laura se retourna pour cacher son trouble et feignit d'ajouter quelques épingles à sa toilette.

Le duc continua:

« La première entrevue ou à peu près, car tu te souviens à peine de lui, je crois.

— En effet, mes souvenirs ne sont pas très-précis. Cependant le prince Ascanio est fort bien, autant que je puis me le rappeler. Du reste, je suis charmée d'avoir, de votre avis, quelque chance de le conquérir, je vais user de tous mes moyens; j'en ai bien le droit, n'est-ce pas, mon père?

Digitized by Google

— Comment donc, le droit! le devoir même! ajouta le duc avec enjouement, car c'est par mon ordre. »

En écoutant ces derniers mots, Laura adressa au duc un de ces sourires expressivement malicieux que les femmes ont dans de certaines situations: sourire de triomphe, mais de mauvais triomphe; sourire que la perversité victorieuse adresse à la bonne foi abusée; sourire charmant pourtant et qui enchante celui qu'il offense, car il ne voit pas la petite pointe de la queue du diable qui frétille joyeusement dans ses plis.

« Tu souris! continua le duc. Cet ordre-là ne te coûte pas à exécuter, si j'en crois ta physionomie; tu étais plus indifférente au début, quand je te parlais de ce mariage! Tout est au mieux alors, et, je le vois, ce mois d'attente n'a pas nui aux intérêts de mon futur gendre. Ton imagination l'a servi, je gage, à souhait. Ah! ces jeunes filles, elles sont toutes les mêmes! Allons, donnez-moi votre bras, *princesse*, et venez un peu vous présenter à votre cour; elle ne doit pas souffrir de votre bonheur personnel. »

Laura suivit son père dans la grande galerie, où bon nombre d'invités se trouvaient déjà réunis. Son entrée fut accueillie par un de ces murmures d'admiration si doux aux oreilles des femmes. On passa dans la salle à manger, et, pendant le repas, la

Digitized by Google

gaieté italienne, encouragée par la physionomie des maîtres de la maison, osa se montrer sans trop se préoccuper de l'étiquette habituelle du lieu. Cette soirée fut une des plus brillantes du château Rudolphi.

La nouvelle apportée par le journal était connue de tout le monde; on sentait de la joie dans l'air, et chacun, en regardant la belle Laura, enviait dans son cœur l'heureux prince San-Carlo.

Une grande animation régnait dans les salons, quand l'intendant du duc vint lui dire quelques mots à voix basse; le duc chercha aussitôt sa fille du regard, et, s'approchant d'elle, il lui dit :

« Devines-tu ce qu'on m'apprend? »

Laura, de rose comme son bouquet, devint rouge comme une grenade à cette interrogation.

« Est-ce le prince?... dit-elle.

— Il vient d'arriver! J'espère que c'est de l'empressement! Je vais le recevoir. »

Et le duc se dirigea vers le salon qui précédait la galerie de fête.

« Oh! pensa Laura, le voilà donc arrivé, ce moment tant désiré! Ascanio est là! je vais le voir! il va entrer le front levé au milieu des lumières et de la foule, dans ce même salon où, il y a un mois, il arrivait dans l'ombre et le mystère! Que mon cœur est changé depuis ce jour! O mon Dieu! ajouta-t-elle dans une prière muette, accordez-

Digitized by Google

moi la force de dominer mon bonheur en le revoyant. »

Elle achevait à peine cette courte invocation quand la voix claire de l'huissier annonça :

« Son Excellence le prince San-Carlo! »

Il se fit à l'instant un silence dans les groupes, et toute l'attention se porta vers la porte, où apparut un grand jeune homme vêtu avec une extrême élégance, qui s'avança vers le duc Rudolphi d'un air radieux.

Le duc lui tendit cordialement la main et lui dit :

« Cher prince, je suis bien touché d'avoir votre première visite; elle est un honneur et une joie pour ma maison.

— Monsieur le duc, répondit le prince, c'est moi qui suis comblé d'être si bien accueilli par vous; mais mon empressement me fait peut-être arriver intempestivement : vous donnez une fête, il me semble.

— Eh! tant mieux! interrompit le duc. Notre fête, vous la complétez, et mes amis, qui sont presque tous les vôtres, seront enchantés de se trouver là pour vous féliciter de votre heureux retour. Cependant, avant tout, laissez-moi vous amener à ma fille. »

Et, prenant le bras du prince, le duc se dirigea vers Laura.

La jeune fille, dominée par son émotion, se te-

Digitized by Google

nait debout près d'un grand fauteuil, au dossier duquel elle s'appuyait, tout en effeuillant son bouquet pour se donner une contenance ; elle avait les yeux baissés, et, pour un observateur superficiel, rien dans son attitude n'annonçait autre chose qu'un embarras bien naturel en pareille circonstance.

« Ma fille, dit le duc de Rudolphi, voici le prince Ascanio San-Carlo qui, à peine arrivé, veut te présenter ses hommages ; tu m'aideras à lui prouver qu'il est le bienvenu à Rudolphi.

— Mademoiselle, dit le prince, j'ai bien impatiemment attendu ce moment. »

En entendant la voix du prince, Laura leva la tête et son regard se fixa sur lui avec une expression où se peignit une véritable terreur ; peu à peu ses yeux s'agrandirent et devinrent presque hagards, tandis qu'une pâleur excessive se répandait sur ses traits.

Puis elle étendit la main vers lui, et dit d'une voix étranglée :

« Vous êtes le prince San-Carlo, monsieur ?...

— Ai-je le malheur que vous ne me reconnaissiez pas, mademoiselle ? s'écria le prince surpris de cette question.

— Ma fille, que veux-tu dire ? demanda le duc en même temps.

— Vous êtes le prince San-Carlo ?... répéta Laura

Digitized by Google

en regardant le jeune homme toujours plus fixement.

— Monsieur votre père ne vous a-t-il pas un peu parlé de moi, mademoiselle, et.... »

Le Prince, déjà très-déconcerté par cet étrange accueil, n'acheva pas. Laura venait de tomber sans connaissance à ses pieds.

Le duc se jeta sur sa fille, tout le monde s'empressa autour d'elle. L'évanouissement était assez complet pour nécessiter des soins particuliers ; on transporta la jeune duchesse dans son appartement, au milieu de la consternation générale.

Le duc désolé accompagna sa fille.

Le prince San-Carlo, plongé dans une sorte de stupeur, resta au salon, essayant vainement de s'expliquer ce qui venait de se passer.

Une heure s'écoula, fort longue pour les invités du duc, qui, retenus à la fois par la curiosité et la bienséance, ne voulurent pas se retirer avant d'avoir des nouvelles de la jeune fille. Pendant cette heure, les conjectures les plus diverses furent épuisées pour découvrir la cause de cet évanouissement extraordinaire. Il est inutile d'ajouter qu'aucune ne s'approcha de la terrible révélation qui avait frappé la malheureuse Laura.

Quand le duc revint près de ses hôtes, il semblait fort triste : néanmoins il leur annonça que sa fille était à peu près remise, quoique se trouvant trop

Digitized by Google

souffrante pour pouvoir reparaître. Quant à ce qui avait causé l'indisposition de Laura, le duc l'attribua à la chaleur, ce qui est une manière polie de dissimuler la vérité en matière d'évanouissement.

Les invités rassurés, mais non éclairés, pressentirent un mystère sous ces explications ; ils s'envolèrent avec la double joie de se débarrasser d'une physionomie imposée par la circonstance et d'avoir une nouvelle étrange à répandre partout.

En un clin d'œil, la grande galerie fut vidé. Le prince San-Carlo resta le dernier.

« Cher prince, lui dit le duc, vous me voyez désolé ; je n'imaginais pas que Laura serait émue à ce point en vous voyant : d'ordinaire elle n'est pas très-timide ; jamais, il est vrai, elle ne s'était trouvée en pareille situation : cette présentation était très-significative.

— Je me reproche, monsieur le duc, d'avoir peut-être abusé de sa signification dès le premier mot ; d'après vos lettres, je croyais rencontrer ma belle fiancée préparée à me recevoir ; je vois qu'il n'en est rien, et je dois craindre, au contraire, que nos projets soient mal accueillis par elle.

— Ne vous figurez pas cela, prince ; Laura connaît mes volontés et leur obéit avec joie ; loin de se montrer mal disposée pour vous, elle vous est au contraire très-favorable ; elle m'entretenait souvent de son impatience de vous revoir.

Digitized by Google

— Alors ma vue lui a produit un bien mauvais effet.

— Ce n'est pas possible, car elle m'assurait aujourd'hui même le contraire.

— Comment donc expliquez-vous, monsieur le duc, son étrange réception ?

— Je ne me l'explique pas encore, car ma fille n'a pas prononcé une parole depuis qu'elle a repris connaissance. Je crois devoir l'attribuer à plusieurs causes, et surtout à la complication de la chaleur et de l'émotion. Laura est très-nerveuse et d'un caractère concentré ; elle a voulu dissimuler son trouble au moment de cette présentation, et l'effort qu'elle a fait sur elle-même a déterminé une syncope.

— Tout cela proviendrait, à votre avis, d'un excès de sensibilité ?

— Précisément, et j'y verrais volontiers pour vous, cher prince, un symptôme favorable.

— J'en accepte l'augure, monsieur le duc, et j'espère trouver demain notre belle duchesse en meilleure disposition. Vous me permettrez de venir moi-même prendre de ses nouvelles.

— Pourquoi, au lieu de revenir demain, n'acceptez-vous pas mon hospitalité ce soir ?

— On m'attend à Turin ; je n'ai pas encore embrassé ma mère.

— Je n'insiste plus ; les droits de la princesse sont

Digitized by Google

sacrés. A demain donc, cher prince ; nous nous retrouverons plus gaiement ; ces quelques heures de repos vont remettre Laura, et vous la verrez fraîche et souriante à votre retour.

— J'emporte cet espoir, monsieur le duc. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Le prince partit. Le duc, en le quittant, se rendit chez sa fille : mais il ne put parvenir jusqu'à elle ; il trouva Amine à la porte de sa maîtresse avec un ordre de ne laisser pénétrer personne dans sa chambre.

« Pas même moi ? demanda le duc.

— Mademoiselle a besoin de calme et de silence ; elle veut essayer de reposer.

— C'est différent, je me retire. Le docteur va venir passer la nuit dans ce salon. Toi, Amine, tu ne quitteras pas ma fille, et, si elle éprouve le moindre malaise, après avoir prévenu le docteur, tu viendras tout de suite me chercher. »

Ces précautions prises, le duc Rudolphi rentra chez lui.

En sortant de son évanouissement, Laura s'était d'abord crue folle. Ce visage du prince, ce visage étranger se présentant à elle au lieu des traits adorés de son amant, lui faisait l'effet d'une horrible hallucination. Quoi ! cet homme pouvait être le prince San-Carlo !

Il l'avait affirmé, et le duc Rudolphi et toute cette foule l'avaient entendu, et sans le démentir ! Il était

Digitized by Google

donc bien réellement le vrai, le seul prince San-Carlo ! Alors, qui donc était l'autre?

A cette pensée, Laura croyait sentir sa tête se perdre dans les égarements de la démence.

Elle ! elle ! Laura Rudolphi ! la belle et altière duchesse, réduite à avouer qu'elle avait aimé, qui? un inconnu ; réduite à sentir sa vie, son honneur, toute sa destinée livrée au caprice de cet homme ! de cet homme dont elle ignorait même le nom ! Il y avait de quoi mourir de désespoir. Laura espéra un moment que cela lui arriverait ; elle éprouva d'étranges vertiges, et perdit le fil de ses pensées. Une fièvre violente s'empara d'elle, et toutes ses angoisses s'évanouirent dans les fantasmagories du délire. Elle se tordit sur son lit, en appelant Ascanio. L'amour dominait la raison : il persistait au milieu de ce désastre et triomphait encore dans cette âme éperdue.

Amine, effrayée de l'état de sa maîtresse, appela le docteur. Celui-ci administra des calmants et fit prévenir le duc. Il craignait une fièvre cérébrale.

L'excellente constitution de la jeune fille surmonta ce grand trouble ; la fièvre ne fut qu'une crise, elle céda devant de prompts remèdes bien appliqués. Au petit jour, Laura reprit sa raison, reconnut son père et rappela ses souvenirs.

Alors commença pour elle un nouveau genre de supplice, le supplice d'être sans cesse entourée,

Digitized by Google

quand elle aurait eu besoin de solitude pour répandre les flots de larmes qui l'étouffaient. La sollicitude de son père lui parut pesante, le zèle du médecin odieux, la présence d'Amine insupportable. Elle réunit toutes ses forces et parvint à se contenir, à n'avoir l'air que malade. Elle eut quelques heures terribles ; elle souffrit plus que Lorenzo à Santa-Croce. Lui, du moins, avait eu la liberté de la douleur, elle dut subir la contrainte dans le désespoir. Pauvre Laura ! elle n'avait encore connu que les roses de la vie, et voilà que, par sa première épreuve, elle se sentait blessée à mort !

La moitié de la journée s'écoula pour elle dans cette torture secrète. Quand approcha l'heure du rendez-vous donné la veille à Lorenzo, elle prit subitement la résolution d'aller à ce rendez-vous. Elle voulait revoir cet homme, le foudroyer sous son mépris et apprendre de lui la vérité. Quelque terrible qu'elle pût être, la vérité lui semblait préférable à cette agonie où la tenait l'ignorance. Mais comment aller au kiosque ? comment se faire libre ? comment tromper ceux qui l'entouraient ? Elle eut l'héroïsme de la dissimulation, elle sut cacher ses souffrances au point d'abuser la tendresse du duc ; elle feignit un mieux subit, demanda à manger, reprit même une sorte de gaieté ; puis, quand elle vit son père bien rassuré, elle manifesta le désir de dormir.

Digitized by Google

La solitude obtenue, le premier point était gagné.

Le duc, s'extasiant sur les caprices des constitutions nerveuses, ne douta pas que Laura ne fût à peu près guérie ; il l'embrassa tout joyeux et la quitta pour aller lui-même prendre un peu de repos.

Digitized by Google

XIV

UN COUP DE FOUDRE.

Lorenzo, enfermé dans le kiosque, était naturellement resté dans la plus complète ignorance des événements dont le château avait été témoin. Il s'inquiétait de l'absence de Laura, sans songer à lui donner sa véritable explication. Le retour du prince lui paraissait prochain : il ne se le figurait pas accompli. Il n'eût pas supposé un instant, lui, pour lequel chaque jour de ce mois comptait comme plus important que des années d'existence, il n'eût pas soupçonné que le prince dût regarder comme chose sans conséquence d'arriver deux jours avant le moment fixé.

D'ailleurs, il faut le dire, la gravité de l'engagement avait bien diminué aux yeux du prince, à mesure que le moment du danger s'était éloigné. Conformément à ses ordres, envoyés de France, son intendant avait remis au notaire Garribio, à Raviella, les dix mille ducats avancés pour la rançon payée à Beppo, et, cela fait, sa conscience s'était fort allégée à l'endroit de son mystérieux libérateur. Dans l'im-

Digitized by Google

possibilité de s'expliquer pourquoi on exigeait son absence pendant un mois, il l'attribua volontiers au besoin que pouvait avoir Lorenzo d'empêcher qu'on ne cherchât les motifs de son intimité avec des hommes de la bande de Beppo, car les rapports familiers de Giovanni avec Lorenzo n'avaient pas échappé au prince, et pour lui Giovanni était un bandit comme les autres. Cet ordre d'idées, tout en ne lui laissant pas oublier ce qu'il devait à sa parole, ne le rendit pourtant pas très-strict dans la façon de la tenir, et les quarante-huit heures dont il diminua son exil ne lui pesèrent pas du tout sur la conscience.

Lorenzo, seul dans le kiosque, livré à des pensées troublées et ardentes, sous l'empire de la fièvre de l'attente, la plus agitante des fièvres, et ne pouvant même pas mesurer la durée de ce temps d'angoisses, arriva à cet état particulier où l'âme, torturée par l'incertitude, veut à tout prix obtenir une solution de la destinée.

Des nuages épais, qui couvrirent le ciel vers le milieu du jour, lui parurent être le commencement du crépuscule ; il crut alors que Laura ne viendrait pas, et se résolut, malgré la gravité de la démarche, à tenter de la voir au château. S'il ne pouvait arriver jusqu'à elle, il se déciderait alors à lui faire parvenir sa lettre.

Il reprit son manteau, sortit du kiosque et se dirigea vers le château.

Digitized by Google

Il arriva sans avoir rencontré personne. Hôtes et domestiques se reposaient encore des fatigues de la nuit. Une fête, suivie d'une maladie, c'était plus qu'il n'en fallait pour mettre à bout de forces, c'est-à-dire à bout de courage, toute cette population de parasites et de paresseux. Pendant la matinée, on avait mollement travaillé à réparer dans les appartements le désordre, conséquence de la fête; puis, quand on vit le duc se retirer chez lui, en annonçant son désir de prendre du repos, ce fut un sauve-qui-peut général. Les plus consciencieux parmi les valets s'étendirent tout habillés sur les meubles, où ils cherchèrent une compensation à leur nuit blanche; la majorité alla tout simplement se mettre entre deux draps.

Pendant quelques heures le château Rudolphi eut l'aspect du palais de la *Belle au bois dormant.*

Ce silence et ce désordre n'étonnèrent pas Lorenzo; il en conclut seulement que la fête avait dû se prolonger très-avant dans la nuit. Il se dirigea sans hésiter vers l'appartement de Laura, par le grand escalier et les salons officiels.

L'air de mystère en pareille circonstance pouvait perdre celle qu'il voulait sauver.

Il arriva dans le salon où, un mois auparavant, il avait joué son rôle de prince San-Carlo pour la première fois avec un succès auquel il devait tant de bonheur et tant de remords. En revoyant ces

Digitized by Google

meubles, ces peintures, ces statues, ces porcelaines, tous les objets inanimés si semblables à ce qu'ils étaient ce soir-là, il retrouva vif et saisissant le souvenir des sentiments qui l'animaient alors, et il fut presque épouvanté du changement apporté en lui par ces quelques semaines. L'impassibilité de la matière se dressait comme une poignante ironie en face de la versatilité de ses impressions.

Le salon n'était pas vide. Enfouie dans un grand fauteuil, enveloppée dans un des châles de sa maîtresse, Amine dormait près de la porte de la chambre de Laura. Lorenzo espéra ne pas l'éveiller. Mais Amine, assoupie seulement par cet accablement fiévreux que donne la fatigue, souleva ses paupières alourdies et jeta une exclamation en apercevant un homme qui paraissait sur le point d'entrer chez la duchesse.

« Que voulez-vous ? dit-elle brusquement ; qui êtes-vous ?

— Rêvez-vous, Amine, pour ne pas me reconnaître ? répondit Lorenzo.

— Tiens ! Lorenzo ! fit-elle avec surprise. Vous ne savez donc pas que c'est là la chambre de mademoiselle ? »

Lorenzo éluda la réponse.

« Je suis venu rarement dans cette partie du château, dit-il.

— C'est vrai, vous êtes toujours à Santa-Croce.

Digitized by Google

Eh bien, vous arrivez aujourd'hui dans un moment assez triste.

— Que se passe-t-il donc, Amine ?

— D'abord, mademoiselle est malade.

— Mon Dieu ! que dites-vous là ! Elle est malade, elle !...mademoiselle Laura, ajouta-t-il en se contraignant. Et quelle est sa maladie, Amine ?

— Ah ! quant à cela, je ne saurais vous le dire. Voici ce qui s'est passé. Vous savez que mademoiselle doit épouser le prince San-Carlo.

— Oui, fit Lorenzo d'un ton sombre. Quel rapport a le prince avec sa maladie ? Il doit arriver bientôt, je crois.... ce prince.

— Bientôt ! Il est ici.

— Ici ! le prince San-Carlo ! Ce n'est pas possible, Amine ; vous vous trompez !

— Ah ! par exemple ! Puisque c'est hier, en l'apercevant, que mademoiselle s'est évanouie ! L'émotion de voir son futur, il paraît. Il faut qu'il lui ait bien grandement plu ; ou bien déplu, ça se pourrait encore. »

Amine aurait pu longtemps continuer à donner cours à ses suppositions. A ces mots : « Mademoiselle s'est évanouie en l'apercevant, » Lorenzo avait chancelé comme un homme ivre, et s'était laissé tomber presque inanimé dans le fauteuil qu'Amine venait de quitter.

Il sentit tout perdu à cette révélation ; il se repré-

Digitized by Google

senta ce qui avait dû se passer ; il vit la foudre éclatant sur la tête innocente de Laura. Il vit sa bien-aimée frappée mortellement par cette lumière terrible, et son crime lui apparut avec toutes ses effrayantes conséquences. Il n'avait plus rien à combiner, rien à espérer ; son rôle passif commençait. Il fallait faire remettre à Laura la lettre contenant son aveu volontaire, et attendre ensuite ses ordres comme le coupable attend ceux de son juge.

Telles furent à peu près les idées qui se pressèrent dans la tête bouleversée de Lorenzo, pendant qu'Amine continuait à lui donner sur la visite du prince des détails qu'il n'écoutait plus. Sa pâleur, la décomposition subite de ses traits, frappèrent cependant Amine. Elle s'interrompit.

« Qu'avez-vous, Lorenzo ? dit-elle. Êtes-vous malade aussi ? Vous avez le visage sens dessus dessous.

— Depuis un moment, en effet, je ne me sens pas bien.

— Y a-t-il donc quelque chose de mauvais dans l'air ici maintenant ?

— Non, je suis sujet à ces indispositions ; je sais ce que c'est ; donnez-moi seulement un peu d'eau froide, cela me remettra.

— Très-volontiers. »

Amine alla chercher un verre d'eau et le lui apporta.

Digitized by Google

Il but, il se mouilla les tempes, et la force, la force de continuer à vivre et à souffrir lui revint.

Il tira sa triste lettre de sa poche.

« Amine, dit-il, voici une lettre pour mademoiselle ; il est très-important de la lui remettre tout de suite. Je m'en étais chargé ; mais, puisqu'elle est souffrante, je ne pourrai pas la voir. Voici la lettre, donnez-la-lui, je vous prie.

— Mademoiselle l'aura dès qu'elle sera éveillée ; comptez-y, Lorenzo. C'est important, dites-vous ? Qui donc peut lui écrire de Santa-Croce ?

— Je n'ai pas dit que la lettre vînt de Santa-Croce.

— Et d'où vient-elle ? continua la curieuse camériste ; le savez-vous ? C'est drôle qu'on vous l'ait remise à vous plutôt qu'à moi ! Il me semble voir quelque mystère là-dessous. Eh ! c'est du prince, peut-être ?

— Oui ! c'est du prince, répondit Lorenzo avec un sourire navrant. Allez, ma bonne Amine, ayez grand soin de cette lettre, et, si mademoiselle y répond, apportez-moi la réponse tout de suite dans ma chambre, où je vais l'attendre.

— Ne retournez-vous pas à Santa-Croce ?

— Peut-être, je ne sais.

— Vous ferez toujours bien de vous reposer un peu, vous en avez besoin, mon pauvre Lorenzo. »

Depuis quelques instants, sans qu'Amine et Lorenzo s'en fussent aperçus, la porte de l'apparte-

Digitized by Google

ment de Laura s'était doucement ouverte; et la jeune duchesse se tenait immobile sur le seuil, les regardant et les écoutant.

Laura, enveloppée dans un large peignoir blanc, avec son visage pâle comme du marbre se détachant sur la sombre auréole de ses cheveux à moitié dénoués, avec ses lèvres contractées et ses yeux allumés de fièvre, semblait le fantôme de la brillante jeune fille parée de roses, qui, la veille, attirait toutes les admirations.

Quand elle vit Lorenzo sur le point de s'éloigner, elle marcha vivement vers Amine, et, lui saisissant le bras avec violence :

« Qui est cet homme ? » dit-elle ; et sa voix était si émue qu'on l'entendait à peine.

Amine tressaillit à cet accent étrange ; elle regarda Laura et baissa aussitôt les yeux devant le regard impérieux et courroucé de sa maîtresse.

« Qui est cet homme ? répéta Laura.

— Mademoiselle le connaît bien : c'est Lorenzo ; c'est parce qu'il est habillé, peut-être, que mademoiselle ne le remet pas.

— J'ai à lui parler ici même à l'instant. Veille à ce que personne ne nous dérange. »

Amine, stupéfaite d'un pareil ordre, crut avoir mal compris, et ne bougea pas.

« Tu m'entends, reprit Laura d'une voix brève, je veux rester seule ici avec.... monsieur ; je te

Digitized by Google

charge de veiller à ce qu'on ne m'interrompe pas. Va.

— Oui, mademoiselle, je sors. Ah ! auparavant, cette lettre pour vous. »

Laura prit la lettre sans la regarder. Amine sortit en proie au plus profond étonnement.

Lorenzo et Laura se trouvèrent seuls.

Il se fit un de ces silences qui précèdent les explications suprêmes. Chacun sentait le sort de sa vie en jeu dans cet entretien, et avait le recueillement de l'agonie.

O implacables préjugés sociaux ! à quel point vous dominez les âmes les plus droites et les plus hautes ! Ils étaient là tous deux, jeunes, beaux, libres ; ils s'adoraient, ils s'appartenaient, et une pensée d'espérance n'éclairait pas leur cœur ! Pourquoi ? Parce que l'une était née dans un palais et l'autre dans une ferme, et c'en était assez pour étouffer la nature dans ce qu'elle a de plus impérieux et de plus sacré : l'amour !

Enfin Laura rompit ce silence.

« Pourquoi vous appelle-t-elle Lorenzo ? dit-elle.

— Parce que c'est mon nom, mademoiselle.

— Ah ! oui, c'est vrai ! il faut bien en avoir un autre, puisque vous ne vous nommez pas Ascanio.

— Mon nom est Lorenzo Memmi.

— Et vous êtes ?... »

Lorenzo hésita à répondre.

Digitized by Google

Tout à coup Laura, devant qui le duc avait souvent prononcé le nom de son secrétaire, se souvint, et la vérité lui apparut.

« Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses mains. Vous êtes au service de mon père, vous êtes son copiste ; une espèce de domestique ! répéta-t-elle avec désespoir.

— Vous me connaissez maintenant, mademoiselle. Je suis, il est vrai, au service du duc Rudolphi, mais si vous saviez pourquoi j'y suis entré....

— Que m'importe ? interrompit Laura violemment ; j'en sais assez ! vous êtes un détestable fourbe, un infâme, un voleur ! Oui ! un voleur ! entendez-vous ? Je fais plus que vous haïr, je vous méprise ! Je ne veux pas vous entendre, je ne veux pas de vos explications. Sortez, je vous chasse ; sortez, vous dis-je ! »

Elle était furieuse et magnifique, belle comme Érinnys, la déesse des vengeances terribles.

« J'obéirai à tout ce que vous ordonnerez de moi, dit Lorenzo ; lisez seulement cette lettre qu'on vient de vous donner : elle vous montrera qu'il n'a pas dépendu de moi de conjurer la pénible scène d'hier.

— Cette lettre, elle est de vous ! Et que m'apprendrait-elle maintenant ? Je ne veux pas la lire, ni celle-là, ni aucune autre. Tenez ! la voilà votre lettre ! »

Digitized by Google

Et Laura déchira la lettre et en jeta les morceaux aux pieds de Lorenzo avec un geste de mépris écrasant.

Il regarda cette pauvre lettre, où il avait répandu son cœur ; une larme vint jusqu'à ses yeux, et, par un effort héroïque, il l'empêcha de tomber. Il garda son attitude triste et résignée sans faiblesse.

« Mademoiselle, dit-il à Laura, je ne suis peut-être pas aussi infâme que vous le croyez. J'ai été poussé à cette trahison par une passion bien forte et....

— Taisez-vous ! interrompit Laura. Oseriez-vous me parler de votre honteux amour !

— Ce n'est pas l'amour qui m'a conseillé : c'est la vengeance.

— La vengeance ! fit Laura surprise ; vous aviez à vous venger de moi ?

— De vous, non ; mais de votre famille. Écoutez. J'avais une sœur belle, douce, charmante, l'image de ma mère, que je n'ai plus, le legs de mon père, qui me la confia en mourant. On l'appelait Marietta ; elle avait dix-sept ans. Rien n'était pur comme son âme ! les anges souriaient en la regardant ! C'était la joie de notre maison, l'espoir de toute la vie d'un honnête garçon qui l'adorait et la voulait pour femme. Eh bien ! votre frère, le marquis Alphonse Rudolphi, vint un jour dans la maison où croissait ce lis, où chantait cet oiseau ! Il vit Marietta ; elle

Digitized by Google

lui inspira un caprice ; il la séduisit. Ce fut bien facile, une fille si naïve ! Le caprice satisfait, il abandonna la femme. Le jour où son fiancé est revenu pour l'épouser, ma sœur s'est jetée dans le lac d'Acqua-Verde. Aujourd'hui, notre maison est vide et fermée, et il y a une tombe de plus au cimetière ! Voilà ce qui s'est passé. Moi j'ai juré, sur le corps de ma sœur morte, d'avoir le sang ou l'honneur de votre famille ! J'aimais mieux l'honneur, c'est plus précieux ! Vous savez le reste. »

Laura écouta ce récit avec une douloureuse attention ; en lui apprenant toute la vérité, il ajoutait de nouvelles amertumes à sa souffrance.

« Ainsi, vous vouliez vous venger ! dit-elle lentement et comme se parlant à elle-même ; c'était pour cela !... Ah ! vous avez sacrifié à la mémoire de votre sœur la vie d'une femme qui ne lui avait rien fait ! Une belle vengeance, en vérité, et digne d'un noble cœur !... Et rien ne vous a arrêté ! et rien ne vous a montré combien l'acte que vous méditiez était vil et inhumain à la fois !... Y a-t-il quelque chose de plus odieux ? un misérable comédien qui vient voler l'honneur d'une femme sous un faux nom, qui exploite les secrets d'une famille, et la confiance, et tout, jusqu'à la sainte pitié !...

— Ne m'accablez pas, dit Lorenzo, je suis encore plus puni que coupable.

Digitized by Google

— Vous devez être très-satisfait, au contraire, monsieur... Lorenzo ; vous vouliez une vengeance, vous l'avez, il me semble ! Puni, dites-vous ? Eh ! qui donc vous punit ?

— Mon cœur ! oui, mon cœur déchiré de remords et d'amour. »

Puis, tombant à genoux par un mouvement humble et passionné :

« Laura, ajouta-t-il, si vous saviez combien je vous aime ! »

Il s'arrêta, l'émotion brisait sa voix.

Laura se recula sans le regarder.

« Oh ! ne craignez rien, je resterai là, loin de vous, humilié, accablé, anéanti ; j'attendrai mon arrêt le front courbé dans la poussière. Je vous offre seulement ma vie en expiation. Je vous le disais dans cette lettre que vous n'avez pas voulu lire : sur un ordre de vous, je suis prêt à tout, à mourir, ou à vivre pour réparer, s'il est possible.... Parlez, j'obéirai, mais accordez-moi un mot, un mot de pitié. Laura, ne pourrez-vous jamais me pardonner ? Vous vous taisez, et votre silence me condamne ! Oui, je sens combien j'ai été criminel ! je le sais, je l'avoue, je m'accuse ; je suis là, à vos pieds, tremblant et désespéré ! Laura, n'avez-vous même pas compassion de moi ! je suis un malheureux qui vous implore !

— Non, dit Laura d'un ton glacial, vous

Digitized by Google

n'êtes pas un malheureux, vous êtes un coupable.

— Le repentir du coupable a droit à la pitié. Soyez clémente et je serai juste. Pardonnez à celui qui vous a offensée, et il saura se punir, Laura, je vous le jure.

— Vous punir ! et comment ?

— En mourant.

— Tuez-vous si vous voulez, cela ne réparera rien. »

Lorenzo se redressa sous ce mot implacable.

« Oh ! fit-il amèrement, vous êtes impitoyable, duchesse Rudolphi : les larmes et le sang d'un homme peuvent impunément couler devant vous ; pourtant ce malheureux Lorenzo, que vous écrasez aujourd'hui sous votre mépris, vous l'aimiez hier ! Oh ! ne détournez pas la tête avec indignation ; je dis la vérité ; oui, je la dis en face à votre orgueil : vous m'avez aimé ! Cela fait votre supplice, à vous ; cela fait ma consolation, à moi ! Vous ne pouvez m'ôter mes souvenirs ; je les emporterai dans la tombe et ils adouciront pour moi l'enfer même.

— Vous vous trompez, monsieur Lorenzo, j'aimais le prince San-Carlo, et non un misérable imposteur, une sorte de valet qui m'a odieusement trompée.

— Vous m'appelez valet, maintenant, et cela ne

Digitized by Google

peut m'humilier, car vous savez bien pourquoi j'ai pris des fonctions subalternes chez votre père. Je suis loin de vous, sans doute, si loin que je dois tomber dans l'abîme qui nous sépare; mais si j'avais été un grossier mercenaire, je n'aurais pu vous tromper une heure. Je suis le fils d'un honnête homme et....

— Que m'importe ? vous n'êtes pas le prince San-Carlo, et celui-là seul....

— Le prince San-Carlo ! le prince San-Carlo ! vous ne le connaissez seulement pas ! C'est un nom pour vous, et rien de plus ! Vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer ! Non, l'homme à qui vous avez fait des aveux passionnés, quand vous reposiez sur son cœur, cet homme-là, duchesse, s'appelle Lorenzo Memmi.

— Allez, continuez, monsieur, insultez-moi jusqu'au bout; cela complète votre vengeance, sans doute ? »

Toute la colère de Lorenzo tomba sous ce reproche.

« Oh ! pardon ! encore pardon ! dit-il; vous avez été si dure pour le coupable, qu'il a osé se souvenir. Mais ayez un peu de patience, il ne se souviendra pas longtemps. Je ne puis plus vivre, Laura, après ce que vous m'avez dit, et la mort sera la bienvenue pour moi. Je vous le jure, dans quelques heures, l'homme qui vous a tant aimée,

Digitized by Google

l'homme que vous haïssez, n'aura plus qu'une bouche muette gardant pour l'éternité son doux et terrible secret ! Laura, vous ne doutez pas de mes paroles, n'est-ce pas ? et vous me direz un mot de pardon.... cela ne se refuse pas à un mourant ! »

Ces plaintes touchantes ne parurent pas émouvoir Laura ; cependant ce fut d'un ton plus doux qu'elle répondit :

« Votre insistance m'étonne, et je ne puis vous accorder ce que vous me demandez. Quels mots s'échangent entre le bourreau et la victime ? Votre repentir, votre expiation même, ne me feront pas vous pardonner. Vous avez sacrifié à d'égoïstes passions ma destinée tout entière ; vous avez donné à une vie qui commençait pure et brillante un avenir sombre et désolé, et vous ne voulez pas être maudit !

— Maudissez-moi donc, hélas ! mais ne me parlez pas d'avenir désolé. Le passé sera enseveli avec moi. Moi mort, vous épouserez le prince San-Carlo. L'oubli vous viendra et vous serez heureuse.

— Voilà votre morale à vous autres, reprit Laura en relevant fièrement sa belle tête pâle et en jetant à Lorenzo un regard plein de dédain ; je vous reconnais là ! Va, va, jeune fille, hier un amant, demain un mari. L'un part, l'autre arrive. Oh !

Digitized by Google

l'honnête personne!... Est-ce ainsi que cela se fait dans vos familles?

— Vous savez bien que non, puisque ma sœur est morte de son déshonneur.

— Alors, pourquoi me croyez-vous lâche et corrompue à ce point d'aller donner à un homme la main de votre maîtresse? Non, monsieur, non, votre vengeance sera complète; je ne serai jamais princesse San-Carlo!

— Grand Dieu! que ferez-vous donc alors? demanda Lorenzo avec angoisse.

— J'entrerai au couvent, seul asile des filles déshonorées. »

Lorenzo ne s'attendait pas à cette résolution; elle lui montra tout d'un coup l'avenir de Laura irrévocablement perdu par lui; son cœur se brisa à cette pensée; il n'eut plus ni dignité, ni courage, ni présence d'esprit; il jeta un cri étouffé, et, se précipitant aux pieds de la jeune fille, il saisit sa robe avec des gestes d'enfant au désespoir, et ne retenant plus les larmes qui gonflaient sa poitrine :

« Laura! Laura! s'écria-t-il, taisez-vous, ne dites pas cela, ne faites pas cela! Vous au couvent! vous, si jeune, si belle, si peu faite pour cette triste vie! Oh! cette pensée est horrible, ne l'ajoutez pas à mes remords.

— Laissez-moi, dit Laura en cherchant à s'éloi-

Digitized by Google

gner de lui, laissez-moi ; tout ce qui arrive, c'est vous qui l'avez voulu.

— Savais-je ce que je voulais? En ai-je compris la portée?... O exécrable vengeance, où m'as-tu conduit! Pourquoi ne suis-je pas mort le jour où ce dessein monstrueux entra dans ma tête? Vous dans un cloître! vous, Laura! malheureuse à jamais, et par moi! Oh! cette pensée, c'est l'enfer! Mon Dieu! mon Dieu! je ne croyais pas pouvoir encore tant souffrir! »

En disant ces paroles, entrecoupées par des sanglots, Lorenzo avait saisi les mains de Laura et les couvrait de larmes abondantes. Cette explosion de sentiments profonds et sincères, la vue de cet homme, naguère si courageux et si calme, terrassé par une douleur mortelle, émurent Laura, car elle n'écoutait pas en vain la voix passionnée qui l'avait enchantée si souvent; elle ne chercha plus à se dégager de l'étreinte de Lorenzo, et lui dit :

« Votre douleur est véritable, je le crois, mais elle m'étonne en présence de la seule détermination que je puisse prendre.

— Quoi! vous êtes surprise? Ah! vous ne savez donc pas comment je vous aime! Mes paroles, mes yeux, m'ont donc trahi depuis un mois! O Laura! laissez-moi vous le dire une seule fois avant de mourir : aucune femme n'a été aimée, idolâtrée, bénie comme vous l'êtes par ce pauvre malheureux

Digitized by Google

que vous foulez aux pieds. Tenez, en ce moment, le plus affreux supplice pour moi, ce n'est pas de vous quitter pour jamais, ce n'est pas d'être maudit, méprisé, écrasé! non, c'est de voir le malheur vous atteindre, et par moi! O misérable! misérable que je suis! avoir fait tant de mal et ne pouvoir rien réparer! »

Et Lorenzo, épuisé, sans souffle, succombant à une angoisse surhumaine, laissa tomber sa tête à demi mourante sur les genoux de Laura.

Laura abaissa un regard de compassion sur ce beau visage qu'elle avait tant de fois regardé avec amour, et en le voyant si pâle, si creusé par l'émotion, le roc de l'orgueil s'amollit dans son âme, et l'ange de la miséricorde lui souffla le mot pardon. Elle essuya avec son mouchoir la sueur glacée qui couvrait le front de Lorenzo, et une larme furtive, qu'il ne vit pas, glissa lentement sur sa joue.

« Écoutez, dit-elle d'une voix émue, il ne faut pas désespérer du ciel : il pardonnera sans doute à la vivacité de vos remords. Ne vous occupez pas de moi, nous ne pouvons jamais nous revoir; je ne veux pas de votre vie, mais je vous défends de mourir.

— Vous me pardonnez? » demanda Lorenzo, qui sembla revivre à cette pensée.

Laura n'eut pas le temps de répondre : la voix du duc, interpellant Amine assez vivement, parvint à

Digitized by Google

leurs oreilles. Ils se levèrent tous deux subitement, pareils à deux fantômes.

« Mon père! dit Laura se soutenant à peine. Partez, partez vite!

— Vous me pardonnez, répéta Lorenzo suppliant.

— Je ne dis pas cela; partez et vivez!

— Merci. Mais je ne veux plus vivre, moi! »

Ce furent ses derniers mots ; le duc entrait. Lorenzo se jeta derrière une portière. Il lui devenait impossible de sortir.

Le duc fut d'abord agréablement surpris de voir sa fille debout, et puis, en apercevant l'altération de ses traits, il s'inquiéta et craignit qu'elle ne fût sérieusement malade.

« Tu as eu tort de te lever, ma chère enfant, dit-il; c'est une imprudence. Te voilà toute défaite! Vois, tu peux à peine te soutenir! Comment le docteur te laisse-t-il faire de pareilles folies?

— Je me suis levée sans sa permission, mon père; je voulais un peu respirer le grand air; il me semblait que cela me ferait du bien.

— Imagination de femme nerveuse!... Tu serais beaucoup mieux dans ta chambre que dans ce salon ouvert à tous les vents.

— C'est votre avis, mon bon père? Moi, je me trouve plus calme ici. Du reste, pour savoir lequel de nous deux a raison, prenons l'avis du docteur.

— C'est cela. Amine, va chercher le docteur; non

Digitized by Google

j'y vais plutôt aller moi-même ; demeure auprès de ma fille, et garde-la un peu mieux que tout à l'heure. Sais-tu que j'ai trouvé ta caméristé causant très-familièrement, trop familièrement, je crois même, avec une espèce de grand paysan, fort beau, ma foi, qui était entré jusque dans ton salon d'attente? Qu'est-ce que ce garçon-là, Amine, et pourquoi allez-vous causer avec lui au lieu de soigner votre maîtresse? »

Dans toute autre circonstance, Amine eût été grandement intimidée par la question et le reproche du duc; mais, en ce moment, elle se sentait secrètement soutenue par sa maîtresse, et sa réponse ne témoigna d'aucun embarras.

« Ce jeune homme est Paolo, monsieur le duc, dit-elle, un de mes camarades d'enfance, ancien métayer des Memmi, que M. le duc connaît bien. Il me recherche pour m'épouser, mademoiselle le sait. Après cela je ne sais pas si je l'accepterai, parce qu'il n'est guère riche, et comme il n'est pas, comme moi, dans une grande maison, ce serait vraiment une mésalliance. Et ce n'est pas un gage de bonheur que de déplaire à ses parents et de se faire mépriser par tout le monde. »

Le duc sourit du petit orgueil de la soubrette, inquiète du *qu'en dira-t-on?*

Quant à Laura, ce nom de Memmi, prononcé en ce moment, et cette réflexion faite sur les mésal-

Digitized by Google

lances par le bon sens de sa femme de chambre, lui causèrent un malaise qu'elle ne put pas entièrement dissimuler.

Le duc Rudolphi y vit un nouveau symptôme inquiétant.

« Je le répète, s'écria-t-il, tu es très-mal ici! Je ne veux pas que tu y restes un instant de plus. Allons, Laura, sois raisonnable, rentre chez toi.

— Je le veux bien, mon père ; mais ne voulez-vous pas au moins demander au docteur si votre prescription est d'accord avec la sienne?

— J'y consens, entêtée! Que les femmes sont fantasques! Je te demande ce que cela te fait d'être ici ou là-bas?

— Que vous importe, mon bon père? Allez trouver le docteur ; j'ai un caprice peut-être ; cela prouve mieux que tout le reste que je suis malade, car je n'en ai guère d'ordinaire.

— Cela est vrai, et je t'obéis, pour la rareté du fait; mais je vais te ramener le docteur, prends garde! »

Dès que la porte fut refermée sur lui, Laura alla vivement à la portière derrière laquelle Lorenzo se tenait caché, sans s'inquiéter de la présence d'Amine, qui continuait à être prodigieusement intriguée de tout ce qu'elle voyait depuis la veille.

« J'ai protégé votre fuite, dit Laura à voix basse; partez, car si mon père, qui vous croit à Santa-

Digitized by Google

Croce, vous revoyait ici et sous ce costume, il serait étonné, et l'étonnement est un premier pas vers la lumière. Ce n'est pas pour moi que je redoute une révélation, c'est pour lui; la vérité le tuerait. Partez. Tenez, vous pouvez traverser la grande galerie, elle est vide ; personne ne vous verra. »

Tant qu'elle parla, Lorenzo la contempla d'un regard avide ; mais il ne fit pas un mouvement pour obéir.

« Ne m'entendez-vous pas? lui demanda Laura.

— Si, j'entends. Mais, avant de partir, j'attends ce mot que j'implore si ardemment. »

Laura sentit toute la cruauté d'un refus à un pareil moment : elle parut faire un effort sur elle-même.

« Je vous pardonne, dit-elle, à condition que vous allez me faire le serment de ne jamais essayer de me revoir.

— Je n'ai qu'une manière de tenir ce serment-là, répondit Lorenzo, je l'emploierai. »

Il dit cela si tristement que Laura, inquiète, allait lui faire une question et une défense ; mais Amine, qui par discrétion s'était tenue à l'autre bout du salon, se précipita vers les jeunes gens, fit retomber la portière sur Lorenzo et d'une geste rapide assit sa maîtresse dans un fauteuil.

Il était temps : le duc et le docteur ouvraient une des portes du salon ; Amine les avait entendus venir.

Digitized by Google

« Encore ici ! dit le duc d'un ton mécontent, en retrouvant sa fille au salon. J'ai rencontré le docteur ; il venait de lui-même auprès de toi ; il est absolument de mon avis : le repos t'est nécessaire. Il ordonne, lui ; vas-tu lui résister ? »

Laura, sans répondre, prit le bras de son père et rentra dans son appartement. Au moment d'en franchir le seuil, elle se retourna, et ses yeux allèrent comme involontairement chercher la portière qui cachait Lorenzo.

Qu'y avait-il dans ce regard ? Était-ce de la pitié ? était-ce du regret ? était-ce la dernière lueur d'un amour si violemment étouffé en elle ? Sans doute, c'était un peu de tout cela. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'eût pas adressé ce regard à Lorenzo s'il avait pu le voir.

Le duc et le docteur accompagnèrent Laura et ressortirent bientôt après. Sur l'ordre du docteur, Amine la recoucha. Elle se laissa faire avec la docilité d'un enfant ; elle avait épuisé ses dernières forces dans son entretien avec Lorenzo : elle subissait cette prostration qui suit les paroxysmes. Elle ne dit pas un mot à Amine sur ce qui s'était passé, et celle-ci n'osa l'interroger.

Lorenzo, resté seul dans le salon, ne put se décider à le quitter. Il alla doucement coller son oreille à la porte de Laura, et resta là longtemps, muet, attentif, retenant son souffle, saisissant au

Digitized by Google

passage les moindres bruits sortant de cette chambre d'où il se sentait à jamais exilé, après y avoir connu ce qui fait l'homme bon et ce qui le fait heureux, les jouissances ineffables d'un grand amour partagé.

Quand un écho de la voix de Laura arrivait jusqu'à lui, il tressaillait sous une émotion indicible. Vingt fois il crut entendre cette voix se rapprocher et il s'attendit à voir paraître la jeune fille; vingt fois il dut comprimer les battements de son cœur, qui bondissait à cette pensée. Les heures s'écoulèrent, les bruits s'éteignirent, la porte resta close. Ce silence et cette solitude avaient leur éloquence, Lorenzo aurait dû la comprendre ; mais il était comme ceux qui souffrent beaucoup : l'espérance persistait malgré tout.

« Que se passe-t-il dans son âme ? se demandait-il ; elle m'a pardonné ; peut-être m'aime-t-elle encore ; peut-être devine-t-elle mes souffrances et va-t-elle venir m'apporter le bonheur avec quelques mots ! »

On le voit, sa raison ne l'éclairait plus ; il avait le délire des grandes tortures morales. S'il eût été moins exalté, il eût compris que Laura ne lui avait pardonné que parce qu'elle ne voulait jamais le revoir.

Cette vérité n'était encore qu'un doute pour lui, et il attendait, toujours plus anxieux.

L'espérance et ses mirages nous accompagnent

Digitized by Google

dans toutes les situations ; ils nous quittent seulement lorsque notre cœur cesse de battre, et encore, même à ce moment-là, c'est sur ses ailes que notre âme s'élève pour aller chercher une meilleure patrie.

Au risque d'être remarqué par les gens de la maison, au risque d'être vu par le duc, Lorenzo ne voulait pas s'éloigner de cette porte, qui, en s'ouvrant, pouvait lui apporter la vie. Combien de temps y fût-il resté ? C'est ce que pourraient dire ceux-là seulement qui ont aimé, souffert et attendu.

La porte s'ouvrit enfin pour laisser paraître le visage éveillé d'Amine, tout déconcerté par la teinte de tristesse que lui imposaient les circonstances.

« Ah ! vous êtes là, Lorenzo ? fit-elle.

— Je venais prendre des nouvelles de mademoiselle, répondit Lorenzo en balbutiant un peu.

— Elle ne va ni pire ni mieux ; cependant, elle est plus calme. Ah ! je ne sais pas ce que contenait la lettre dont vous vous étiez chargé, mais elle lui a fait un fier effet !

— La lettre ? dit Lorenzo ; elle ne.... »

Il s'arrêta. Il allait dire : « Elle ne l'a pas lue. » Il se tut ; il venait de s'apercevoir qu'Amine ne savait rien. Son secret pouvait encore mourir avec lui.

Digitized by Google

« Oui, la lettre.... reprit Amine ; et, du reste, voici la réponse.

— Une réponse ! s'écria Lorenzo, et sa physionomie s'éclaira soudain de telle façon, qu'Amine le regarda toute surprise.

— Oui, la réponse, répéta-t-elle. Mademoiselle m'a recommandé de vous chercher partout, de vous la remettre, en vous disant qu'elle est pour la personne qui a écrit l'autre. Je n'en sais pas davantage. Et vous ?

— Cette lettre ! demanda Lorenzo.

— La voici. »

Lorenzo se saisit avidement de ce petit morceau de papier qui contenait sa sentence ou sa rédemption. Il eut besoin de tout son empire sur lui-même pour résister à son désir de le lire sur-le-champ. Mais ouvrir la lettre devant Amine c'eût été tout avouer. Il se contint. Il la cacha dans son sein, et, sans écouter les questions d'Amine, il s'échappa, en courant, de ce salon où il semblait cloué quelques minutes auparavant.

« Par exemple, se dit Amine, j'embrasserais bien de bon cœur celui qui m'expliquerait ce qui se passe depuis deux jours. Je crois, ma parole, que tout le monde devient fou ici ! »

Et, sur cette supposition assez peu respectueuse, Amine rentra chez sa maîtresse.

Lorenzo, lui, ne fit qu'un saut jusqu'à sa chambre.

Digitized by Google

Il déchira d'une main violente l'enveloppe de la lettre de Laura et déplia le papier.

Il ne contenait que ces mots :

« Vivez et partez.

« LAURA. »

Lorenzo resta anéanti ! Ces deux mots lui semblèrent une rétractation. Laura les avait prononcés en le quittant, mais elle y avait ajouté un pardon. Le billet n'était qu'un ordre.

« Vivre ! partir ! ne jamais la revoir ! voilà ce qu'elle ordonne, voilà ce qu'elle exige ? répétait-il en se promenant à grands pas dans sa chambre et en froissant la lettre de Laura. Elle ne peut pas me demander l'impossible, me condamner à une torture éternelle. Vivre sans la revoir ! Oh ! la mort ! plutôt cent fois la mort !... »

Il s'arrêta un moment devant sa fenêtre, d'où il apercevait l'aile du château occupée par Laura. La nuit était venue, et une lueur pâle brillait derrière les rideaux de la duchesse ; Lorenzo posa son front brûlé de fièvre contre la vitre, dont la fraîcheur lui causa une sensation de bien-être, et il resta à contempler cette lumière éloignée.

« Elle est là, pensait-il, là ! Si près et si loin ! Elle souffre peut-être, elle aussi.... Bah ! elle souffre dans son orgueil seulement, car elle ne m'aime pas ; elle me hait même, cela est sûr.... M'eût-elle

Digitized by Google

écrit cet aride billet si ma pensée ne lui était pas odieuse? Elle me hait, je l'ai bien vu... Comme elle m'a traité!... avec quel dégoût et quel mépris!... Et hier elle m'aimait! Ces yeux si courroucés étaient pleins de douce flamme; cette bouche si dédaigneuse s'embellissait par un sourire, et je sentais autour de mon cou le doux collier de ses bras. Oh! souvenirs, souvenirs! vous me rendriez fou si je vivais! »

Il s'arracha de la fenêtre et vint tomber sur son lit tout haletant.

« Et cependant, se disait-il encore, si j'étais le prince San-Carlo, elle serait restée à moi... à moi pour toute la vie! Qu'a-t-il donc de plus que moi, cet homme? Un nom... un nom!... Et elle entre au couvent! et moi je vais mourir! O destinée! Eh bien! j'aime mieux cela; elle entrera au couvent, et ainsi elle n'aimera plus personne... Mais quelles pensées me viennent là? Quel honteux égoïsme me domine? Je me prends à souhaiter le malheur de la femme que j'adore, par un sentiment de jalousie. Allons donc! de la jalousie d'outre-tombe, c'est barbare! D'ailleurs, ai-je le droit d'être jaloux? Ma félicité fut une félicité volée. Ce crime, je l'ai commis, d'abord pour venger ma sœur! Oui, mais je suis au désespoir. Mon Dieu, mon Dieu! est-ce que ma raison se trouble? Je ne sais plus où est le bien, où est le mal. Ai-je eu tort de venger ma sœur?

Digitized by Google

ai-je tort de regretter de l'avoir fait? Oh! que c'est faible un homme secoué au vent d'une passion! Je voudrais avoir un prêtre.... il aurait peut-être quelques bonnes paroles à me dire.... Non! un prêtre m'empêcherait de me tuer, et je veux mourir! Je le veux.... il le faut!... »

Il se leva, alluma une bougie, alla ouvrir une petite armoire dont il portait toujours la clef sur lui, y prit une fiole pleine d'une liqueur brune et en versa quelques gouttes dans un verre d'eau.

Puis il s'agenouilla devant un Christ en ivoire suspendu au pied de son lit et essaya de prier.

Des phrases sans suite sortirent seules de ses lèvres.

« Adieu la vie! adieu l'amour! disait-il. Mon Dieu! je ne puis prier.... mon Dieu! ayez pitié! j'ai bien souffert!... Vous pardonnez, vous!... Grâce! car j'expie dès ce monde, vous le savez; grâce! mon Dieu! »

Il se releva et alla prendre le verre.

Un bruit soudain l'arrêta.

La porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et Giovanni Borella entra.

Il était maigre et changé; il portait autour du front un bandeau noir destiné à cacher sa blessure à peine fermée. Il avait l'air accablé de fatigue; il s'assit sur la première chaise qu'il vit.

« Giovanni! dit Lorenzo. Ah! je t'avais oublié!

Digitized by Google

— Tu m'as l'air d'avoir oublié bien d'autres choses depuis longtemps, » dit Giovanni d'un ton sombre.

Lorenzo courba la tête sur sa poitrine et garda le silence.

Giovanni le regarda et passa à plusieurs reprises sa main sur son front endolori, comme pour en chasser une douleur ou une pensée importune; puis il avança la main pour saisir le verre que Lorenzo avait posé sur la table en le voyant entrer.

« Je suis exténué, dit-il, et brûlé par la soif; donnez-moi ce verre d'eau, et ensuite nous causerons. »

En disant ces mots, il s'empara du verre et le porta à ses lèvres.

« Ne bois pas! s'écria Lorenzo en lui arrachant la boisson empoisonnée; ne bois pas, Giovanni!

— Qu'y a-t-il donc là dedans? demanda Giovanni; tu allais bien le boire, toi! Mon Dieu! tu es pâle comme un suaire!... C'est du poison, peut-être. En es-tu là, Lorenzo?

— Non.... ce n'en est pas,... je te jure!

— Alors, laisse-moi me désaltérer. »

Lorenzo, sans répondre, prit le verre et en jeta le contenu.

« Je vais te donner à boire, dit-il. Tiens, voilà de l'eau fraîche dans cette cruche, et voici un flacon de vin. »

Digitized by Google

Giovanni, épuisé en effet par une fatigue trop grande pour les forces d'un convalescent, but avec avidité ce que son ami lui présentait ; il se sentit un peu réconforté, et sa pensée reprit toute sa lucidité. Il aperçut à terre un petit papier, il se baissa, le prit avant que Lorenzo eût pu l'en empêcher. C'était le billet de Laura. Il soupçonnait déjà la vérité, ce billet la lui révéla tout entière.

« Ainsi, c'était du poison ! Tu aimes cette femme orgueilleuse, et au lieu de la perdre, comme tu l'avais juré, tu veux mourir pour la sauver.

— Giovanni, dit Lorenzo gravement, pense ce que tu voudras de moi, mais pas un mot sur elle.

— Pauvre Lorenzo ! reprit Giovanni avec tristesse, tu rougis devant moi, et, comme tu te sens coupable, tu m'imposes silence, à moi que tu appelais autrefois ton frère !... »

Ce ton de doux reproche, lorsqu'il s'attendait à une indignation violente, rouvrit le cœur de Lorenzo. Il se jeta dans les bras de son ami et lui dit au milieu de ses larmes :

« Giovanni, mon ami, mon frère, ne m'accuse pas, ne me méprise pas. Je t'ai oublié, j'ai oublié le déshonneur de ma sœur, c'est vrai ! Je suis devenu faible et lâche le jour où j'ai aimé cette femme. Tu ne sais pas comme elle est belle, tu ne sais pas combien son âme est noble ; elle n'a que le vice des

Digitized by Google

anges : l'orgueil ; et elle m'aimait, comprends-tu ? elle m'aimait !... Cependant on ne peût pas sacrifier une femme qui s'est confiée, qui s'est donnée, et qui vous aime, n'est-ce pas ?

— Excepté quand on s'appelle le marquis Alphonse Rudolphi.

— Ah ! tu es cruel, Giovanni ! tu m'accables avec un mot, et ce mot me prouve que tu ne me pardonnes pas. Personne n'aura donc pitié de moi ! personne ne voudra donc adoucir cette agonie où je me débats depuis quelques heures ! Aucune torture ne m'aura manqué. Pourquoi es-tu venu ? Sans toi, tout serait fini, et je ne souffrirais déjà plus.

— Tu veux mourir et tu es aimé ? fit Giovanni.

— Elle m'a aimé, oui, je te le jure, je l'ai vu, je l'ai senti, j'en suis sûr ! L'amour est un rayon divin, cela ne se contrefait pas. Elle m'a aimé tant qu'elle m'a cru le prince San-Carlo. Aujourd'hui elle me hait, elle me chasse, elle est à jamais perdue pour moi ! Je n'ai plus qu'à mourir ! Oh ! j'endurerais mille supplices avec joie, si je pouvais être sûr qu'elle m'accordera une larme et un souvenir ! Tu le vois, je ne suis plus un homme, je pleure comme un enfant ; je suis une chose misérable, inerte, brisée, bonne à jeter dans une fosse et à oublier ensuite. »

Giovanni écouta sans les interrompre ces plaintes

Digitized by Google

éperdues, écho d'un cœur au désespoir. Elles lui rappelèrent ce qu'il avait souffert lui-même en perdant Marietta, et alors il éprouva une immense compassion en présence de cette immense douleur.

Il avait toujours aimé Lorenzo; il connaissait la véritable amitié, cette fraternité des âmes, ce sentiment désintéressé, fort et loyal, profond comme l'amour, inaltérable comme l'estime, dont l'essence est de ne pouvoir s'allier à rien de mauvais. On pourrait dire : « L'amour est d'or, mais l'amitié est de diamant; elle n'existe que pure et incorruptible, tandis que l'amour subit trop souvent le mélange d'alliages impurs. »

Ce fut un beau triomphe pour l'amitié que de faire parler la pitié et de faire taire la vengeance dans l'âme ardente de Giovanni. L'amitié lui dit qu'avant tout il fallait arracher Lorenzo au suicide. L'intérêt d'une haine égoïste s'effaça devant cette pensée.

« Je te comprends, dit-il à Lorenzo, et je te plains, et même je m'explique ton horreur de la vie. Tu ne peux plus vivre, je l'admets; je ne m'oppose pas à ton dessein; mais le suicide est un crime, on nous a enseigné cela; ne m'oblige pas à voir périr de cette horrible mort tout ce que j'aurai aimé. Il y a autre chose à faire.

— Tais-toi! interrompit Lorenzo; je te devine,

Digitized by Google

tu veux m'empêcher de mourir. Tais-toi ! Je résisterai à ton amitié. J'ai bien résisté à un ordre de Laura !

— Tu me comprends mal, reprit Giovanni ; je veux seulement t'épargner ce crime ; je veux t'aider à mourir absous, glorieux, pardonné.

— Ciel ! y a-t-il un moyen de mourir ainsi ?

— Oui. Écoute. Tu as vécu ici enfermé dans ta passion ; les bruits du dehors ne sont pas arrivés jusqu'à toi ; voici ce qui se passe. L'Italie est en feu ; elle combat pour son indépendance ; elle verse à flots le plus pur de son sang, le sang de la Sardaigne, notre patrie. Elle demande des soldats pour remplacer ceux qu'elle perd chaque jour. Viens, suis-moi au camp de Charles-Albert, j'y retourne. A la première affaire, nous chercherons une balle ensemble.

— Et si je ne suis pas tué ! dit Lorenzo.

— J'emporte ton flacon, je te le rendrai. Laisse-toi guider par ton ami ; viens, ne retarde pas, ne réfléchis pas ; quitte au plus tôt cette maison maudite !

— Ah ! oui, dit Lorenzo, bien maudite ! » Il poussa un profond soupir, jeta un regard vers la fenêtre de Laura, et murmura : « Et bien bénie aussi ! »

Giovanni profita de son abattement, lui posa son manteau sur les épaules, son chapeau sur la tête,

Digitized by Google

et l'emmena rapidement, à travers les corridors, les escaliers et les cours du château, jusqu'à une petite carriole qui l'attendait près d'une porte de service.

Celui qui eût vu passer ce groupe d'un homme en entraînant un autre, muet et trébuchant, eût pris assurément Lorenzo pour le blessé et Giovanni pour son soutien. Ah ! c'est que l'un était blessé au corps, tandis que l'autre l'était à l'âme, et ces blessures-là seules anéantissent le courage.

Digitized by Google

XV

MALADIE.

Si Lorenzo avait pu voir ce qui se passait dans l'appartement de Laura à l'heure où il jetait un dernier regard vers ses fenêtres, il n'eût probablement pas consenti à suivre Giovanni.

En effet, Laura, violemment émue par ce qui venait de se passer entre eux, s'était bientôt sentie reprise par la fièvre.

La secousse morale avait, cette fois, été trop forte ; la volonté ne pouvait pas la dompter. Le délire reparut, et avec lui tous les symptômes les plus inquiétants.

Le docteur prononça le mot de fièvre typhoïde, et le duc frémit en entendant le nom de cet horrible fléau qui s'acharne aux plus jeunes et aux plus saines constitutions, comme si la mort aimait les belles victimes.

Le duc s'installa auprès de sa fille ; Amine se multiplia ; le docteur écrivit consciencieusement ordonnances sur ordonnances, et fit en outre appel à la science du docteur L..., le plus célèbre médecin de Turin.

Digitized by Google

Laura, tantôt plongée dans un accablement complet, tantôt emportée par les visions du délire, resta insensible à tout ce qui l'entourait.

Les heures, les jours, les semaines s'écoulèrent.

Le château Rudolphi perdit son aspect accoutumé. Plus de bruit, plus de foule, plus de musique, plus de lumières ; des salons fermés, des jardins déserts, un silence étudié, au milieu duquel s'agitaient des ombres affairées, marchant sur la pointe du pied et chuchotant quelques mots à l'oreille ; puis des hommes à cheval, allant incessamment du château à la ville et de la ville au château, emportant une ordonnance, rapportant une potion ; puis des visiteurs empressés, arrivant en grand nombre chaque jour pour inscrire leur nom sur un registre, où il devait rester en témoignage de leur sollicitude pour la santé de la jeune duchesse.

Le duc demeura tout à fait étranger à ces agitations du dehors ; sa vie se concentra dans la chambre de sa fille ; il la veilla comme une mère. Laura ne reconnaissait que lui, et cette exception le désigna à toutes les fatigues, à tous les devoirs de la garde-malade. C'était chose touchante à voir que cet homme si délicat, ce grand seigneur si fier, entrant dans tous les détails des choses matérielles pour apporter un secours ou une douceur à sa chère malade.

La période du danger dans les maladies a pour

Digitized by Google

résultat de désorganiser la vie de ceux qui veillent et de leur faire perdre la juste perception du temps. Ces nuits passées dans les angoisses ; ces sommeils courts et agités, pris dans un fauteuil ; les mille soins qu'exige un malade, tout cela remplit les instants et absorbe l'esprit au point de ne plus lui laisser le sentiment de la durée.

Le duc subit les conséquences de cet état particulier. Dès la seconde semaine, il répondit à un de ses amis qui avait forcé la consigne pour parvenir jusqu'à lui et demandait depuis combien de jours Laura était alitée :

« Je ne sais pas ; il y a, je crois, au moins quinze jours. Demandez à Amine. »

L'ami le regarda, n'accepta pas une si excessive distraction, quelle qu'en fût la cause, et se retira fort mécontent.

Cet homme n'avait pas d'enfant, il ne pouvait pas comprendre.

Un matin, à l'aube, c'était le vingt et unième jour de la maladie de Laura, le duc, épuisé de fatigue, s'endormit dans le grand fauteuil qui lui servait de lit depuis trois semaines.

Quand il rouvrit les yeux, le docteur était debout près du lit de Laura et l'observait attentivement, puis il alla ouvrir les rideaux de la fenêtre, et le soleil, en pénétrant dans l'appartement, malgré les persiennes fermées, lui permit de mieux continuer son examen.

Digitized by Google

Laura dormait, non plus d'un sommeil haletant et entrecoupé, mais dans un repos complet et rassurant.

Le docteur montra du doigt la jeune fille à son père, et lui dit à voix basse :

« Sauvée ! »

Le duc se dressa tout d'une pièce, regarda le docteur en face, regarda sa fille, vit le calme de sa physionomie, comprit son bonheur, et s'affaissa à genoux devant le lit en murmurant une action de grâces, tandis que des larmes de joie inondaient son visage.

A quelques jours de là, Laura, hors de tout danger, était étendue sur une chaise longue devant une des fenêtres de sa chambre. Le soleil, déjà bas sur l'horizon, envoyait quelques rayons obliques par la fenêtre ouverte, et les premières brises du soir apportaient dans l'appartement les émanations embaumées des parterres. Laura semblait jouir doucement de ces rayons et de ces parfums ; elle était comme emmaillottée dans trois ou quatre cachemires dont les tons vifs faisaient ressortir la pâleur et l'amaigrissement de son visage, sur lequel se voyait cependant cette expression reposée, particulière aux convalescents.

Laura traversait cet état qui suit les grandes maladies, où on ne sent pas autre chose que le bienfait de ne plus souffrir, où le corps plein de langueur,

Digitized by Google

l'esprit plein de pensées vagues, laissent mollement couler les heures sans leur demander ni mouvement ni émotion.

Le duc, assis près de sa fille, tenait une de ses mains et observait attentivement les moindres nuances de sa physionomie.

« Comment te trouves-tu de ce grand air? lui demanda-t-il.

— Bien, très-bien, mon père.

— Tes couleurs commencent un peu à revenir, il me semble; tes lèvres, du moins, sont déjà plus roses.

— Vous trouvez?

— Oui; tiens, regarde-toi dans la glace, là-bas. »

Laura se souleva un peu sur son coude et se tourna du côté de la glace; son père l'aida en la soutenant.

Laura se regarda dans la glace, mais elle aperçut en même temps le visage de son père tout près du sien; elle en fut frappée, elle vit ses traits creusés, ses cheveux blanchis. Il était plus changé qu'elle. Elle eut la révélation de ce qu'il avait souffert pendant sa maladie. Son cœur se gonfla, ses yeux devinrent humides; elle posa sa tête languissante sur l'épaule du vieillard, effleura de ses lèvres sa joue ridée et murmura avec tendresse :

« O cher bon père! »

Le duc la pressa sur son cœur.

Digitized by Google

« Tu as bien raison de m'aimer, dit-il naïvement; moi, je t'aime plus encore que je ne le croyais. J'ai senti cela ces jours derniers. Quelles nuits j'ai passées, juste ciel! »

Amine entra à ce moment.

« M. Massimo demande, dit-elle, s'il pourrait parler à monsieur le duc pour une affaire pressée.

— Mais oui, répondit le duc; il peut venir me trouver ici. Tu permets, Laura?

— Qu'est-ce que M. Massimo, cher père?

— C'est vrai, tu n'es plus au courant de rien; pauvre chère enfant! Massimo est mon nouveau secrétaire; je n'ai plus le jeune Memmi.

— Ah! fit Laura d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent.

— Non, il m'a quitté, et bien singulièrement.

— Et qu'est-il devenu? demanda Laura, poussée par une inquiétude secrète.

— Ma foi! je ne sais trop. Je n'ai plus entendu parler de lui; je crains que le pauvre garçon n'ait mal fini. »

Laura sentit une sueur froide perler sur son front, et s'adressant au duc avec calme :

« Mal fini!... Qu'entendez-vous par là, cher père?

— Oh! j'entends ce qu'il y a de pire, dit le duc, enchanté de voir sa fille prendre intérêt pour la première fois à une conversation. Je redoute de sa part quelque résolution funeste. Il m'a écrit, il y a trois

Digitized by Google

semaines, une lettre qui m'a semblé étrange. Je te la lirai, si tu veux, en attendant qu'Amine nous amène Massimo.

— Je serais curieuse de voir cette lettre, » dit Laura.

Le duc sortit un moment pour aller chercher la lettre. Laura, se voyant seule, saisit un flacon de vinaigre et s'en frotta les tempes pour retrouver un peu d'énergie ; elle voulait à tout prix connaître cette lettre de Lorenzo, et elle sentait qu'entendre parler de lui était cependant une rude épreuve pour ses forces.

« Tiens, dit le duc en rentrant, voici cette lettre ; juge-la toi-même. »

Il déplia le papier et lut :

« Monsieur le duc,

« Je touche à un moment qui me laisse tout juste la présence d'esprit nécessaire pour accomplir mes devoirs les plus rigoureux. J'ai l'honneur de vous annoncer que je résigne les fonctions que vous avez bien voulu me confier ; je vous fais remettre les clefs de vos bureaux et les papiers restés entre mes mains.

« Je quitte Santa-Croce et ne rentrerai plus à Rudolphi. Ne me demandez pas pourquoi, ne vous informez pas de moi. Je reprends ma liberté, voilà tout.

Digitized by Google

« Si j'ai eu quelques torts envers vous, je ne les ai jamais sentis plus vivement qu'aujourd'hui, où il ne m'est plus possible de les réparer. »

Tandis que le duc lisait, Laura l'écoutait attentive, ne perdant pas un mot, la physionomie empreinte d'une anxiété qui, heureusement, échappa à son père.

« Que penses-tu de cela? » demanda le duc en terminant.

Laura commanda à son regard, à son visage, à sa voix, et dit :

« Cette lettre est singulière en effet, mais elle ne prouve rien.

— Elle prouve beaucoup pour moi, reprit le duc. J'ai souvent été frappé de l'air sombre de ce jeune homme; il était tourmenté, j'en suis sûr, par quelque peine intérieure, et cela a fini par le mal conseiller. Quel diable de chagrin peut avoir un homme de cette espèce! Celui-là moins que tout autre devait se trouver malheureux, il me semble : il était assez favorisé de la nature et intelligent. Je t'en avais parlé, mais tu n'as pu le juger comme moi. Il a disparu tout à coup. On le croit mort, je le crois aussi, et j'en ai même une preuve : c'est qu'il a négligé de faire toucher une centaine de ducats que je lui dois, et en outre il n'a pas envoyé chercher ici ses effets. Il doit avoir pris quelque parti

Digitized by Google

violent. C'est dommage! un beau garçon, ma foi! et point sot, quoique trop rêveur. Ce Massimo que j'ai maintenant ne le vaut certes pas. »

Chacune des paroles du duc faisait pénétrer dans le cœur de Laura une douleur acérée, assez semblable au remords. Elle entendait sous ces phrases légères et indifférentes la voix de sa conscience lui reprocher d'avoir causé la mort de Lorenzo. Pour la première fois, elle eut peur d'avoir été trop dure; pour la première fois, elle comprit aussi la grandeur d'une expiation qui sacrifiait si simplement sa vie. Il n'avait même pas tenté de lui écrire; mais sa lettre au duc, dictée pour elle, était un adieu poignant.

L'entrée de M. Massimo vint distraire le duc, qui, sans cet incident, eût sans doute remarqué l'altération des traits de sa fille.

M. Massimo était un petit jeune homme blond, gras, rose, toujours fraîchement rasé, irréprochablement frisé, qui, avec son visage poupin, son costume noir et le sourire immobile qui le complétait, faisait penser à ces abbés d'autrefois, dont on voit encore les silhouettes papillonner dans les proverbes de la littérature Pompadour.

Laura jeta un coup d'œil distrait sur ce personnage d'éventail, et le contraste existant entre lui et l'homme qu'il remplaçait contribua à évoquer ses souvenirs avec une nouvelle puissance. Son

Digitized by Google

imagination, excitée par l'émotion, lui montra la belle tête sérieuse de Lorenzo se dressant au-dessus de l'épaule courbée du petit secrétaire.

« Ah! je guéris! se dit-elle avec accablement; je retrouve toutes mes souffrances intimes, et il s'y ajoute d'horribles inquiétudes! Qu'est devenu cet insensé si digne de pitié? Le malheureux! il m'aimait trop, il est mort, sans doute. Oh! je voudrais connaître son sort! Comment faire prendre des informations? A qui me fier? »

Tandis que Laura était livrée à ces idées douloureuses, le duc, fort affairé avec M. Massimo, compulsait une liasse de lettres et donnait des signatures à tout un dossier préparé. Au milieu de ces graves opérations, un domestique vint l'avertir que le prince San-Carlo arrivait au château.

« Si nous le faisions entrer? demanda le duc. Il sera bien content de te voir levée, Laura; il a été si inquiet pendant ta maladie! Il envoyait son courrier deux fois par jour, et il est venu lui-même bien souvent prendre de tes nouvelles. »

Au nom du prince, une rougeur fugitive monta aux joues de Laura.

« Je suis encore bien faible, cher père, répondit-elle. Demain.... bientôt.... plus tard, je recevrai le prince. »

Une oppression visible changeait sa voix.

Le duc ne voulut pas la contrarier.

Digitized by Google

« Comme tu voudras, mon enfant, fit-il. Je vais aller le recevoir. »

Il sortit avec M. Massimo, qui confondit toutes ses grâces dans le salut irréprochable qu'il adressa à Laura.

« Allons, pensa la jeune fille en regardant son père s'éloigner, il faut rentrer dans la lutte ; il faut à tout prix rompre ce mariage. Mais que dire à mon père ? »

Le duc trouva le prince assez mal satisfait de se voir si obstinément refuser l'entrée de l'appartement de Laura. Depuis que tout danger avait disparu, il sollicitait chaque jour d'être admis près de sa belle fiancée, et il trouvait fort pénible de ne pouvoir l'obtenir, d'autant plus pénible que ce refus venait de la volonté de Laura, il le savait. Ce jour-là, ayant appris par Amine que la jeune duchesse avait quitté son lit et pu faire quelques pas dans sa chambre, il fut tout à fait blessé de ne pas être reçu.

« Eh bien ! monsieur le duc, dit-il avec un sourire contraint, il paraît que je continue à être exclu.

— Ne vous formalisez pas, mon cher prince, répondit le duc Rudolphi, et faites encore cette concession à un peu de coquetterie féminine. Laura ne veut pas reparaître à vos yeux trop différente de ce que vous l'avez vue, voilà tout.

— Cela serait bien modeste de sa part, et je n'ose y croire.

Digitized by Google

— Supposez-vous donc autre chose ?

— Je crains que ma charmante fiancée n'ait peu d'empressement à me revoir.

— A votre tour d'être modeste, dit le duc en riant. Mais laissez donc là vos inquiétudes d'amoureux ; je vous assure, moi, que ma fille est très-influencée en votre faveur.

— Eh ! qu'en savez-vous ?

— J'en ai des preuves.

— Mais encore ?...

— Ah ça ! vous êtes incrédule comme saint Thomas, mon cher prince ; ma parole ne vous suffit-elle pas?

— Sur toute autre matière je vous croirais aveuglément ; malheureusement celle-ci est fort délicate, et vous pouvez vous-même être dupe de certaines illusions. Sans doute, vous m'avez assuré déjà plusieurs fois des bonnes dispositions de Mlle Laura, mais je n'en ai pas eu encore la moindre manifestation ; je serais même presque en droit de dire : Au contraire.

— Allons, entêté, il faut vous convaincre, et pour ce faire, je vais violer pour vous un secret des plus respectés.

— Un secret !

— Laura me pardonnera lorsqu'elle sera votre femme. Apprenez donc que, dans les crises terribles de sa maladie, votre nom était constamment sur ses lèvres.

Digitized by Google

— Mon nom ! En vérité ?

— Oui, votre nom : Ascanio ! Elle le répétait sans cesse ; elle vous appelait, vous parlait et mêlait aux paroles sans suite inspirée par la fièvre un sentiment très-évident d'affection pour vous. En un mot, elle vous aime, je n'en saurais douter.

— Alors cet éloignement....

— Indique seulement son désir de vous plaire. Elle ne veut rien risquer ; mais je gage qu'avant cinq ou six jours, quand ses traits auront repris un peu d'animation, elle vous recevra de manière à ne pas vous laisser une incertitude.

— Mes doutes s'évanouissent dès aujourd'hui en vous écoutant, monsieur le duc ; je suis arrivé inquiet, je m'en vais rassuré et heureux, votre confiance m'a rempli d'une joie immense, et il me tarde....»

Amine, en entrant, interrompit la phrase du prince ; elle s'approcha de lui d'un air empressé.

« Qu'est-ce, Amine ? dit le duc.

— Mademoiselle m'envoie savoir si Son Excellence le prince San-Carlo est encore au château, et, dans ce cas, le prie de vouloir bien entrer chez elle un instant. »

Le duc jeta au prince un sourire de triomphe.

« Certainement, Amine, dit-il, nous y allons.

— C'est que.... fit Amine en hésitant, mademoiselle demande à monsieur le duc de vouloir bien lui

Digitized by Google

permettre de causer seule quelques moments avec le seigneur San-Carlo.

— Je permets, je permets ; va le dire à ta maîtresse, Amine, et annonce-lui le Seigneur Ascanio sur-le-champ.... A merveille ! continua-t-il en riant, quand Amine fut sortie ; vous le voyez, je la gêne, c'est bon signe, j'espère ! Il y a eu combat entre le cœur et la coquetterie, et le cœur l'a emporté.

— Cela me fera paraître Laura dix fois plus belle, dit vivement le prince.

— Voilà une bonne parole, mon cher Ascanio ; allez bien vite la répéter à ma fille. »

En disant ces mots, le duc montra au prince la galerie conduisant chez Laura et s'en alla lui-même par le côté opposé.

Le prince se rendit chez la jeune duchesse, agité par les plus flatteuses émotions, satisfait à la fois dans son amour et dans son orgueil. Il était non-seulement accepté, mais aimé de Laura Rudolphi, succès complet bien doux et bien inattendu. En traversant la galerie il arrangea quelques phrases élégantes, destinées à lui exprimer tout son bonheur.

Il entra.

Laura était seule ; elle avait éloigné même Amine.

En l'apercevant enfouie sous ses cachemires, la tête posée au milieu d'un flot de dentelles qui lui faisait comme une auréole, elle lui parut charmante malgré sa pâleur.

Digitized by Google

Il s'approcha d'un air empressé.

« Quelle délicieuse surprise, mademoiselle ! dit-il ; je n'osais compter sur tant de bonheur ce soir, et j'allais repartir bien triste. »

Laura accueillit le compliment par un signe de tête, et indiqua au prince un siége près de sa chaise longue.

« Prince, dit-elle, cette entrevue était indispensable entre nous.

— Je suis heureux que vous le compreniez ainsi ; mais, chère duchesse, vous me le dites bien cérémonieusement.

— Je vous parle comme il convient, je crois.

— Ah ! oui, j'oubliais ; ma belle fiancée a l'habitude de dire toutes choses gravement.

— Oui, prince, surtout les choses pénibles.

— Les choses pénibles ! » répéta le prince.

Il ne comprenait plus.

« Les choses déplaisantes du moins, continua Laura, et je prévois que ce que j'ai à vous communiquer va vous déplaire. Veuillez m'écouter. »

Ce fut le tour du prince d'acquiescer d'un signe de tête.

« Vous m'avez demandée en mariage, prince ; vous avez été accueilli par mon père, vous pouvez vous croire mon fiancé. Il me peine d'être obligée de vous dire aujourd'hui que je vous prie de re-

Digitized by Google

noncer à vos projets : il m'est impossible de les approuver.

Cela fut dit nettement, lentement, froidement, avec une décision dans l'accent qui contrastait avec la faiblesse de la voix de Laura.

Le prince ne se déconcerta pas trop, et, sa curiosité dominant son dépit, il fit un appel à son sang-froid de diplomate, et entreprit de pénétrer les motifs qui le faisaient congédier si catégoriquement.

« C'est-à-dire, répondit-il, mademoiselle, que vous reprenez une parole que j'ai tenue de vous autrefois, si l'on ne m'a pas menti.

— Personne n'a menti ; moi seule me suis trompée, dit Laura avec un sourire énigmatique pour le prince, et où déborda toute son amertume intérieure. Oui, reprit-elle, je me suis trompée ; je me suis crue propre au mariage, et, au moment de changer d'état, des craintes me prennent.

— Est-ce le mariage qui vous déplaît ? interrompit le prince. En êtes-vous sûre ? Ce pourrait n'être que le mari.

— Ne croyez pas cela, prince ; mon refus n'a rien de blessant pour vous ; je suis résolue à ne pas me marier, et mon intention formelle est d'entrer dans un couvent.

— Dans un couvent ! Ah ! mademoiselle, cette idée n'est pas sérieuse !

Digitized by Google

— Très-sérieuse.

— Quoi! jeune, belle, douée comme vous l'êtes; vous, la reine de tous les salons, l'étoile de toutes les fêtes; vous, si appréciée par le monde et qui sembliez tant l'aimer, vous voulez devenir religieuse! C'est à ne pas en croire ses oreilles! Que s'est-il donc passé en vous dans cette cruelle maladie? Une révolution!

— Oui, prince, une révolution.

— Je n'y suis pour rien, n'est-ce pas? Ce n'est pas l'embarras de reprendre une parole donnée qui vous jette dans une semblable extrémité? Je serais désolé d'être la cause....

— Vous n'y êtes pour rien, prince, dit Laura avec fermeté et peut-être une nuance de dédain.

— Cette résolution me confond, mademoiselle, autant qu'elle m'afflige. Voyons, faites-moi au moins l'honneur de m'accorder votre confiance, et dites-moi, je vous en conjure, quelle nécessité vous pousse à de pareils desseins. »

Laura garda le silence.

« Ai-je un rival? » demanda le prince.

La pâleur de Laura s'accrut encore à cette question; mais elle fit un signe de dénégation.

« Je puis bien dire non, puisqu'il est mort, pensa-t-elle.

— Si je n'ai pas de rival, reprit le prince, il m'est bien difficile de m'expliquer....

Digitized by Google

— Prince, interrompit Laura, ne cherchez pas à pénétrer les motifs de ma détermination; contentez-vous de savoir qu'elle est irrévocable.

— Irrévocable, mademoiselle! Ce mot-là ne devrait pas exister, car il exprime une idée qui n'est pas humaine. Les décrets de Dieu sont seuls irrévocables.

— Doutez-vous de ma sincérité? demanda Laura, un peu blessée. Je suis prête à m'engager vis-à-vis de vous à ne jamais me marier; je suis prête à vous jurer....

— Ne jurez pas, s'écria vivement le prince; ne jurez pas, je ne suis point si exigeant; je respecte vos secrets. Je puis souffrir de vous voir repousser mes hommages, mais exiger que vous n'en acceptiez jamais d'autres me paraîtrait excessif et déloyal. »

Cette courtoisie paisible parut mettre Laura à son aise.

« Je n'attendais pas moins d'un gentilhomme tel que vous, reprit-elle d'un ton plus affable, et je vais m'expliquer complétement. J'ai désiré vous voir pour vous demander un service.

— Disposez entièrement de moi, duchesse.

— Voulez-vous prendre sur vous la responsabilité de la rupture des projets de mon père. »

Le prince s'attendait si peu à cette proposition, qu'il en fit un soubresaut expressif.

Digitized by Google

« Oh! cela est impossible, dit-il.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne refuse pas de vous épouser.

— Ceci est une galanterie charmante. Merci! Votre vraie raison maintenant?

— Comment, ma vraie raison! mais je vous la dis. »

Laura fit un signe d'incrédulité.

« Oui, continua le prince, ma vraie raison, c'est que je vous aime. Ce mariage réalisait mes plus chères espérances; honneur et bonheur, j'y trouvais tout, et, si je veux bien subir mon malheur, je ne veux pas en paraître l'artisan.

— Parlons franchement, prince; vous conservez l'espoir de me voir changer de résolution.

— Et quand cela serait? Le temps ne peut-il pas modifier des projets formés trop précipitamment pour être absolument sérieux? »

L'un et l'autre insistaient sous l'influence de leur pensée intime : Laura, poussée par le secret de sa vie; le prince, encouragé par les confidences du duc.

« Puisqu'elle m'aime, pensait-il, tout ceci est évidemment une épreuve. »

La situation se prolongeait sans se dénouer; la persistance du prince irrita Laura.

« J'ai juré de ne jamais être princesse San-Carlo, dit-elle étourdiment.

Digitized by Google

— Juré ! et à qui ? » demanda le prince vivement.

Laura crut s'être trahie, et eut un moment de trouble très-grand. Une pensée rapide lui rendit toute sa présence d'esprit.

« Oui, j'ai fait pendant ma maladie le vœu de ne jamais me marier et de consacrer à Dieu les jours qu'il me laisserait passer encore dans ce monde.

— Un vœu ! s'écria le prince ; vous avez fait un vœu ! »

Il était plus surpris qu'affligé. Ce vœu lui expliquait tout : Laura l'aimait, et ses scrupules seuls l'empêchaient de le montrer. D'ailleurs, pour lui, un vœu n'était pas chose irremédiable. « Le pape, pensait-il, peut délier les consciences ; » il le ferait sans doute en pareille circonstance. Plus il réfléchissait, plus il se sentait rassuré, et sa physionomie révélait le cours de ses pensées.

Laura, qui l'observait, s'étonna de le voir si paisible après cette révélation ; elle s'étonna bien davantage en l'entendant lui répondre :

« Mademoiselle, permettez-moi de me croire autorisé à insister près de vous, même après l'aveu que vous venez de me faire. Le motif très-respectable qui vous a dicté vos paroles de rupture n'élève pas entre nous d'obstacle invincible. Ne me démentez pas ; je tiens à emporter quelque chose des charmantes espérances qui m'emplissaient le cœur en arrivant près de vous. Si peu que vous

Digitized by Google

m'en laissiez, elles permettront à ma patience d'être à la hauteur de mon amour. »

En achevant ces mots, le prince prit la main de Laura, la baisa respectueusement, et sortit de l'appartement sans que la jeune fille, interdite, eût rien trouvé à lui répondre.

Avec sa nature loyale et impérieuse, Laura avait cru pouvoir se créer un auxiliaire dans le prince; elle pensait qu'il suffirait de lui montrer l'intention d'une rupture pour le voir abjurer des prétentions dont sa dignité pouvait dès lors souffrir. Elle ignorait combien l'amour et l'ambition réunis rendent tenace la volonté d'un homme; elle ignorait combien le prince l'aimait. Avait-elle jamais pensé à lui?

Elle ne savait pas non plus à quel point l'influence du duc Rudolphi devait être précieuse pour un courtisan dont la faveur récemment ébranlée pouvait se trouver de nouveau en péril. Son entretien avec le prince le lui montra manquant de délicatesse; elle se le représenta dans l'avenir se liguant avec le duc pour la faire renoncer à ses projets. Cette hypothèse changeait le prince en persécuteur dangereux : car, par son oncle, le cardinal San-Carlo, conseiller intime du saint-père, il pourrait facilement obtenir l'annulation de ce vœu dont elle avait cru faire entre elle et lui une barrière insurmontable.

Digitized by Google

Toutes ces appréhensions, dans une tête affaiblie par la maladie, devaient produire une résolution violente.

Laura n'eut pas une minute de repos cette nuit-là; après avoir ébauché mille projets, elle se décida à quitter le château et à se retirer au couvent des Annonciades de Novare, sans avertir le duc Rudolphi.

L'idée de désobéir à son père en face l'effrayait par-dessus tout, non qu'elle redoutât sa colère, Laura ne manquait pas d'énergie, mais elle avait peur de sa douleur. Telle sait braver des ordres, qui ne peut résister à des supplications. Laura était une de ces natures-là.

Elle écrivit quelques lignes au duc.

« Mon père bien-aimé, lui disait-elle, je me retire au couvent des Annonciades de Novare; j'y entre pour n'en plus sortir. Pardonnez-moi d'avoir disposé de ma personne sans votre consentement; pardonnez-moi d'avoir quitté cette chère demeure où je suis née et où je vous laisse, sans avoir emporté votre bénédiction. J'ai craint votre présence; elle m'eût ôté le courage dont j'ai besoin.

« Un vœu sacré m'ordonne de m'enfermer dans la sainte retraite où je vais. N'essayez pas de m'en arracher, car là seulement votre fille peut désormais passer des jours paisibles. »

Digitized by Google

Cette lettre écrite, Laura fut plus tranquille. Il lui sembla que sa destinée commençait à se fixer. C'était le premier pas fait dans cette voie de l'irrévocable, devenue son seul avenir. Elle s'occupa ensuite des choses matérielles.

Le hasard la servit. Le duc, appelé près du roi, vint la prévenir qu'il resterait à Turin trois ou quatre jours. Laura éprouva une angoisse indicible en recevant le baiser d'adieu de son père; un cri lui monta du cœur aux lèvres; elle serra le vieillard dans ses bras avec une force presque convulsive, et refoula ses larmes à grand'peine.

« Es-tu fâchée de cette absence, mon enfant? lui demanda le duc, étonné de cette émotion. Veux-tu que je revienne demain?

— Non! non! cher père, allez à vos affaires; il y a bien assez longtemps que tout dans votre vie est subordonné à moi. Maintenant que ma santé est meilleure, reprenez votre liberté.

— J'en vais user pour toi, pour ton bonheur. Ma présence à la cour ne sera pas inutile à notre cher prince. Je te prépare un beau cadeau de noce. Je ne t'en dis rien de plus. »

Ces mots rappelèrent Laura à l'imminence de sa situation; ils lui rendirent son énergie, prête à l'abandonner.

« Allez, cher père, dit-elle, allez.

— A propos, fit le duc, déjà sur le seuil de la

Digitized by Google

porte, je n'ai pas vu Ascanio hier quand il t'a quittée. Que lui voulais-tu?

— Vous le saurez, mon père.... vous le saurez.... plus tard....

— Ah! tu fais des mystères aussi, toi! A la bonne heure! chacun a ses secrets. Je respecte les vôtres, *princesse.* »

Et après avoir salué sa fille sur ce mot, avec enjouement, le duc sortit de l'appartement.

Laura, la poitrine oppressée, écouta son pas un peu incertain sur le marbre des galeries; elle le suivit dans le lointain, l'entendit s'éteindre, puis le roulement d'une voiture vint lui attester le départ de son père.

« C'est fini! pensa-t-elle avec accablement; c'est fini! je ne le verrai plus!... Mon châtiment commence.... Pauvre père! Il s'en va le cœur léger et joyeux; il songe à moi; il se complaît dans la pensée de mon prochain bonheur, et l'implacable destinée va lui porter le coup le plus cruel.... Quand il reviendra ici, empressé à me voir, il trouvera ma chambre vide.... il n'aura plus de fille. O mon Dieu! pourquoi le frappez-vous, lui qui n'est pas coupable?... »

Digitized by Google

XVI

LE COUVENT DES ANNONCIADES.

Dans l'après-midi de ce jour, elle fit atteler une voiture de voyage, et quitta le château sous prétexte d'aller à Turin rejoindre son père. Amine, qui l'accompagnait, tout en la blâmant de voyager dans son état de convalescence, ne conçut aucun soupçon sur ses desseins. En quelques heures la voiture arriva à Turin, et, au lieu de prendre le chemin du palais, s'arrêta devant une grande maison où Laura fit demander des chevaux par son cocher. Le maître de l'hôtel, en reconnaissant la livrée du duc Rudolphi, se montra fort empressé, et donna trois de ses meilleures bêtes. La voiture repartit et sortit de la ville, à la grande stupéfaction d'Amine.

« Mon Dieu! mademoiselle, dit-elle, voyez donc, Giacomo ne prend pas la route du palais.

— Je le sais, Amine. Giacomo a mes ordres.

— N'allons-nous pas retrouver monsieur le duc?

— Non.

— Et où allons-nous alors?

— A Novare, au couvent des Annonciades.

Digitized by Google

— Au couvent! est-il possible! Mademoiselle veut-elle donc se faire religieuse? »

Laura, d'un geste impérieux, imposa silence à Amine, qui, la voyant si grave, n'osa pas insister et tomba dans un dédale de suppositions.

Les deux femmes ne prononcèrent plus un mot, et ce calme forcé, joint aux balancements de la voiture, ne tarda pas à plonger la jeune camériste dans un profond sommeil. Quant à Laura, elle ne ferma pas les yeux; elle passa de longues heures à envisager sa situation sous tous ses aspects: elle lui sembla plus sombre et plus douloureuse à mesure qu'elle la regarda davantage. Rien n'est pire que cet état de l'âme, où notre jugement est pour nos malheurs ce que le scalpel est pour les plaies dangereuses: il en découvre toute la profondeur et ne nous montre comme avenir que la résignation, ce découragement chronique, ou le désespoir, cette folie aiguë.

Elle voyagea toute la nuit, subissant cette torture morale. Au matin elle consentit, sur les instances d'Amine, à prendre un peu de repos dans une petite hôtellerie, où son cocher s'arrêta pour changer ses chevaux exténués.

C'était une de ces pauvres auberges comme il y en a dans tous les pays, où une seule pièce sert à la fois de cuisine et de salle commune pour les voyageurs. Des murs blanchis à la chaux, sur lesquels

Digitized by Google

se détachaient quelques images de saints violemment enluminées, des tables de chêne souillées de taches de vin et de graisse, des bancs grossiers, quelques tabourets de paille, tel était l'ameublement du lieu. Laura n'avait jamais rien vu de pareil. Le dégoût la saisit en posant le pied sur ces dalles inégales, en aspirant ce parfum composite, mélange de graillon, de rance, de moisi, dominé par cette vapeur alcoolique qui s'échappe d'une salle de cabaret. Elle fut sur le point de rétrograder. Une pensée la retint.

« Ne dois-je pas bientôt être privée de toutes les délicatesses du luxe ? se dit-elle. Le couvent ne ressemble pas au palais de mon père. Il me faut dès à présent apprendre à vaincre mes répugnances. »

Elle entra et fut résolûment s'asseoir à l'angle d'une grande cheminée, où l'on venait de jeter en son honneur une brassée de sarments qui petillaient joyeusement.

La nuit avait été assez froide, et ce feu avait bien son attrait pour une personne encore souffrante et accablée de fatigue ; Laura sentit son influence bienfaisante, et au bout d'un quart d'heure consentit à se laisser servir à déjeuner.

L'hôtesse, très-honorée de recevoir une si grande dame, la voiture, la livrée et d'autres indices lui ayant indiqué le rang de Laura, se multiplia pour la recevoir le mieux possible. Elle lui servit, sur du

Digitized by Google

linge très-blanc, un bol de lait chaud, deux œufs frais et quelques figues, sans parler du pain, partout superbe en Piémont. Cela composa un déjeuner fort passable ; l'hôtesse y ajouta même un quartier d'agneau rôti auquel Laura ne toucha pas. Amine et le cocher s'en accommodèrent volontiers.

Comme Laura achevait son léger repas, la fille de l'hôtesse entra d'un air satisfait, tenant à la main une feuille de papier imprimé qu'elle présenta avec une certaine importance à la jeune duchesse.

« Qu'est cela ? demanda Laura.

— Un numéro du *Courrier de Turin* que j'ai été chercher dans le voisinage pour l'offrir à Votre Excellence. Il est de la semaine dernière, mais il lui sera peut-être agréable tout de même.

— Merci, ma bonne fille, » dit Laura en repoussant la feuille de la main.

En faisant ce geste, elle porta machinalement les yeux sur le journal qu'elle refusait.

Elle le saisit avec une sorte de violence, et un cri étouffé lui échappa.

Amine, qui grignotait des noisettes sur le pas de la porte, s'approcha effarée à l'exclamation de sa maîtresse.

« Arrive-t-il quelque chose à mademoiselle ? s'écria-t-elle.

Digitized by Google

— Rien ! rien ! dit Laura fort troublée. Je veux partir à l'instant ; paye ce que je dois ici.

— C'est fait, mademoiselle.

— Les chevaux sont-ils là ?

— La voiture attend.

— Donne-moi le bras, Amine ; je me sens bien faible ; viens. »

Et Laura se dirigea vers sa voiture, après avoir mis comme par distraction dans sa poche le numéro du *Courrier de Turin*.

A peine les chevaux furent-ils partis que, s'adressant vivement à Amine :

« Tu ne m'avais pas dit que M. Lorenzo Memmi se fût fait militaire ?

— Je prie mademoiselle de se souvenir que le jour où elle est tombée malade, comme je lui parlais de Lorenzo, elle m'imposa silence, et me défendit de jamais prononcer son nom devant elle. »

Le fait était exact.

Laura souffrit à se l'entendre rappeler, et surtout à entendre Amine nommer ainsi familièrement Lorenzo *celui* dont il s'agissait. Elle se tut néanmoins. Amine continua.

« J'ai cru que Lorenzo avait offensé mademoiselle en quelque chose, et je n'ai plus osé parler de lui. D'ailleurs, je crois me rappeler que mademoiselle a eu une altercation avec lui le jour.... »

Laura l'interrompit. De tels souvenirs dans la

Digitized by Google

bouche de sa femme de chambre devenaient deux fois pénibles.

« Ne recevais-tu pas des nouvelles de *monsieur* Memmi ? »

Elle insista sur *monsieur*.

« J'en ai eu hier seulement, mademoiselle. Personne, à Rudolphi, ne savait ce qu'il était devenu, et tout à coup, un jour, dans une maison de la ville, mon père a vu son nom sur une feuille publique.

— Tiens, dit Laura, c'est sans doute cela que ton père a lu. »

Elle passa le journal à Amine.

Celle-ci lut ces quelques lignes extraites du journal officiel : « Outre les officiers dont notre numéro d'hier a donné les noms, ont été mis à l'ordre du jour de l'armée, pour le combat du Tessin, les nommés : Gaetano Campanella et Lorenzo Memmi, tous deux brigadiers au 7e régiment de la garde du roi.... »

Amine s'interrompit.

« Tiens ! le régiment de M. le marquis ! » dit-elle.

Laura le savait bien, et le rapprochement de ces deux hommes lui causa une secrète terreur.

Amine reprit : « Ces deux soldats ont fait preuve d'une bravoure exceptionnelle. Le dernier a été légèrement blessé. »

Tandis qu'Amine lisait, la satisfaction et l'amer-

Digitized by Google

tume apparurent tour à tour sur le visage de Laura. Ses pensées pouvaient se résumer ainsi :

« Il vit ! Dieu soit loué ! C'est un remords de moins ! mais je dois d'autant plus entrer au couvent. »

Quelques heures après, la voiture arrivait à Novare. Laura donna l'ordre de se rendre sur-le-champ au couvent des Annonciades, situé dans un des faubourgs les plus éloignés de la ville.

Le soleil se couchait quand elle agita d'une main tremblante la cloche de la porte extérieure. Au premier son, la porte s'ouvrit et se referma d'elle-même sur les deux visiteuses, qui se trouvèrent seules dans une petite cour carrée, coupée au milieu par une grille de fer. Là, seconde porte et seconde cloche. Cette porte s'ouvrit moins vite que la première ; il s'écoula même plusieurs minutes avant qu'une vieille tourière au pas pesant, précédée d'un bruit de ferraille produit par de nombreux trousseaux de clefs, vînt regarder à travers la grille qui la dérangeait si tard. A la vue de deux femmes dont l'une avait l'apparence d'une personne du monde, elle ouvrit la petite porte de la grille et invita Laura et Amine à la suivre. Après avoir traversé deux autres cours intérieures, elle les introduisit dans une vaste salle ayant pour tout meuble des bancs de chêne fixés à la muraille, et pour tout ornement un Christ en croix presque grand comme

Digitized by Google

nature, surmontant un petit trophée formé des instruments de la Passion représentés en bois. Cette salle, vaste et nue, éclairée des rayons mourants du jour, avait un aspect sombre qui impressionna les jeunes filles. Laura, occupée à examiner la physionomie de sa nouvelle demeure, resta un moment silencieuse.

La vieille religieuse, après avoir attendu une question, se décida à parler.

« Qui demandez-vous, mesdames ? dit-elle. Vous venez bien tard, et, à moins qu'il ne s'agisse d'une chose tout à fait grave, je ne puis faire appeler aucune de nos sœurs postulantes ou novices. Je ne parle pas de nos mères : elles ne reçoivent, vous le savez, point de visites.

— Je voudrais voir madame l'abbesse, répondit Laura.

— Cela est impossible en ce moment.

— Puis-je demander par quel motif ?

— Il y a chapitre aujourd'hui, notre mère le préside ; je ne puis l'interrompre ; d'ailleurs, il est d'usage de lui écrire d'avance pour lui demander un entretien.

— Que dois-je faire alors ?

— Revenir demain.

— A mon tour, je vous dirai que cela m'est impossible ; je préfère attendre.

— Pardon, madame, mais vous ne pouvez atten-

Digitized by Google

dre ici; nos règlements s'opposent à ce qu'une personne étrangère soit tolérée dans le couvent passé le coucher du soleil.

— Il est peu hospitalier, votre couvent! repartit Laura en retrouvant sa hauteur de grande dame. Allez, je vous prie, dire à madame l'abbesse que la fille du duc Rudolphi veut l'entretenir de choses importantes. J'ai une préférence particulière pour l'ordre des Annonciades, où deux de mes grand'-tantes ont déjà prononcé leurs vœux; mais si Mme l'abbesse ne juge pas à propos de me recevoir tout de suite, j'irai voir si l'abbesse des Camaldules est aussi inabordable. »

Ces paroles, prononcées avec autorité, firent de l'effet sur la vieille femme.

« Excusez, Excellence, dit-elle; j'ignorais.... Je vais bien vite prévenir notre mère. »

Et elle sortit d'un pas hâté qui transforma en carillon le cliquetis habituel de ses clefs.

« De la vanité, même ici! dit Laura avec un sourire amer. Tu le vois, Amine, si je n'étais pas duchesse, j'eusse été très-probablement congédiée.

— Eh bien! cela n'aurait peut-être pas été un mal, mademoiselle; ce couvent a une apparence qui ne me revient pas : c'est noir, c'est silencieux, c'est triste; l'on étouffe ici, et l'air qu'on y respire ne me semble pas comme ailleurs.

— Tu ne reçois pas seule cette impression,

Digitized by Google

Amine; l'air change toujours de nature en passant à travers des grilles, je le sens comme toi. Ce n'est plus la liberté; de là une sorte d'oppression dont on ne peut se defendre.

— Mademoiselle n'est pas forcée de la subir. »

Laura ne répondit pas à la remarque d'Amine; elle se mit à se promener de long en large dans la salle, et murmura avec résignation :

« Je m'y ferai. »

Les clefs résonnèrent de nouveau, accompagnées du frôlement de deux robes.

L'abbesse parut.

C'était une femme grande, maigre, pâle, aux traits fins et accentués à la fois; un de ces visages dont la silhouette excelle à reproduire la netteté anguleuse. La transparence de sa peau indiquait qu'elle avait dû être blonde, de ces blondes sèches et nerveuses qui maigrissent après trente ans, et contrastent si complétement avec les blondes grasses et lymphatiques, dont la beauté naufrage invariablement dans la graisse dès la seconde période de la jeunesse.

Son âge pouvait paraître problématique. En remarquant l'éclat de deux grands yeux de couleur dorée et changeante, on lui aurait donné trente ans; mais la sécheresse des lèvres, les tons jaunis des tempes, les plis austères du front, en révélaient au moins cinquante. Elle devait avoir une origine

Digitized by Google

aristocratique ; son point de départ se sentait encore dans ses manières : elle portait la jupe bleue traînante, le scapulaire blanc et le long voile qui forment le costume des Annonciades, avec une élégance involontaire où revivaient les traditions du grand monde.

Ce visage ne respirait pas la paix de la vie monastique, mais il en annonçait les saintes ardeurs. Si cette femme avait lutté, elle avait vaincu, et la satisfaction de la foi triomphante se lisait seule sur sa physionomie.

Elle s'avança vers Laura d'un pas lent et grave.

« Vous avez désiré me voir, ma fille, lui dit-elle, me voici ; une abbesse des Annonciades ne peut être sourde à l'appelle d'une Rudolphi ; que me voulez-vous ?

— Je viens vous demander de me recevoir dans votre maison, madame.

— Je vous y reçois avec bonheur au nom de toute la communauté ; mais d'où vient que vous ne m'êtes pas amenée par quelqu'un de votre famille ? Le duc Rudolphi se porte bien, j'espère ? »

Cette question troubla Laura, qui balbutia un peu pour rassurer l'abbesse sur la santé de son père.

« Je vois, dit celle-ci, que nous avons à causer ensemble, suivez-moi, mon enfant. Cette jeune fille peut vous accompagner pour nous aider à prendre possession de votre chambre, ajouta-t-elle en dési-

Digitized by Google

gnant Amine, mais elle devra se retirer aussitôt après, nulle étrangère ne pouvant passer la nuit dans le couvent, à moins toutefois qu'elle ne vienne ici dans des intentions semblables aux vôtres.

— Oh! non certes! madame; » dit vivement Amine.

L'abbesse lui jeta un regard sévère.

« Aidez donc seulement à transporter dans la chambre de votre maîtresse ce qui est resté dans sa voiture, et faites en sorte, mademoiselle, d'avoir fini avant une heure; voici le soleil bien près de se coucher.

— Qui m'indiquera cette chambre, madame?

— Une de nos sœurs va venir tout à l'heure et vous y conduira; attendez-la ici. »

En achevant ces mots, l'abbesse ouvrit une porte et fit signe à Laura de la précéder.

Les deux femmes traversèrent silencieusement un cloître, au bout duquel se trouvait le parloir particulier de l'abbesse. Ce parloir, grand, élevé, dallé de marbre, avec de larges fenêtres sculptées ouvrant sur un préau, aurait pu devenir facilement le salon d'un palais; du reste, ses proportions grandioses et la pauvreté de son ameublement attestaient en même temps la richesse de l'ordre et la sévérité de ses règlements. L'architecte avait reçu assez d'or pour construire un monastère qui fût un monument; mais l'abbesse ne pouvait, en aucun cas, avoir chez

Digitized by Google

elle une tenture, une étoffe, un tapis, un meuble orné ou seulement commode : cela eût été contraire à ses vœux. Elle subissait donc la pauvreté dans un palais, ce qui la rendait doublement méritoire.

L'abbesse prit place dans un fauteuil de bois à dossier droit, le seul qui fût dans cet immense parloir, et fit asseoir Laura à ses côtés sur un escabeau.

Pendant un moment encore, elles gardèrent toutes deux le silence; vraisemblablement elles s'observaient, et chacune devinant peut-être un mystère dans l'autre, cherchait à le découvrir sur quelque indice.

« Eh bien! ma chère fille, dit enfin l'abbesse, nous voici seules; dites-moi quel motif vous amène près de nous?

— J'ai le désir d'entrer en religion, madame.

— Appelez-moi ma mère.

— Oui, ma mère.

— Y a-t-il longtemps que ce désir vous est venu? »

Laura hésita en répondant : « Pas très-longtemps, ma mère.

— Êtes-vous sûre d'avoir le goût de la vie monastique?

— J'ai du moins un grand dégoût du monde.

— Cela peut être un bon commencement, et, si Dieu vous fait la grâce de fortifier votre vocation,

Digitized by Google

j'espère vous voir un jour calme et heureuse comme toutes nos sœurs.

— Dieu vous entende, ma mère! » dit Laura.

Elle prononça ces mots avec tant d'amertume, que l'abbesse la regarda, et remarqua l'expression douloureusement résolue de son visage. Elle évita une question directe.

« Vous avez, je pense, l'assentiment de votre famille pour entrer chez nous, n'est-ce pas, ma chère enfant?

— Ma famille est bien réduite, madame : elle se borne aujourd'hui à mon père et à mon frère.

— Mais enfin, votre père est instruit de votre dessein?

— Oui, ma mère.

— Et il l'approuve?

— Je ne puis m'en flatter complétement, ma mère; s'il faut tout vous dire, je crains que mon projet ne déplaise au duc Rudolphi.

— Alors votre démarche d'aujourd'hui est grave, mon enfant.

— Grave, oui, mais non dangereuse. J'aurai vingt et un ans dans cinq jours, ma mère, et j'y ai pensé en venant ici; quelles que soient les instances de mon père, je suis décidée à y rester, et sa volonté est impuissante à m'en arracher.

— Allons, cela me suffit, ma chère fille; vous êtes, je le vois, complétement décidée; j'en sais assez sur

Digitized by Google

vos dispositions pour vous recevoir parmi nos postulantes ; plus tard, je vous en demanderai peut-être un peu plus ; nous parlerons des motifs qui vous ont déterminée ; car j'espère obtenir un jour toute votre confiance. Chaque chose en son temps. Pour aujourd'hui, vous allez aller vous reposer, tandis que je me rendrai à l'office du soir. Vous avez voyagé, vous êtes souffrante, le repos vous est avant tout nécessaire. J'ai donné ordre qu'on vous servît une petite collation chez vous. Bonsoir, ma fille. »

L'abbesse posa ses lèvres sur le front penché de Laura, qui crut sentir sur sa peau les lèvres inertes d'une statue. Une porte s'ouvrit, une religieuse parut, à laquelle l'abbesse dit de conduire Laura dans sa chambre, et, comme les premiers sons de la cloche appelant à la prière du soir se faisaient entendre, elle quitta le parloir après avoir adressé à sa nouvelle pensionnaire un coup d'œil où se mêlaient la sympathie et l'observation.

Laura suivit son guide à travers le froid et magnifique dédale des cloîtres et des préaux, jusqu'à un vaste bâtiment servant de logement aux postulantes, dont elle allait augmenter le nombre. Elle monta un étage et fut introduite dans la petite chambre, meublée du strict nécessaire, qui composait tout son appartement.

Amine, en contemplant ces murs nus, ces meubles de bois commun, cette couchette plate et basse,

Digitized by Google

et en songeant que cela était destiné à remplacer pour Laura sa belle chambre tendue de damas bleu de ciel et meublée de laque de Chine, se sentit gagnée par un grand attendrissement. Pour la pauvre fille, ce contraste de mobilier était le seul qui lui parlât clairement du malheur de sa maîtresse. Sa duchesse, si belle, si délicate, si habituée au luxe, allait donc vivre au milieu de cette misère et de cette grossièreté ! Il y avait de quoi en pleurer toutes ses larmes. Elle ne s'en fit pas faute.

Laura la trouva assise sur un coin de cassette, dans une attitude désespérée.

« Qu'as-tu, ma pauvre fille ? lui dit-elle.

— Hélas ! mademoiselle, qui ne pleurerait pas en songeant que vous allez vivre là dedans ? C'est-il Dieu possible !

— Ne t'afflige pas ainsi, Amine ; cela, je t'assure, n'a pas grande importance pour moi.

— Alors, mademoiselle est bien changée.

— Oh ! oui, dit Laura, bien changée.

— Et maintenant mademoiselle va me renvoyer comme cela ?

— Aujourd'hui ou plus tard, il eût toujours fallu me quitter, ma fille.

— Vous quitter ! Pourquoi donc ? Vous pourriez vous marier, moi aussi, et.... »

Amine s'arrêta et rougit sous ses larmes.

« Tu songes à te marier, toi ! demanda Laura.

Digitized by Google

— Dame ! mademoiselle, il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ?

— Bien, ma fille, marie-toi, j'en suis bien aise, et même, ici, je songerai à ton bonheur ; et si tu as besoin de moi, ne me le cache pas en me venant voir, car tu me viendras voir tous les mois, tu entends. Tu m'apporteras des nouvelles de mon père.

— Ah ! mademoiselle ! va-t-il être chagrin, monsieur le duc ! C'est tout de même bien terrible une vocation ! Êtes-vous sûre que la votre est sincère ! elle est venue si vite.... »

Amine, au dernier moment, osait manifester le doute dont elle avait été tourmentée pendant tout le voyage ; elle sentait bien planer un mystère sur sa maîtresse, mais sa perspicacité et son expérience se trouvaient également en défaut. Les derniers événements avaient passé devant elle sans qu'elle en saisît le sens.

La maladie de Laura, sa rupture avec le prince, sa subite vocation, tout cela était autant d'énigmes pour la pauvre caméristé ; elle eût tout supposé, hors la vérité. La connaissance particulière qu'elle avait de Lorenzo et de Laura l'écartait de la lumière au lieu de l'en approcher. Pour elle, Lorenzo était toujours le fils de paysan, le camarade de son enfance à Aqua-Verde, et Laura était la plus fière des grandes dames. Le moyen d'imaginer un trait d'union entre ces deux êtres-là ? Amine n'y avait pas songé

Digitized by Google

un instant ; aussi ses hypothèses tournaient-elles sans cesse dans une obscurité dont elles ne pouvaient sortir.

A ce dernier moment donc, elle hasarda quelques questions. Laura resta impénétrable. On garde deux fois son secret si on en rougit.

La jeune fille eût sans doute préféré la mort à un aveu fait à sa camériste ; pourtant, lorsque celle-ci fut partie, quand, pour la première fois, elle se vit seule en possession de cette liberté relative que donne la solitude, elle tira de sa poche le numéro du *Courrier de Turin* pris dans l'auberge, et se mit à relire les quelques lignes qui parlaient de cet homme dont elle ne laissait pas prononcer le nom devant elle.

Elle resta longtemps les yeux fixés sur ce papier, sous le poids d'une méditation profonde. Puis tout à coup elle se leva, prit dans un petit pupitre de voyage ce qui lui était nécessaire pour écrire, vint s'asseoir à la table où l'abbesse lui avait fait préparer une collation, repoussa les confitures et les oranges du couvent, et là, le sein gonflé, les yeux souvent humides, les joues touettées de subites rougeurs, elle écrivit la lettre suivante :

Digitized by Google

A M. Lorenzo Memmi, brigadier au 7e régiment
de la garde du roi, à Turin.

« Ce matin seulement j'ai appris que vous viviez encore, et j'en ai remercié Dieu. Je suis entrée ce soir au couvent des Annonciades. J'ai vu se refermer derrière moi les portes qui ne se rouvrent plus. L'ombre me prend avant la tombe. L'oubli et le silence vont m'envelopper, et ils seront comme les précurseurs de ma mort.

« Un couvent, c'est le seuil de l'éternité : on ne peut envoyer de là qu'un pardon. Cette lettre est donc un pardon, c'est un adieu aussi, et c'est un testament.

« Le pardon vous dit : « Allez en paix ; » l'adieu vous dit : « Oubliez-moi ; » le testament vous dit : « Épargnez mon frère. »

« Il y a deux mois, je vous ai envoyé un ordre ; aujourd'hui, je vous adresse une prière.

« Après avoir sacrifié la jeune fille, n'immolez pas le vieillard à vos ressentiments. Je vous l'avoue, je tremble pour Alphonse en vous sachant près de lui. Songez-y ! frapper mon frère, à présent que je ne suis plus là, c'est frapper mon père au cœur ; c'est me faire à moi deux nouvelles blessures, les seules

Digitized by Google

dont je puisse être atteinte, maintenant que je suis morte au-monde.

« J'invoque ici, et pour une cause sacrée, le souvenir d'un amour auquel vous m'avez fait croire. Je ne l'aurai pas invoqué en vain, n'est-ce pas ? Je puis entrer tranquille dans ma dernière retraite.

« Quant à vous, allez dans la vie ; vous êtes un homme, vous saurez oublier ! Le passé jettera à peine une ombre sur l'avenir ; vous pouvez devenir heureux !

« Vous avez été bien coupable, mais je ne m'en souviendrai qu'au pied des autels où je prierai pour vous. »

LAURA.

Digitized by Google

XVII

LORENZO.

Tandis que Laura s'occupait de lui, Lorenzo était à Gênes, où son corps d'armée avait accompagné le roi Charles-Albert. Aussitôt après son arrivée dans cette ville, il avait dû se résoudre à entrer à l'hôpital. Sa blessure, assez légère, un simple déchirement des chairs de la jambe causé par un coup de baïonnette, s'était enflammée sous l'influence de fatigues excessives; malgré sa répugnance à accepter l'inaction, même momentanée, il lui fallait se faire soigner.

Ce repos forcé était peut-être ce qu'il redoutait le plus. On se le rappelle, il n'avait consenti à s'engager, sur les instances de Giovanni, que dans l'espoir de rencontrer une prompte mort devant l'ennemi. La pensée de servir son pays, et surtout de s'épargner la lourde responsabilité d'avoir disposé de lui-même, avait trouvé accès dans son esprit; mais alors il croyait la mort facile. Il fut trompé dans son attente; les imprudences les plus folles, les témérités les plus inouïes, en mettant

Digitized by Google

sans cesse ses jours en danger, n'en tranchèrent pas le cours.

En cherchant la mort, il rencontra la gloire. Au bout de peu de temps, il devint le point de mire de tout le régiment; sa bravoure proverbiale parmi ses camarades lui attira l'attention de ses chefs; ils le firent parler, lui confièrent quelques missions assez délicates, et découvrirent bientôt en lui ce qu'il ne cherchait ni à cacher ni à montrer : des connaissances étendues et une fermeté d'esprit peu commune. Dès lors, sa fortune fut prédite par chacun; on le crut ambitieux, et on ne douta pas qu'il n'arrivât très-haut s'il continuait à être épargné par les balles.

A l'engagement du Tessin, le hasard d'une manœuvre l'ayant amené près du roi, il fut assez heureux pour ramasser un obus près d'éclater à quelques pas de Charles-Albert, et le lancer au loin sans qu'il blessât personne. Cet acte de courage, accompli avec la présence d'esprit de l'indifférence, lui attira des éloges personnels du roi, et le fit nommer sous-officier sur le champ de bataille.

De pareilles choses ne passent pas impunément sur un homme. Quelque profonde que puisse être une douleur d'amour, elle ne peut fermer entièrement l'âme à certaines impressions.

D'ailleurs, la guerre a aussi ses enivrements, surtout une guerre comme celle qui se faisait alors en

Digitized by Google

Italie. En Piémont, toutes les poitrines battaient à l'unisson; le pays, sûr de ses soldats, fier de son roi, encouragé par l'approbation de tous les peuples libres, se livrait dans un élan enthousiaste aux plus nobles espérances.

Lorenzo ne pouvait pas traverser un pareil courant sans ressentir cette généreuse fièvre de l'indépendance qui transfigure les nations et enfante des miracles. L'idée lui vint bien vite de rendre sa mort aussi utile que possible à cette cause sacrée; il combattit alors moins aveuglément, sinon moins intrépidement, et mit son intelligence autant que sa bravoure au service de son pays.

Sous l'influence de cette nouvelle direction, il se modifia à son insu; il subit aussi en partie l'influence d'habitudes matérielles entièrement différentes de ce qu'il avait connu.

Comme beaucoup de jeunes hommes qui doivent trouver dans leur valeur propre les chances de leur avenir, il avait été trop renfermé dans l'atmosphère calme et épuisante des études classiques et scientifiques. Les exigences d'un travail intellectuel incessant, en développant l'esprit, avaient laissé au corps une certaine langueur. La vie des camps le transforma complétement sous ce rapport, et peut-être y puisa-t-il l'énergie de supporter sans nouveaux accès de désespoir l'amertume de ses pensées secrètes. Quoi qu'il en soit, il devint en quelques mois

Digitized by Google

actif et robuste comme les plus vieux troupiers, et chacun pensait de lui que c'était merveille de voir tant de force au service de tant d'intelligence.

Son séjour à l'hôpital, en l'arrachant au tourbillon de sa vie militaire, devait le ramener nécessairement aux impressions douloureuses que lui gardaient ses souvenirs.

Il entretenait une correspondance suivie avec Giovanni, dont il avait été séparé en recevant ses premiers galons. Les fragments suivants feront comprendre quelle était alors sa situation morale.

Gênes.

. . . . . .

Tu me félicites trop tôt d'avoir renoncé à mourir. Je me suis fait soldat pour cela, je n'ai pas changé de dessein. Ce n'est pas ma faute si les balles semblent me fuir. J'ai fait tout au monde pour atteindre mon but, j'ai ramassé des obus brûlants, je suis entré dans une poudrière qui allait sauter, j'ai à peine attrapé quelques égratignures, et en fin de compte une blessure légère, mais gênante, qui me retient ici où personne ne m'aidera à mourir.

Digitized by Google

On a souvent, autour de moi, attribué ma conduite à l'ambition; rien n'est plus éloigné de mon âme. L'ambition ne vient pas sur des ruines; c'est une passion vivace qui veut toutes les forces d'un homme. Ce n'est pas l'ambition qui m'a conseillé certains actes, mais il y a quelque chose d'entraînant dans cette vie de soldat, et puis la guerre actuelle est sainte, elle éveille tous les courages et tous les dévouements.

On ne prononce pas impunément les mots gloire, honneur, patrie; ils font toujours battre le cœur honnête du peuple. Liberté, surtout, voilà un mot magique! celui-là agit sur moi; il m'enivre, il me transporte; il est bien puissant, car parfois je sens l'enthousiasme de la cause italienne me gagner, et pendant quelques instants je me joins sincèrement à cette foule qui combat pour sa dignité et ses droits.

Cela dure peu, malheureusement, et il me suffit d'un moment de solitude pour redevenir l'homme que tu connais, un être écrasé sous sa destinée, incapable de souhaiter autre chose que la fin de sa souffrance. . . . . .

Digitized by Google

Gênes.

. . . . . .

Tu veux que je te parle de choses matérielles, tu crois me guérir en me ramenant forcément sur la terre; soit! je t'obéis.

Après être retourné passer quinze jours à mon régiment, me voici revenu à Gênes, dans ce même hôpital où l'on me retient de force, sous prétexte que je resterai boiteux si je marche. Cela m'est bien égal! mais ces gens-là ignorent que je ne dois pas marcher longtemps.

Les derniers succès de nos armes ont monté la joie nationale jusqu'au délire. L'entrée du roi ici a été un triomphe; je ne te raconterai pas nos fêtes, les journaux ont dû t'en donner une idée; on n'a pas pu te décrire l'état de la population, la parole n'exprime pas certaines choses. Un fait inouï jusqu'alors n'a pas peu contribué à l'enthousiasme universel. Le jour de l'arrivée du roi, l'archevêque a permis aux religieuses de tous les couvents d'aller voir entrer ce prince. Aussitôt que la nouvelle fut répandue dans la ville, tous les nobles génois sempressèrent de mettre les fenêtres de leurs palais à la disposition des couvents.

Digitized by Google

Depuis Campo Marone jusqu'à San Petro et San Tomaso, des troupeaux de religieuses noires, bleues, blanches, grises, défilèrent en bon ordre, bannières en tête, formant ainsi un beau et singulier spectacle. Cependant toutes les rues désignées pour le passage du roi se trouvaient envahies depuis le matin par une innombrable foule ; les congrégations ne purent se frayer une voie. Les têtes de processions s'arrêtèrent, les queues avancèrent toujours ; on finit par être pressé de façon à ne pouvoir plus faire un pas en avant. Les religieuses se virent au moment d'être obligées de renoncer à leur projet.

On délibérait ; lorsque quelques hommes de la foule, saisis d'une inspiration subite à la vue de toutes ces saintes recluses mêlées à eux, les enlevèrent dans leurs bras et les transportèrent dans les maisons où on les attendait. Aussitôt, le mouvement devint universel ; tous les hommes se chargèrent à la fois de précieux fardeaux, et toutes ces jupes monastiques passèrent aux bras des portefaix et des matelots de Gênes, sans qu'il en résultât la moindre infraction au respect qui leur est dû.

C'était bizarre et merveilleux de voir onduler au soleil ces voiles de toutes couleurs, palpitant au-dessus de la foule comme les ailes d'oiseaux gigantesques !

Moi, j'ai été saisi au cœur par l'étreinte d'une pensée dévorante : Laura était peut-être parmi ces

Digitized by Google

saintes filles, et un hasard impossible pouvait la replacer quelques minutes dans mes bras !...

Dis si tu veux que je suis fou, mais plains-moi.

Gênes.

. . . . . .

L'inaction devait m'être fatale ; elle me ramène à des idées de suicide que tu as combattues et dont la vie active me rendait le poids moins lourd. A la guerre, j'avais trop l'espoir de mourir pour aider à ma destinée ; ici, je subis un accablement moral qui pourrait me mener à la folie mélancolique, et dont je sors par des accès de désespoir.

Hier j'ai été sur le point d'avaler une fiole de laudanum laissée près de moi ; l'arrivée d'un inspecteur m'en a empêché. Un rêve que j'ai fait cette nuit a éloigné cette pensée, je n'ose dire l'a détruite ! Un rêve ! ce mot te fait peut-être sourire ! Tu te demandes comment je me laisse influencer par de pareilles choses. Hélas ! mon ami; tout a une valeur pour une âme en détresse, et je ne puis m'empêcher de voir dans ce rêve une espèce d'avertissement d'en haut. Juges-en.

Digitized by Google

Je me retrouvais dans la grande galerie de fête du palais Rudolphi, je la voyais brillante et éclairée comme aux jours où l'on y recevait toute la haute société de Turin. Quoique magnifique, comblée de fleurs, étincelante de lustres, la galerie était vide, je m'y trouvais seul, et m'y promenais pensif, jetant un regard distrait aux bustes de Canova et de Thorwaldsen qui en ornent les entre-colonnements. Tout à coup mes yeux s'arrêtèrent sur un buste très-différent des autres et que je n'avais encore jamais aperçu. Ce buste de marbre représentait un squelette. Le statuaire avait horriblement réussi ; c'était bien une vraie tête de mort avec ses grands trous vides à la place des yeux et sa double rangée de dents sans lèvres ; le marbre, par sa blancheur, complétait cette illusion effrayante.

Je m'arrêtai devant cet étrange œuvre d'art. « Voilà donc, pensai-je, ce que devient le visage le plus charmant ! Mais qu'importe ? l'âme s'envole. » Je ne pouvais m'arracher à cette contemplation ; il y avait comme une attraction mystérieuse entre cet emblème de la mort et moi. Peu à peu, il me sembla voir le buste se mouvoir lentement, puis s'agrandir. Les os des bras s'adaptèrent aux épaules, ceux des cuisses et des jambes s'allongèrent sous les côtes, le squelette devint complet, et quitta tout doucement son socle de porphyre pour s'avancer vers moi ; il paraissait glisser sur le parquet comme

Digitized by Google

une ombre, sans faire entendre aucun bruit. Je le regardais avec plus d'étonnement que de crainte. La vue d'un prodige aussi inouï me laissa calme, et je ressentis à peine un petit tressaillement au cœur, lorsqu'il s'approcha assez près de moi pour que je sentisse le contact de ses côtes de marbre contre mes vêtements.

Il se mit à marcher avec moi au milieu de cette grande galerie de fête, blanche et lumineuse, du pas lent et égal d'un causeur ; alors commença entre nous une conversation muette, s'il est possible de s'exprimer ainsi, car il ne sortait aucun son de sa bouche vide ; cependant il me parlait. C'était une sorte d'entretien d'âme à âme, mystérieux et distinct à la fois, dont j'avais dans mon rêve la perception très-claire, et que mon esprit accueillait avec un profond recueillement. Chose étrange ! cette vision terrible ne me communiquait que des pensées sereines et consolantes ; elle me disait des choses analogues à ceci :

« Puisque tu penses à nous si souvent, n'aie pas crainte de me regarder ; je ne viens pas pour t'épouvanter d'ailleurs ; je viens pour te conseiller et te rassurer ; ne redoute rien, ni de moi, ni de mes pareils, ni du monde que nous habitons ; nous ne sommes pas hostiles aux hommes, nous les attendons et nous les plaignons : parfois, nous les avertissons par grâce spéciale de Dieu, quand leur âme

Digitized by Google

est en danger, quand ils manquent de courage ou de patience. Il y a des choses douces de l'autre côté de la vie, mais celui-là seul les connaît qui les vient chercher à son heure. D'ailleurs que sais-tu de ton avenir, même ici-bas ? Pourquoi doutes-tu de la miséricorde de ton Seigneur ? Tu souffres ! sache souffrir et aie confiance. »

Tout ceci te rend bien imparfaitement ce qui me pénétrait. Cela ne te dit rien de l'émotion où me jetèrent ces conseils bienveillants et sévères à la fois ; ce que je trouve de prodigieux dans ce rêve, c'est d'avoir reçu une impression bienfaisante, heureuse même, d'une apparition qui devait par sa forme me causer un affreux cauchemar.

Je me suis éveillé baigné de larmes. Ombres de ceux qui j'ai aimés ! ma pauvre sœur, ma sainte mère, mon père vénéré, est-ce vous qui êtes venues me visiter ? est-ce vous qui avez obtenu de m'apporter un peu de paix et d'espérance de ce lieu sombre et inconnu vers lequel je me tourne sans cesse ? Oh ! qui que tu sois, douce ombre, sois bénie.

Digitized by Google

Gênes.

. . . . . .

Oui, j'évite de te parler du *moi intime!* S'il est moins violent, il est toujours bien accablé. J'ai l'esprit plein de ténèbres, et je ne conserve aucun espoir de guérison. Tu me parles pour me calmer, mon pauvre frère, de ce que tu as souffert en perdant Marietta. Hélas! il n'y a guère d'analogie entre nos douleurs. L'amour, vois-tu, n'est inguérissable que quand il a été partagé. Alors, et seulement alors, il est éprouvé, complet, et règne en maître sur nous. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que d'avoir été aimé de la femme de son idéal, d'avoir marché dans son rêve, d'être entré avec sa bien-aimée dans ce ciel de l'amour, si beau, si pur, si éclatant, qu'il semble que l'autre vie ne puisse rien nous garder de plus céleste!...

Et puis Laura ne peut être comparée à aucune autre femme; son esprit comprend toutes les grandeurs, son cœur saisit toutes les délicatesses, son corps réunit toutes les beautés; il y a en elle ce mélange de force et de grâce qui est la séduction irrésistible. Voir cette femme, c'est l'admirer; la connaître, c'est l'estimer; l'aimer, c'est la diviniser!...

Digitized by Google

Il n'y a rien dans son âme que de noble, comme il n'y a rien dans son corps que de parfait, et, quand on a été uni à cette créature d'élite, on lui appartient à jamais, et la séparation est une torture de tous les instants. O mon ami! que la soif du cœur est inextinguible, et quel désert que le monde pour moi!

. . . . . .

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, cher Giovanni, c'est vrai, excuse-moi. Depuis mon passage à Turin, j'emploie le peu de moments laissés par mon service à lire, à relire! Tu devines! J'ai reçu une lettre, une lettre d'elle, qui m'attendait depuis plusieurs mois! une lettre sublime, une lettre angélique! Elle me pardonne! Je te disais bien qu'elle a une âme céleste! Si elle avait pu vaincre son orgueil, elle aurait donc pu m'aimer encore!... A cette pensée, il me passe un éblouissement devant les yeux. Je déraisonne, je le sens; laisse-moi faire, sois indulgent; il faut que je parle d'elle ou que je me taise. Tu sais dans quelles ténèbres je vivais : aujourd'hui un rayon les traverse et change toutes mes impressions; ce rayon n'est pas de l'espoir, sans doute, et pourtant c'est de la joie. Mon cœur est dilaté, mon sang court plus vite dans mes veines; il faut que je parle, que je pleure, que je crie : « Mon ami, elle m'a pardonné! » Ce mot-là m'ouvre le ciel!... Je doutais parfois de la pouvoir

Digitized by Google

retrouver dans l'autre vie, et alors j'éprouvais tous les supplices de l'enfer.

Maintenant elle m'a pardonné, je puis mourir tranquille. Dieu me réunira à cette sainte qui le prie chaque jour pour moi. J'ai toujours eu le désir de rencontrer une balle autrichienne; mais quelle différence dans mes sentiments!... Aujourd'hui je partirais sans inquiétude pour l'avenir. L'amour est divin, il ne peut être traité là-haut comme ici; il n'y a là ni préjugés mondains ni impossibilités sociales; il y a des âmes qui s'unissent quand elles sont dignes l'une de l'autre. Il me semble que la mienne bat déjà des ailes avec joie pour s'envoler.

Ne me parle pas d'avenir, de succès, d'honneurs. Qu'est-ce que cela me fait! Vais-je rester ici-bas pour le plaisir de porter des épaulettes? Vois-tu, mon ami, quand un homme a éprouvé un amour comme le mien, rien ne saurait plus le toucher. J'ai reçu la nouvelle de mon avancement avec un secret dédain, je regarde l'ambition comme le superflu des heureux; moi, j'ai bu à la coupe de toutes les félicités, elle s'est brisée dans mes mains, je ne me baisserais pas pour ramasser une couronne!

Digitized by Google

XVIII

LE DUC RUDOLPHI.

Quand, à son retour de Turin, le duc Rudolphi apprit le départ de Laura et lut sa lettre d'adieu, il éprouva une de ces commotions qui vieillissent un homme de dix ans. En un instant, toutes les suppositions les plus diverses traversèrent son cerveau. La vérité seule, on le comprend, ne l'effleura même pas. Avant de prendre un parti, il relut la lettre de sa fille et tâcha de concentrer toutes les forces de son intelligence pour en deviner la pensée intime. Cette lettre disait trop ou trop peu. La douleur secrète de Laura, ses regrets de quitter le monde, s'y trahissaient malgré elle, au milieu des expressions indiquant la fermeté de sa résolution.

Pour quiconque ne pouvait pénétrer le fond de son âme, cette lettre devait être irritante comme une énigme. Le duc éprouva cette impression, et ses réflexions, d'accord avec son premier mouvement, lui conseillèrent de se rendre sur-le-champ auprès de sa fille. « Quand je l'aurai là, devant moi, pen-

Digitized by Google

sait-il faudra bien qu'elle m'avoue la vérité; je ne crois pas à son vœu, je ne crois pas à sa vocation; si tout cela était réel, pourquoi ne m'en eût-elle pas parlé, au lieu de s'enfuir comme si elle se faisait enlever? »

Sans prendre même le temps de changer de vêtements, le duc remonta dans sa voiture et partit pour Novare.

Un matin, peu de jours après l'arrivée de Laura au couvent, l'abbesse entra dans sa petite chambre et vint la prévenir que son père la demandait au parloir. La jeune fille devint pâle comme sa guimpe.

« Ma mère, dit-elle, chargez-vous, je vous en supplie, de faire comprendre à mon honoré père que je ne puis me rendre à son désir.

— Je prévoyais cette demande de votre part, mon enfant, répondit l'abbesse, et j'ai tenté, en me rendant près de lui, de vous épargner une entrevue qui, je le crains, sera pénible pour tous deux; mais le duc insiste, il est irrité, il veut vous voir, c'est son droit; de plus, il importe qu'il ne vous croie pas influencée par nous. Si votre vocation est sincère, Dieu vous inspirera et vous soutiendra dans cette dernière épreuve. Allons, venez; un plus long retard pourrait indisposer davantage votre père. »

Laura se laissa emmener; elle marchait derrière l'abbesse, plus semblable à un automate qu'à une

Digitized by Google

créature vivante. Elles se rendirent à la partie du parloir réservée aux postulantes, et séparée à hauteur d'appui, par une cloison garnie d'un réseau de fil de fer, du reste de la salle affectée aux étrangers. Des rideaux de serge verte appliqués contre le grillage empêchaient les visiteurs de voir l'intérieur du couvent. Quand Laura entra avec l'abbesse, le duc Rudolphi, assis sur un banc de bois, avait la tête dans ses mains et paraissait profondément absorbé; en entendant du bruit, il regarda avidement du côté du grillage. Il s'attendait à voir paraître sa fille. Le rideau s'agita faiblement et lui indiqua seul la présence de Laura.

« Ne puis-je te voir, ma fille? » demanda-t-il d'un accent très-ému.

Laura s'appuya tremblante contre la cloison et n'osa point répondre. L'abbesse lui vint en aide. Elle écarta le rideau qui les cachait toutes deux aux regards et dit :

« Voici votre fille, monsieur le duc; elle n'est encore que postulante; vous pouvez la voir en conversant avec elle.

— A travers ces grilles, madame? Laura ne peut-elle venir près de moi, ici?

— Ce serait franchir l'enceinte intérieure du couvent, monsieur le duc; c'est impossible.

— Comment, impossible! Et si je veux l'emmener, cependant?

Digitized by Google

— Je m'empresserai de la remettre entre vos mains, si toutefois elle me le demande elle-même.

— Mon cher père, dit Laura en retrouvant un peu de courage, laissez-moi ici, je vous en conjure.

— Est-ce bien toi, ma fille, que j'entends? est-ce bien de ta propre volonté que tu es venue t'ensevelir dans un cloître? De quel vertige es-tu frappée, mon enfant! n'as-tu donc pas pensé à la douleur de ton vieux père? Comment, c'est au moment où mes soins viennent de t'arracher à la mort que tu te décides à m'abandonner! Ah! Laura, je ne te reconnais pas!...

— Mon père! mon père bien-aimé! s'écria Laura que les larmes gagnaient en écoutant ces paroles, si vous saviez à quel point je souffre en vous résistant! »

Le duc la voyant attendrie, sentit renaître son espoir; il employa son dernier argument.

« Tu m'as parlé d'un vœu, chère enfant, reprit-il; je respecte comme toi un engagement pris avec le ciel; mais ce vœu n'est pas irrévocable, et j'irai, s'il le faut, te conduire aux pieds du saint-père pour lui demander de t'en délier. Cela concilierait tout. Dis, ne le veux-tu pas, ma bien chère fille? refuses-tu de revenir près de moi?... »

Le pauvre père faisait passer toute son âme dans sa voix; il était là, derrière cette grille, oppressé,

Digitized by Google

suppliant, regardant sa fille avec des yeux obscurcis de larmes, lui tendant les mains en l'implorant. Tout dans son attitude révélait ses craintes, son amour et son désespoir.

Laura ne put soutenir ce spectacle; ses forces, déjà très-ébranlées par ses combats intérieurs, l'abandonnèrent.

« Oh! cher père! balbutia-t-elle, je vous fais douter de mon amour, je suis bien malheureuse! »

Elle ne put rien ajouter; elle tomba pâle et inanimée dans les bras de l'abbesse restée spectatrice impassible de cette scène déchirante.

« Elle se meurt! cria le malheureux duc, en secouant avec violence la grille qui le séparait de sa fille.

— C'est un simple évanouissement, répondit l'abbesse tout en faisant respirer des sels à Laura. Ne vous inquiétez pas, monsieur le duc; aucun soin ne lui manquera. Je vous promets même de ne pas la quitter tant qu'elle sera souffrante. Permettez-moi seulement de vous engager à vous abstenir de la voir jusqu'à ce qu'elle ait repris toutes ses forces.

— Ainsi, madame, voilà donc où j'en suis : on me refuse même la douceur de la soigner. Je ne suis plus père! »

La voix du duc mourut étouffée par une émotion poignante. Il la surmonta cependant, et, adressant à l'abbesse un salut plein de dignité :

Digitized by Google

« Madame, dit-il, je vous fais responsable de cette âme qui s'est confiée à vous; si ma fille est plus heureuse chez vous que près de moi, je tâcherai de ne pas murmurer en me soumettant à la volonté du Ciel. »

Et il sortit en jetant un dernier regard chargé d'amour et de reproches du côté où Laura, entourée de plusieurs religieuses, commençait à reprendre ses sens.

Le lendemain, il reçut quelques lignes de Laura, dans lesquelles elle lui exprimait d'une manière très-respectueuse et très-ferme sa détermination inébranlable de rester au couvent.

Le duc Rudolphi quitta Novare sans essayer de revoir sa fille. Il rentra solitaire et accablé dans ce palais naguère encore si brillant, quand Laura l'éclairait de sa beauté et des grâces de sa jeunesse.

« Il faudra vivre seul, maintenant! se dit-il avec découragement. Ma fille est perdue pour moi comme si elle était morte; Dieu me l'a reprise dès ce monde, et cela au moment où je rêvais aux belles fêtes de son mariage avec Ascanio San-Carlo. Quelle fatalité a donc dérangé tous mes projets de bonheur? »

Et le malheureux duc cherchait en vain à pénétrer les motifs qui avaient amené tant de changements autour de lui.

Rien de moins rare que ce qu'il éprouvait; la vie

Digitized by Google

de chacun a de ces moments où l'on ressent vivement les effets de causes qui restent cachées. L'homme s'agite sans cesse dans l'inconnu, comme un aveugle au milieu des ténèbres; son intelligence et sa volonté sont bien souvent impuissantes à lui révéler l'origine des événements qui le frappent, et ce mystère ajoute alors à sa situation quelque chose de fatal et d'amer.

Dans cette disposition d'esprit, le duc devait trouver la solitude doublement pénible. La solitude est l'ennemie capitale de cette race superficielle et privilégiée à laquelle il appartenait.

Le séjour de Rudolphi lui devint bientôt insupportable. Il alla retrouver son fils, le marquis Alphonse, à Turin, et voulut essayer de remplir sa vie avec les préoccupations de ses espérances ambitieuses; mais rien ne put combler le vide que l'absence de Laura avait fait autour de lui. Pendant les premiers temps de son séjour à Turin, le marquis fit de louables efforts pour empêcher son père de souffrir de cet isolement relatif; mais il avait une nature trop légère, il vivait au milieu d'entraînements trop multipliés pour pouvoir s'astreindre longtemps à ce rôle de consolateur.

Les femmes, seules, ont ce don divin de savoir soigner les blessures de l'âme; leur nature les prédispose à cette mission de douceur et de patience. Les hommes ont parfois du dévouement en lingot;

Digitized by Google

il est bien rare qu'ils en aient en monnaie. Le marquis Alphonse n'avait, il faut le dire, ni l'un, ni l'autre; sa personnalité, facile dans la forme, était intraitable dans le fond; sacrifier quelque chose de ses jouissances pour autrui, cet autrui fût-il son père, ne lui venait pas à l'idée. Il agissait ainsi sans calcul, sans préméditation; il appartenait à la catégorie innombrable des égoïstes naïfs.

Précisément parce qu'il n'était pas indifférent par système, il ne tarda pas à s'apercevoir des changements qui se manifestaient chez le duc Rudolphi; il vit son esprit s'assombrir et sa santé décliner rapidement.

« Mon cher père, lui dit-il un jour, puisque vous ne voulez pas, comme moi, attendre paisiblement que Laura se dégoûte de la vie de couvent (ce qui, à mon avis, ne peut manquer d'arriver); puisque vous persistez à prendre au sérieux sa fantaisie monastique, il m'est avis qu'il faudrait employer quelques moyens pour la faire cesser le plus tôt possible.

— Connais-tu donc un moyen, Alphonse, d'agir sur sa détermination? Elle refuse de me voir, elle répond à mes lettres par des éloges du couvent.

— Entêtement de femme exaltée momentanément. Laura n'a rien d'une religieuse, ni dans l'esprit, ni dans les goûts; elle est certainement sa

Digitized by Google

propre dupe en ce moment; il s'agit de la ramener au vrai.

— Comment faire, puisqu'on ne peut arriver jusqu'à elle?

— Vous, soit! car elle se méfie de sa tendresse pour vous.

— Hélas! dit le duc amèrement, en est-elle là, en effet, de repousser de son cœur une affection si naturelle et qui me rendait si heureux!

— Sans doute, elle en est là; tout le prouve; elle ne veut pas vous voir, ni moi non plus. Eh bien! il faut se tourner d'un autre côté. J'ai songé à une combinaison qui peut réussir.

— Parle, Alphonse, dis vite; quelle combinaison?

— Ma femme est en ce moment à Paris.

— Oui. Veux-tu la rappeler? Mais tu te souviens que Laura n'aime pas beaucoup la marquise.

— Un peu de patience, mon père. Ma femme est en la société de la comtesse Héléna Martinelli, l'amie intime de Laura, la seule femme en qui elle ait confiance; il faut la faire confesser par la comtesse.

— Ton idée est excellente, Alphonse. Je vais écrire à Héléna sur-le-champ.

— Ceci a déjà été fait, mon père.

— Par qui?

— Par moi.

— Eh bien?

Digitized by Google

— Eh bien! il y a des difficultés. J'ai engagé la marquise Rudolphi à revenir le plus tôt possible et à ramener Mme Martinelli avec elle; il paraît que ces dames se plaisent à Paris, et quoique la comtesse vienne de perdre son mari, elle prétend passer encore six mois dans cette capitale des plaisirs.

— Et ta femme veut rester avec elle, ce dont tu n'es pas enchanté?

— Vous l'avez dit, mon cher père, et, sans les devoirs impérieux de mon service militaire, je serais allé la chercher. J'ai laissé la marquise aller en France pour y prendre les eaux, et non pour y mener la vie de Paris.... Je connais Paris!...

— Je ne te croyais pas jaloux, Alphonse, et ta manière de vivre avec ta femme semblait l'indiquer de reste.

— Je ne suis plus amoureux de la marquise; après six ans de mariage, cela se comprend; mais j'en suis toujours jaloux, c'est très-différent. Au total, il ne me paraît pas convenable qu'elle habite Paris sans moi, et, puisqu'elle n'obéit pas à mes lettres, vous pouvez, mon cher père, me rendre un très-grand service en allant à Paris à ma place.

— Ah! dit le duc en retrouvant le caractère de son fils dans ces derniers aveux, tu m'envoies chercher ta femme sous prétexte de ramener la comtesse Martinelli.

— Du tout, mon cher père, je vous engage à faire

Digitized by Google

un voyage qui sera, je le crois, utile à notre famille sous plus d'un rapport. Une fois ces dames ici, il me paraît difficile que Laura résiste à leurs instances. Croyez-moi, en matière de couvent, les femmes sont plus habiles que les hommes. »

Quoi qu'il en fût des convictions du duc Rudolphi, l'idée de son fils avait fait briller un peu d'espoir à ses yeux, et il partit pour Paris, bien résolu à ramener la comtesse, dont il espérait se faire un auxiliaire auprès de Laura.

Digitized by Google

XIX

LES CONFIDENCES.

Le marquis Alphonse n'avait pas manqué de perspicacité en désignant la comtesse Héléna Martinelli, comme la seule personne qui pourrait pénétrer la pensée intime de Laura. La comtesse, un peu plus âgée que la fille du duc Rudolphi, était, depuis son enfance, sa compagne préférée. Comme Laura, elle avait perdu sa mère; cette conformité de situation prédisposa les deux jeunes filles à une tendresse mutuelle.

Il en était résulté entre elles une de ces fraternités de choix plus fortes et plus profondes souvent que la fraternité du sang. Le mariage d'Héléna vint rompre leur douce intimité, sans altérer le sentiment qui l'avait créée. Une correspondance suivie suppléa tant bien que mal aux épanchements habituels; elle conserva longtemps du côté d'Héléna cet accent de franchise absolue, habituel entre les deux amies; elle devint gênée de la part de Laura, lorsque ses relations avec Lorenzo, qu'elle croyait cependant être le prince San-Carlo, eurent introduit

Digitized by Google

dans sa vie un de ces secrets importants qu'on n'ose confier au papier.

Quand, après avoir traversé les angoisses et les crises que nous avons racontées, Laura se trouva seule au couvent sous le poids de pensées et de souvenirs accablants, elle se tourna vers cette amitié de toute sa vie, d'où lui venaient encore de temps en temps les seules paroles affectueuses qui ne la fissent pas souffrir.

Après la mort du comte Martinelli, Laura éclata dans des confidences complètes, et elle laissa un autre regard que celui de Dieu sonder les mystères de son âme. Cette sorte de confession, où la vérité avouée était un si grand acte d'humilité, soulagea la jeune recluse. Dès lors elle ne songea plus à rien cacher à son amie, et lui fit passer, par l'entremise d'Amine, de longues lettres où elle lui dévoilait tout son cœur.

Nous en citerons quelques fragments.

Digitized by Google

Couvent des Annonciades.

Depuis ton veuvage, ma chère Héléna, je puis t'accorder cette confiance absolue que je te refusais il y a trois mois. La triste circonstance qui t'a privée de ton confident naturel me donne l'assurance de voir mes secrets renfermés en toi. Tu pleures, ma pauvre Héléna ! mais tes larmes sont celles d'une douleur que tu peux avouer, car elle t'honore, d'une douleur dont le temps diminuera nécessairement l'intensité.

Tu avais pour le comte une affection calme; sérieuse, filiale presque ; tu as noblement accompli tous tes devoirs envers lui ; cette pensée adoucira tes regrets. Le monde te respecte, t'entoure, t'admire, et est prêt à t'offrir sous mille formes des consolations que tu finiras par accepter. Quel abîme entre toi et moi ! entre ta douleur et la mienne ! « Tu pleures, me dis-tu; raconte-moi toutes tes peines, je saurais les comprendre. »

Me comprendre ! Le pourras-tu ? tu m'as vue forte et paisible autrefois ; tu me demandais alors des conseils, tu admirais ma sagesse et ma fermeté. Que diras-tu en me retrouvant perdue et irrémédiablement désolée?

Il y a de la fatalité dans mon malheur ; il y a

Digitized by Google

aussi de ma faute! Tu sais déjà, par le long récit qu'Amine t'a fait passer, quel enchaînement de funestes circonstances m'a amenée ici. Il me reste à te parler de mon cœur. L'oserai-je? Tu ignoreras toujours, toi, ce que c'est que d'aimer un homme qu'on ne doit jamais revoir, de se reprocher cet amour, d'en rougir, d'en souffrir, et de n'en pouvoir guérir!... J'ai élevé une barrière infranchissable entre mon passé et mon avenir; j'ai pu disposer de ma destinée, je n'ai pu dominer mes sentiments; là, le passé, le terrible passé règne encore!...

Arrivée ici, je me suis annulée le plus possible; je me me suis faite esclave de la règle; j'ai appelé à mon aide le jeûne et les macérations de toutes sortes. Hélas! mon corps a souffert sans que mon âme ait été domptée : il y a en moi comme un foyer de révoltes et d'ardeurs sans nom; je ne puis ni me vaincre, ni me calmer! En vain je prie, et pleure, et m'humilie devant Dieu : la paix! la paix! le seul bien que j'implore, il ne me l'accorde pas!

Tout ce que je vois ici m'irrite; ce qui devrait me consoler m'aigrit; le silence des cloîtres, la régularité des habitudes, l'austérité des pratiques, tout, jusqu'à la sérénité des visages, me remplit d'amertume et augmente mes effervescences intérieures. Je me fais l'effet d'un être vivant, s'agitant au milieu d'ombres impassibles! La paix règne partout autour

Digitized by Google

de moi; ne règne-t-elle donc que dans les cœurs qui n'ont pas battu? Ces filles-là, vois-tu, marchent déjà dans les sentiers du ciel! Moi, je les regarde, je les envie, et je me déchire incessamment aux épines qui m'empêchent de les suivre!...

Souvent je vais demander appui et consolation au tribunal de la pénitence. Je trouve là un homme vénérable, revenu des choses mondaines, peut-être ne les ayant pas connues. Il démêle vaguement mes angoisses, voit cependant que je suis une âme déchirée par la douleur, et m'accorde des paroles de pitié chrétienne. Il m'engage à me repentir, et m'ordonne habituellement de dures pénitences, dont l'exécution m'exténue assez pendant plusieurs jours pour que je n'aie pas même la force de souffrir!... Mais ces moyens-là ne guérissent pas : ils tuent. Pourquoi ne tuent-ils pas plus vite?

Les saintes qui sont mes compagnes m'exhortent à porter mon fardeau au pied de la croix; je les écoute, je leur obéis; je passe mes jours et souvent une partie de mes nuits prosternée devant l'autel, et là, même là, des pensées implacables m'envahissent. Ce ne sont pas des remords qui me dévorent; c'est bien pis, ce sont des regrets. Les remords se calment par le repentir, les regrets s'attisent par l'aspiration!

Oui, il faut que je l'avoue, je suis poursuivie par un fantôme auquel j'appartiens; ce fantôme me ré-

Digitized by Google

clame, m'obsède, m'assiége; ce fantôme est celui d'un homme qui m'a offensée profondément, dont la conduite a été infâme, et que j'aime follement, que j'aime mortellement!

Sondes-tu l'abîme où je suis tombée?

Non, depuis Héloïse qui languit dans un cloître pendant de si longues années, jamais victime d'un amour impossible ne fut plus misérable que moi!

Ce fantôme dont je te parle se mêle à toute ma vie, il m'accompagne partout : tantôt beau, fier, rayonnant comme le faisait l'amour; tantôt pâle, inanimé, sanglant, couché sur un champ de bataille où il est allé chercher la mort avec l'oubli.

Parfois aussi j'ai des vertiges, des hallucinations étranges; le fantastique et le réel se confondent à mes yeux; mon rêve me domine : le fantôme n'est plus une ombre évoquée par mon imagination, c'est lui! lui! l'homme dont je ne puis prononcer le nom! car celui que je lui donne n'est pas le sien, et en le voyant je me livre à de coupables joies. De pareilles crises me saisissent même au milieu du sanctuaire, et alors je m'enfuis éperdue, glacée de terreur à la pensée que j'ai commis un sacrilége!

Voilà ma vie, voilà mon martyre! Quand cela finira-t-il?

Hélas! je sais comment, mais je ne sais pas quand!

Digitized by Google

Il y a ici une jeune sœur de mon âge, qui m'a prise en amitié et près de laquelle je passe toutes mes heures de liberté; elle a prononcé ses vœux depuis un an; c'est une orpheline adoptée par la communauté. Elle se nomme Rosalie; elle est grande, fraîche et belle de visage; ses yeux gris bleu à cils bruns ont une expression de douceur et de gaieté qui séduit irrésistiblement : rien de charmant comme son sourire qui montre des dents irréprochables. Si cette belle créature entrait dans un salon, elle attirerait tous les hommages; mais elle ne sait même pas qu'il existe des salons!

L'autre jour, je lui ai demandé de quelle couleur étaient ses cheveux.

« Oh! très-blonds, me répondit-elle, et je puis dire très-beaux, car ils descendaient au-dessous de mes genoux; je les ai envoyés à ma sœur aînée le jour de ma prise d'habit, et cela lui a fait plaisir.

— Et vous, n'avez-vous éprouvé aucun regret en perdant un si bel ornement?

— Si, pendant le premier moment; mais cela s'est vite effacé devant la réflexion. Les seuls ornements d'une religieuse ce sont ses vertus, et l'humilité en est une. »

Quand elle me parle ainsi, je la regarde et l'observe avec une sorte de curiosité envieuse; j'admire la placidité de ses traits, qui révèlent le calme intérieur. Ces beaux yeux limpides n'ont jamais brillé

Digitized by Google

sous un autre regard, cette bouche si fraîche n'a connu que les baisers maternels; ce sourire d'ange n'a enchanté personne; ce sang si pur a toujours coulé à flots tièdes et égaux sous le réseau de ses veines bleues; le corps, le cœur, l'âme, tout est vierge; c'est une femme en bouton, et l'épanouissement ne se fera jamais; elle retournera au ciel sans avoir révélé ses parfums à la terre; fleur mystique préservée par l'ombre des cloîtres, et qu'aucune main humaine n'effeuillera!

Elle semble parfaitement heureuse d'être entrée en religion; elle m'exhorte beaucoup à l'imiter, et parle avec une douceur enjouée des rigueurs de l'ordre, dont elle paraît presque reconnaissante.

Un jour que je l'interrogeais pour me rendre un peu compte de ce qui m'attend (car je ne suis encore que postulante, et au noviciat seulement je pratiquerai la règle tout entière), je m'étonnais de lui voir une si magnifique santé en écoutant le détail de ses austérités.

« Oui, me répondit-elle en souriant, je me porte encore bien; cependant j'ai déjà beaucoup maigri depuis ma profession, et j'espère bien ne pas vivre plus de sept ou huit ans.

— Quoi! lui dis-je, désirez-vous donc mourir!

— Je ne désire pas vivre vieille, c'est vrai; plus tôt on part, moins on souffre; je quitterai la vie comme j'ai quitté le monde sans un regret. L'es-

Digitized by Google

sentiel n'est pas de vivre longtemps, mais de bien vivre et de bien mourir.

— Sans doute; cependant qui vous fait penser que vous deviez mourir sitôt?

— On n'atteint guère la vieillesse dans notre maison, ne le savez-vous pas? Notre mère vous en avertira avant de vous laisser entrer au noviciat; il est rare que nous dépassions trente ans.

— Et quelles causes vous tuent toutes si jeunes?

— Il y en a plusieurs. D'abord, la sévérité de la règle, que ne supportent pas les tempéraments délicats; ensuite la maison est mal située, dans un pays humide. Nous souffrons presque tous les ans de fièvres épidémiques qui deviennent souvent chroniques, et nous font périr dans une langueur incurable; enfin la phthisie nous enlève aussi plusieurs de nos mères chaque année.

— Ah! la phthisie, m'écriai-je, c'est affreux!

— Non, me dit-elle, c'est une maladie bien douce quand on ne nous tourmente pas par le traitement. Moi, je m'en irais volontiers par cette route-là, si on voulait seulement me laisser tranquille et ne pas m'obliger à prendre des tisanes et des pilules. Cela ne sert à rien, et il n'y a pas de remède. J'ai vu cela ici déjà cinq ou six fois. Tenez, quelques jours avant votre arrivée, une de nos sœurs est morte si doucement qu'elle a causé avec moi jusqu'au dernier moment. Une autre, sœur Monique, mourra

Digitized by Google

bientôt, elle le sait. Ce matin, notre vieille infirmière (elle a soixante-seize ans, elle passe cinq nuits par semaine, elle est de fer celle-là!), cette bonne vieille disait à sœur Monique :

« Je crois bien que vos souliers sont cirés pour « partir, ma pauvre Monique; je pensais m'en aller « avant vous, mais je vois, à votre mine, que vous « n'en avez pas pour longtemps. Eh bien! vous me « retiendrez ma place au caveau; allez, je serai po- « lie, je ne me ferai pas attendre! »

— Ainsi, elles plaisantent avec la mort?

— La mort n'a rien d'effrayant pour elles; elles s'éteignent comme des lampes, et puis, comme dit notre mère : « Le plus important de la vie, c'est la « mort! »

J'écoutais pensive ces paroles, et je contemplais cette femme, jeune, belle, robuste, éclatante, repoussant de ses lèvres roses cette coupe de la vie que tant d'autres ne veulent pas quitter, même après l'avoir épuisée; il n'y a dans cette femme que le renoncement le plus complet et le plus volontaire; il semble que le tombeau l'attire, elle qui n'a rien éprouvé, comme moi qui ai tout souffert!

Elle n'est pourtant pas moins humaine dans sa sainteté que moi dans mon désespoir; l'égoïsme persiste en elle comme en moi; car enfin, elle n'abandonne le monde que par la foi où elle est d'être dédommagée au centuple. Elle ne renonce

Digitized by Google

pas, elle dédaigne, et, pressée d'aller chercher là-haut sa récompense, elle envie naïvement les âmes qui la précèdent.

Fille étrange et complète, néanmoins, que l'on ne comprend qu'en la voyant enveloppée de l'habit monastique; sorte de cachet apposé par le catholicisme sur les créatures qu'il réclame tout entières.

Multiplier les citations des lettres de Laura et de Lorenzo, ce serait vouloir montrer les formes infinies que peut revêtir un sentiment absolu comme celui qui les possédait. La séparation, au lieu d'affaiblir cette passion née de circonstances si étranges, la fortifia. L'absence est à certains amours rares et profonds ce que le vent est aux incendies : les petits feux s'éteignent sous son influence, les grands s'avivent. Le premier effet de l'absence est d'exciter toutes les ardeurs d'une passion; un absent, c'est presque un mort, et, si on l'a bien aimé, on ne se souvient que de ses qualités, et le regret les exalte.

Laura et Lorenzo connurent tous deux ces ar-

Digitized by Google

deurs comprimées, ces regrets amers qui font de la vie un martyre. La tente du soldat et la cellule de la postulante furent témoins de bien des nuits de fièvre et de larmes; ils n'entrevoyaient pas de terme à leurs tortures, et ils les subissaient sans souhaiter en guérir. L'amour est ainsi fait : il rend précieux les maux qu'il impose; guérir, c'est oublier, et on ne souhaite jamais oublier ce qu'on aime.

L'année s'écoula dans ces angoisses communes à tous deux et ignorées de chacun, augmentées même pour Lorenzo du tourment de se croire méprisé, pour Laura de la pensée d'être un jour remplacée dans le cœur de son amant.

La comtesse Héléna, ramenée de Paris par le duc et plus encore par les désolantes confessions de Laura, fit de vains efforts pour l'arracher des Annonciades. La jeune fille lui résista. Avec une grande affection pour Laura, un esprit très-vif, un cœur sûr et dévoué, la comtesse ne possédait pas ce qu'il fallait pour se faire écouter de cette femme exaltée par les souffrances de l'amour. Héléna Martinelli n'avait jamais aimé; elle jetait sur la vie le regard calme et prudent de la femme du monde; elle ne pouvait suivre Laura dans la sphère enflammée où habitait son âme. Les deux femmes ne parlaient plus la même langue. Laura accusa son amie de

Digitized by Google

sécheresse et de déloyauté en l'entendant lui conseiller de quitter le couvent et d'oublier Lorenzo. La comtesse jugea sa pauvre amie à moitié folle en la voyant résolue à adorer jusqu'à la mort un homme indigne d'elle sous tous les rapports. Après un certain nombre de longues entrevues où chacune poursuivait son thème sans se faire écouter de l'autre, les visites de la comtesse à Novare devinrent de rares apparitions. D'ailleurs son vêtement de deuil commençait à accepter des nuances moins sombres, elle entr'ouvrait son salon à Turin, et rentrait ainsi dans la lumière et le mouvement de la vie du monde, tandis que Laura s'enfonçait dans l'ombre et la solitude du couvent, avec cette âpre satisfaction que donne le renoncement à tout.

Le temps, qui passe d'une aile égale sur les fronts désolés et sur les fronts rayonnants, le temps, ce grand modificateur de toutes choses, adoucit un peu, sans la changer, la situation morale de Laura; le séjour du cloître y fut bien aussi pour quelque chose.

L'esprit se ressent toujours du milieu où il se trouve. Cette existence austère, paisible, régulière, qui d'abord avait exalté Laura, agit sur elle à la longue. Elle parvint à régler ses habitudes sur celles de ses compagnes, et, en présence de la sérénité de ces saintes filles, l'apaisement pénétra dans son âme. Tout en sentant toujours saigner sa plaie inté-

Digitized by Google

rieure, elle finit par entrer dans la voie de la résignation, ce doux chemin de la mort. La prière n'avait pu la guérir, mais elle l'avait soumise. Le sanctuaire ne la voyait plus, comme dans les premiers temps de son séjour aux Annonciades, désespérée, violente, révoltée, et si ses larmes coulaient encore, si son sang bouillonnait parfois sous l'impression de souvenirs mal repoussés, elle offrait ses pleurs et ses tortures au Dieu consolateur, et retrouvait la force de se vaincre.

L'abbesse, qui l'observait d'un œil attentif, en la voyant lutter et souffrir en silence, devina une partie de son secret. Elle avait reconnu l'amour à ses ravages, peut-être par expérience, et s'expliqua la ferveur de la nouvelle postulante. En femme prudente, elle ne montra pas qu'elle eût rien pénétré, elle savait combien les confidences avivent certaines flammes, et elle laissa la jeune fille n'ouvrir son cœur que dans les effusions de la prière.

Si elle eût eu connaissance des lettres adressées par Laura à la comtesse Héléna et envoyées par l'intermédiaire d'Amine, elle eût pu, en les supprimant, amener plus tôt la phase de paix relative que Laura atteignit si difficilement; mais toute sa surveillance fut adroitement déjouée : l'Amour, qu'on représente aveugle, n'en a pas moins l'art de défier tous les Argus; l'abbesse ne put donc que soupçonner les combats intérieurs de la postulante, et, en

Digitized by Google

la voyant de jour en jour plus recueillie, elle augura bien de sa contenance pour le moment de son entrée au noviciat. Une seule chose l'inquiétait encore : c'était la dernière entrevue du duc avec sa fille, suprême épreuve bien capable d'ébranler un cœur qu'une vocation véritable n'avait pas envoyé au couvent.

Laura fut préparée plusieurs semaines à l'avance, par de longues retraites, à l'acte solennel de sa profession ; ses directeurs spirituels tournèrent habilement vers un mysticisme exalté tous les élans de passion de cette nature ardente, et quand le grand jour approcha, si elle ne se trouva pas avoir le calme des fortes résolutions, elle eut du moins l'enthousiasme des grands sacrifices.

Digitized by Google

XX

LA PRISE D'HABIT.

Les couvents de tous les pays font une cérémonie presque publique d'une prise d'habit.

L'entrée au noviciat étant pour une jeune fille le premier pas fait dans une voie où le second est irrévocable, les communautés tiennent à ce que ce pas se fasse en présence de nombreux témoins qui peuvent ensuite attester que les engagements pris par la religieuse ne lui ont été imposés par aucune violence morale.

La communauté des Annonciades prépara la prise d'habit de Laura Rudolphi avec une pompe exceptionnelle, motivée par la haute position sociale de la novice, peut-être aussi par la dot magnifique qu'elle apportait au couvent.

L'abbesse présida elle-même aux préparatifs de la cérémonie; elle ordonna l'ornementation des salons où devaient être reçus les grands personnages conviés à cette solennité. Dès la veille, elle s'occupa à faire disparaître la nudité des murs sous de riches tapisseries, et masqua l'absence de meubles par des

Digitized by Google

caisses de fleurs habilement disposées; les sombres cloîtres des Annonciades se transformèrent en galeries de fête sous son intelligente direction. Elle fut interrompue au milieu de ses soins par l'arrivée de la sœur tourière, qui l'aborda d'un air assez effaré.

« Qu'avez-vous, ma sœur? demanda l'abbesse.

— Un officier de la garde du roi est là, notre mère; il demande à vous voir; il est, dit-il, porteur d'ordres qui vous concernent.

— Des ordres, répéta l'abbesse avec hauteur; nous allons voir. Introduisez cet officier ici, sœur Saint-Ambroise; ce salon dépend de la première enceinte. Vous, mes filles, dit-elle aux religieuses qui l'entouraient, retirez-vous; je vous ferai appeler quand nous pourrons continuer nos travaux. »

Les religieuses sortirent.

Bientôt après, l'abbesse se trouva en face d'un jeune capitaine vêtu de l'élégant uniforme d'officier d'état-major.

« Madame, dit le jeune homme, après s'être respectueusement incliné, je ne sais si vous avez connaissance de ce qui se passe à Novare?

— Rien de ce qui se passe en dehors des limites du couvent n'est de ma compétence, monsieur, et je dirai même qu'il est de mon devoir de l'ignorer; notre couvent est cloîtré, vous le savez; cela signifie qu'une barrière infranchissable est élevée entre le monde et nous. Votre présence ici m'annonce ce-

Digitized by Google

pendant qu'il doit se passer des choses fort extraordinaires.

— Rien autre que ceci, madame : le roi Charles-Albert, continuant la guerre nationale qu'il a si bien commencée, a pris ses campements aux environs de cette ville, et d'un moment à l'autre Novare peut être le théâtre d'une bataille.

— Nous prierons Dieu, monsieur, pour le succès des armes de notre légitime souverain.

— C'est bien, madame, mais ce n'est pas assez ; le général Guillermi, dont j'ai l'honneur d'être l'aide de camp, m'envoie près de vous porteur de l'ordre que voici. »

Et le jeune officier présenta à l'abbesse un large pli cacheté aux armes royales. Comme elle hésitait à le prendre :

« Ne vous inquiétez pas, madame, ajouta-t-il ; cette lettre vous prie seulement de vouloir bien remettre quelques-unes des provisions du couvent à la disposition des officiers porteurs de bons émanant de l'autorité supérieure. On craint d'être bloqué dans ce faubourg écarté, et cette mesure est une simple précaution. Le général vous demande aussi de faire disposer quelques salles de cette maison de façon à pouvoir y établir une ambulance en cas de besoin. Lisez, madame, et vous verrez que là se bornent les exigences de mon général. »

L'abbesse parcourut la lettre avant de répondre.

Digitized by Google

« Monsieur, dit-elle ensuite, je m'empresserai de fournir les rations demandées, vous pouvez en donner l'assurance à vos chefs ; mais je ne puis accorder ce qui est relatif à l'ambulance. Il m'est impossible de recevoir des hommes dans cette maison ; notre règle s'y oppose.

— Madame, reprit le jeune officier, la première de toutes les règles n'est-elle pas la charité ? D'ailleurs, le soulagement des malades, le pansement des blessés, est mis pieusement en pratique par des religieuses qui sont bénies et vénérées du monde entier.

— Sans doute, monsieur ; mais il ne nous est pas permis de transgresser en quoi que ce soit la règle que nous avons juré d'observer. Une religieuse obéit et ne choisit pas ; choisir, c'est juger. Et puisque sainte Jeanne, en fondant les Annonciades.... »

L'officier interrompit les explications de l'abbesse.

« Il suffit, madame, dit-il ; je voudrais pouvoir respecter vos scrupules, mais j'ai des ordres précis, et, sur votre refus, je serai obligé de passer outre, dans le cas où les besoins de l'armée exigeraient que des blessés fussent transportés ici.

— Nous obéirons à la force, monsieur, » dit l'abbesse.

Et, baissant son voile, elle fit un court salut au jeune homme, et se retira plus inquiète qu'elle ne

Digitized by Google

voulait le paraître. Elle jugea prudent de laisser ignorer à la communauté la nature de la communication qu'elle venait de recevoir ; elle en fit part seulement à la mère assistante, chargée de l'organisation matérielle de la maison, et lui dit de tenir un certain nombre de lits préparés dans un bâtiment extérieur, afin de préserver, en cas d'événement, l'enceinte intérieure du couvent.

La nuit se passa comme à l'ordinaire ; deux personnes furent tenues éveillées sous l'impression d'anxiétés bien différentes : ces deux personnes étaient Laura et l'abbesse.

Au petit jour, tout le monde fut sur pied, et les derniers préparatifs pour la cérémonie s'achevèrent avec une grande rapidité.

Laura, confiée aux mains d'Amine pour la dernière fois, se revêtit de la magnifique toilette dont il est d'usage de parer la jeune fille qui va prononcer ses vœux.

Un moment elle reparut belle comme dans ses meilleurs jours ; ses yeux brillants luttaient avec ses diamants ; ses joues empourprées apparaissaient comme deux fleurs de grenade sous la dentelle de son voile ; la fièvre intérieure qui la brûlait jetait un éclat particulier et étrange sur sa physionomie.

Amine, la pauvre fille ignorante, en voyant sa maîtresse si charmante, ne put retenir l'expression de son admiration et de ses regrets.

Digitized by Google

« Oh! mademoiselle, dit-elle, vous voilà parée comme autrefois, et plus belle encore peut-être; est-il possible que ce soit pour renoncer au monde?

— Il y a déjà longtemps, ma fille, répondit Laura avec mélancolie, que j'ai renoncé au monde. Cette toilette est la dernière dont je me pare.

— Quoi, mademoiselle, vous mettez une couronne sur votre voile, comme une fiancée?

— Cela t'étonne, Amine? Ne suis-je pas la fiancée du Seigneur, et ignores-tu donc l'usage consacré qui revêt de toutes les pompes mondaines la femme qui va renoncer au monde pour jamais?

— Ah! quel dommage! Tout cela vous va si bien!

— Dans quelques heures, j'aurai quitté ces vêtements et revêtu l'humble habit de la religieuse pour ne plus le quitter.

— C'est donc bien vrai! mademoiselle va vivre ici toujours, toute sa vie! Ah! je ne peux pas m'habituer à cette idée-là, moi, j'avais toujours espéré.... Je me disais: « C'est si différent du palais Rudol-« phi! mademoiselle s'en fatiguera, elle nous re-« viendra. » Et voilà que pas du tout.... c'est fini.... vous êtes décidée...., et le dernier jour est arrivé.... »

Amine s'arrêta, ses sanglots lui coupaient la voix.

Elle saisit la main de sa maîtresse, et la lui baisa à plusieurs reprises en la couvrant de larmes.

Digitized by Google

« Du courage, ma bonne Amine, lui dit Laura que cette scène inattendue attendrissait un peu ; du courage ! nous nous reverrons encore.

— Hélas ! ce sera bien difficile ; je me marie la semaine prochaine avec Paolo, et nous irons ensuite à Gênes, son pays ; Paolo, mademoiselle sait bien, l'ancien métayer de Lorenzo Memmi ? »

Laura fit un signe d'assentiment et se détourna pour cacher son trouble. Le nom de Lorenzo, prononcé ce jour-là, lui parut un rapprochement providentiel : c'était ce nom-là qui faisait d'elle une annonciade !

Amine se méprit sur le sentiment qui l'agitait, et continua tout en essuyant ses yeux :

« Je sais bien que mademoiselle peut s'étonner de me voir épouser ce garcon-là ; mais d'abord, il a hérité de son oncle, et puis ce n'est pas la position qui fait le bonheur, et si un homme est honnête et nous aime bien, on ne doit pas y regarder de si près.

— Qu'elle est heureuse de pouvoir penser ainsi ! se dit Laura en écoutant Amine. Que ne suis-je une simple fille comme elle ! »

Et la duchesse Rudolphi, l'héritière des Rhinfeld, la femme la plus belle et la mieux douée de l'Italie, jeta un regard d'envie sur sa camériste qui allait épouser un paysan !

Les deux jeunes sœurs chargées de conduire la

Digitized by Google

postulante chez l'abbesse avant la cérémonie, vinrent en entrant interrompre une conversation assez propre à affaiblir le courage de Laura, et cependant elle fit appel à son énergie et les suivit avec une contenance ferme.

En entrant dans le parloir de l'abbesse, elle faillit s'évanouir : le duc Rudolphi était devant elle et lui tendait les bras. Elle eut un de ces mouvements spontanés qui mettent à néant toutes les résolutions, détruisent tous les calculs ; la pénitente, la religieuse, disparurent devant les sentiments de la fille, et Laura, à demi suffoquée par ses larmes, vint tomber sur le sein de son père, qui la couvrit de baisers, tout en l'interpellant par les noms les plus doux.

Le cœur violenté a de ces revanches sur le despotisme de la volonté. Malheureusement, il n'est pas le plus fort, et quand le calme revient, son empire disparaît.

Cette crise fut de courte durée ; Laura s'arracha bientôt aux bras tremblants du vieillard et vint se placer près de l'abbesse, comme si elle eût cherché près d'elle la force près de lui manquer.

« Laura, dit le duc après avoir dominé son émotion, il a donc fallu un jour comme celui-ci pour qu'il me fût permis de te presser sur mon cœur ! et cette joie qui m'est accordée, j'en jouis pour la dernière fois, car dans quelques heures nous serons

Digitized by Google

séparés pour jamais. As-tu bien pensé à cela, mon enfant? Es-tu bien sérieusement et absolument décidée à rester ici? Je ne te le cacherai pas, je suis venu avec une lueur d'espoir, et ton accueil de tout à l'heure vient de le fortifier.

— Monsieur le duc, dit l'abbesse, j'étais loin de m'attendre à de telles paroles de votre part.

— J'use de mon droit de père, madame, avant de le voir passer dans vos mains; j'use du privilége sacré que me confèrent les règlements mêmes de votre ordre, de m'assurer des dispositions de ma fille avant de lui laisser embrasser une vie que je devais croire contraire à ses inclinations. »

L'abbesse ne répliqua pas et fit un geste à Laura qui signifiait : « Parlez. »

« Mon cher et vénéré père, dit Laura, je vous ai déjà assuré de la sincérité de ma vocation.

— Ma fille, tu dois comprendre mon insistance aujourd'hui : nous touchons à un moment suprême; demain il serait trop tard.

— Hélas! dit Laura répondant à sa pensée, il y a longtemps qu'il est trop tard!

— Je ne te comprends pas, dit le duc, et je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a quelque chose d'étrange dans ta résolution. Prends garde, Laura, prends garde de nous sacrifier tous les deux! J'avais placé en toi mes plus chères espérances; pourquoi t'obstines-tu à les détruire? Songe que tu es mon

Digitized by Google

enfant bien-aimée, songe que peut-être tu seras bientôt mon unique enfant, car sais-je si je reverrai ton frère?

— Pourquoi ce doute, mon père?

— Ignores-tu donc ce qui se passe?

— Aucun bruit du dehors ne franchit notre seuil.

— Alphonse est près du roi. Le maréchal Radetsky a passé le Tessin avant-hier. Une bataille est imminente. On se bat peut-être à l'heure qu'il est de l'autre côté de la ville. »

Et comme si le ciel eût voulu corroborer les paroles du duc, un grondement lointain retentit dans l'espace, répercuté par les échos avec des roulements sinistres.

Il y eut un long silence dans le parloir de l'abbesse, pendant lequel chacun écouta pour s'assurer de la nature de ce bruit formidable.

« C'est le canon, dit enfin le duc. Hélas! tu vois que je ne m'étais pas trompé.

— Le canon! » répéta Laura avec terreur.

Elle songeait à son frère Alphonse, aide de camp du roi Charles-Albert, exposé par sa situation même; mais elle songeait surtout à cet obscur soldat qui pouvait trouver la mort dans cette bataille et la cherchait sans doute.

« Oh! pensait-elle, il y a le doigt de Dieu dans tout ceci! Le jour où je meurs au monde, où j'entre

Digitized by Google

dans une vie où toute pensée humaine doit être écartée, lui meurt peut-être loin de moi, inconnu, tourmenté à la fois par ses remords et son amour, et plus malheureux que moi, car il n'a pas la joie suprême de se savoir aimé. Pauvre Lorenzo ! je puis bien le plaindre aujourd'hui, demain je n'aurai plus le droit de penser à lui !... Mon Dieu, dit-elle dans une invocation mentale où elle mit toute la ferveur de son âme, mon sacrifice ne vous suffit-il pas? Oh ! puisque je vais vous donner ma vie, accordez-moi d'épargner la sienne !... »

L'abbesse écouta aussi ces bruits lointains, qui confirmaient tout ce qui lui avait été dit par le jeune officier. Elle songea avec inquiétude aux éventualités d'une bataille dont le tumulte, en se rapprochant des Annonciades, pouvait interrompre une cérémonie dont l'achèvement lui tenait fort à cœur.

« Ma fille, dit-elle à Laura, demandez à M. le duc de vous donner sa bénédiction, et suivez-moi ; l'heure est venue, la chapelle est prête, on vous attend. »

Cette injonction tira Laura des pensées où son père et son frère n'occupaient plus que la seconde place ; elle s'approcha du duc Rudolphi, et s'inclinant devant lui :

« Ne voulez-vous pas me bénir, mon père, et me pardonner ? ajouta-t-elle d'une voix dont elle cher-

Digitized by Google

chait à dominer l'émotion. J'ai de bien puissants motifs, croyez-le, pour résister à vos ordres, à votre douleur ; mais laissez-moi faire, laissez-moi ici, je n'ai pas d'autre refuge.

— Dieu l'appelle, vous le voyez, monsieur le duc, dit l'abbesse, pour effacer le demi-aveu contenu dans les derniers mots de Laura.

— Oui, Dieu m'appelle, répéta Laura avec effort.

— Ma pauvre chère enfant, je te bénis et je t'aime, dit le vieillard en posant ses mains tremblantes sur cette tête si belle, si parée, et qui allait bientôt disparaître pour jamais sous le voile de la religieuse. Sois heureuse et prie Dieu pour qu'il m'accorde la force qui me manque aujourd'hui. »

Laura baisa encore une fois les mains du duc, puis se laissa entraîner par l'abbesse dans la grande salle, où tout le couvent rassemblé n'attendait plus qu'elle pour se rendre à la chapelle.

Le duc resta encore quelques instants abattu et pensif, tressaillant involontairement aux grondements du canon et de la mousqueterie, dont les décharges augmentaient de minute en minute. Les dernières paroles de Laura l'avaient douloureusement étonné. « Je n'ai pas d'autre refuge, se répétait-il. Elle a dit cela? Que cache-t-elle donc dans son cœur? N'ai-je pas eu sa confiance? a-t-elle un secret? O Seigneur ! s'écria-t-il avec amertume, mon

Digitized by Google

fils livré en ce moment aux hasards d'une bataille! ma fille ensevelie ici, le même jour! Je suis un père bien malheureux! »

Les sons de l'orgue de la chapelle vinrent lui rappeler qu'il devait assister à la cérémonie. Il quitta le parloir et vint se placer dans une tribune réservée, en proie à un accablement profond. Il se mit à genoux, poussé par l'habitude, et sans avoir la pensée de prier; le chant des religieuses arrivait vaguement à ses oreilles, il ne se rendait même pas bien compte que cette femme vêtue de blanc, placée au milieu du chœur, était sa fille, sa Laura, naguère encore la joie et l'espoir de sa vieillesse. Inerte et glacé, le malheureux père regardait toutes choses dans une sorte d'hébétement; trop d'émotions pénibles avaient anéanti l'énergie de cet homme jusqu'alors si doucement traité par la destinée; ses forces se brisaient au choc du premier grand chagrin.

Rien n'est fragile comme le courage d'un homme heureux.

La cérémonie approchait du moment solennel où, après avoir répondu aux questions du prêtre et prononcé le serment d'usage, la postulante offre sa tête aux ciseaux qui doivent faire tomber sa chevelure. Laura s'avançait vers l'autel et déjà ses assistantes enlevaient doucement derrière elle les épingles qui retenaient sa couronne et son voile, quand

Digitized by Google

un bruit partant du dehors vint troubler le recueillement général et interrompre la cérémonie.

L'orgue se tut, toutes les têtes se tournèrent vers la porte de la chapelle ouverte tout à coup brusquement; sur le seuil apparut le jeune officier d'état-major que l'abbesse avait déjà reçu la veille.

Indignée d'une telle audace, elle allait ordonner à cet étranger si hardi de sortir à l'instant, lorsque, jetant un regard sur son uniforme déchiré et couvert de poussière, elle comprit qu'il se passait des événements dont la gravité excusait tout.

D'un geste, elle ordonna à ses religieuses de baisser leur voile et de garder leurs places, et s'avançant vers le jeune homme :

« Monsieur, lui demanda-t-elle, que venez-vous faire ici, dans un pareil moment?

— Madame, répondit l'officier, on ne choisit pas les moments quand il s'agit de soulager ceux qui souffrent; comme je vous en ai prévenue, j'amène un convoi de blessés; veuillez m'indiquer où je dois les faire placer; je n'ai trouvé personne à qui parler dans les autres parties du couvent. La tourière a refusé de venir vous prévenir; j'ai donc été obligé de vous chercher jusqu'ici : du reste, je suis prêt à me retirer dès que mes hommes seront en sûreté. »

L'abbesse n'essaya pas de renouveler son refus de la veille.

« C'est bien, monsieur, dit-elle, suivez-moi. »

Digitized by Google

Au moment où elle disparaissait avec le jeune officier, le duc Rudolphi quittait sa tribune. Ayant aperçu cet uniforme au seuil de la chapelle, il arrivait pour demander des nouvelles de la guerre. Cet incident lui avait cruellement rappelé qu'on se battait non loin de là, et que son fils était au nombre des combattants. Il voulut en vain suivre le jeune homme et sa conductrice; peu initié aux dispositions intérieures du couvent, il se perdit dans un dédale de cloîtres et de corridors, sans parvenir à retrouver ceux qu'il cherchait.

Digitized by Google

XXI

LE BLESSÉ.

Cependant le tumulte extérieur augmentait, la canonnade se rapprochait, les formidables bruits d'une bataille franchirent les murailles des Annonciades. Toute la communauté, réunie dans la chapelle, se mit en prières pour demander au ciel de protéger des horreurs de la guerre ce lieu de refuge des saintes filles. Laura seule ne put rester plus longtemps dans l'incertitude sur les événements du dehors; elle quitta la chapelle, sans qu'au milieu de leur trouble ses compagnes s'aperçussent de son départ. Elle se mit aussi à errer à l'aventure, attirée invinciblement vers le bâtiment préparé pour les blessés, et n'osant pourtant y pénétrer.

Le duc, fatigué de ses vaines recherches, se décida à revenir sur ses pas et à demander à quelqu'un de la maison de le conduire près des soldats qu'on venait d'amener. En traversant une des vastes cours du couvent, il entendit de grands éclats de voix, et ce tumulte particulier qui accompagne une troupe d'hommes en désordre; il s'approcha de la grille

Digitized by Google

extérieure, et entendit distinctement un colloque animé entre la vieille tourière et le chef d'un détachement auquel elle refusait l'entrée du couvent. Le duc comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un nouveau convoi de blessés. Sans s'arrêter aux interjections désespérées de la vieille religieuse, il ouvrit à l'instant toutes les portes, et une petite troupe d'une douzaines d'hommes, commandée par un sous-officier blessé lui-même, fit irruption dans l'enceinte des Annonciades.

Ce mouvement, ces émotions nouvelles, rendirent au duc toute sa présence d'esprit. Il ordonna à la tourière de conduire les blessés près de leurs camarades déjà arrivés, et, s'adressant à un jeune sergent que sa blessure obligeait à marcher lentement :

« Monsieur, dites-moi, de grâce, ce qui se passe; la bataille est donc tout à fait engagée?

Oui, monsieur, répondit le sergent, oui, engagée, et, je le crains, perdue, malgré des prodiges de valeur.

— Et dites-moi encore, je vous prie, auriez-vous quelque nouvelle du marquis Alphonse Rudolphi?

— Le marquis Alphonse, étant près du roi, a pu se trouver exposé; cependant.... je n'ai rien entendu dire de positif. »

L'interlocuteur du duc fut très-soulagé de voir un de ses camarades réclamer sa présence à l'ambu-

Digitized by Google

lance. L'interrogatoire du duc Rudolphi semblait lui causer une impression désagréable.

« Sergent Giovanni, dit le sous-officier en revenant de l'ambulance, ne veux-tu pas te faire panser? le chirurgien-major vient d'arriver.

— Sergent, encore un mot! s'écria le duc; ayez pitié des inquiétudes d'un père; vous me cachez quelque chose, je le vois à votre embarras. Oh! dites-moi la vérité, je la supporterai mieux que cette horrible incertitude; mon fils est blessé, et vous le savez, n'est-ce pas?

— Je vous le répète, monsieur le duc, je ne sais rien de positif; mais je vais parler de votre présence ici à mon capitaine, et je ne doute pas qu'il n'envoie à l'état-major pour avoir des renseignements certains sur le sort de votre fils.

— Je vous remercie, dit le duc; mais je ne saurais attendre dans la situation où je suis, je ne saurais supporter, même quelques heures, une incertitude comme celle que vos paroles viennent de me jeter dans le cœur; il me faut savoir la vérité, il me faut aller retrouver mon fils. Le quartier général n'est pas très-éloigné, je pense; j'y vais, oui j'y vais à l'instant, » répéta-t-il, comme pour commander à son énergie physique, qui semblait lui faire défaut.

Giovanni fit un geste pour retenir le vieillard, puis il s'arrêta.

Digitized by Google

« Le quartier général est à une lieue d'ici au moins, et en traversant la ville vous arriverez assez facilement. Prenez garde une fois hors des portes : la campagne n'est pas sûre ; il y a des tirailleurs tyroliens postés de tous côtés, et on peut dire qu'ils ont décidé du succès de la journée.

— Merci, » répéta le duc.

Et il sortit d'un pas mal assuré, où la faiblesse du vieillard luttait contre la volonté du père.

« De qui s'informe ce vieux? demanda le sous-officier après le départ du duc.

— Il s'inquiète à propos du marquis Alphonse Rudolphi.

— C'est donc le duc Rudolphi?

— Oui.

— Ah! le pauvre homme! pourquoi l'as-tu laissé partir? Un boulet a coupé son fils en deux, il n'y a pas une heure. Ne le sais-tu pas, Giovanni?

— Si ; mais on ne dit pas volontiers ces choses-là à un père ; le courage m'a manqué.... Quant au marquis, ce n'est pas moi qui le regretterai. Allons, il y a une justice, ajouta-t-il à voix basse, comme se parlant à lui-même, et Dieu n'a pas voulu me laisser me venger! Peut-être est-ce un bien. La douleur de ce vieillard m'eût pesé comme un remords.

— Que marmottes-tu là? lui dit son camarade en le voyant rester pensif, au lieu de le suivre dans la

Digitized by Google

galerie où il s'était engagé pour retourner à l'ambulance.

— Rien, rien, répondit Giovanni; je te suis. Où dis-tu qu'est le major?

— Un peu partout; la maison est encombrée de blessés; il ne sait auquel entendre. Quand je suis venu te chercher, il faisait des amputations dans la lingerie des religieuses; il a transformé les tables à repasser en lits à opération. Ah! c'est un beau tohubohu là-haut; tu vas voir.

— Allons-y vite, dit Giovanni, car cette égratignure que j'ai reçue à l'épaule commence à m'élancer furieusement. »

Le tohu-bohu dont le sous-officier parlait à Giovanni était, en effet, à son apogée, quand les deux hommes pénétrèrent dans le lieu où le chirurgien-major venait d'établir son quartier général. Un désordre et un encombrement inexprimables régnaient dans cette vaste salle, qui, depuis plus de trois siècles, n'avait eu que le spectacle des paisibles et laborieuses occupations des sœurs annonciades. La lingerie, si propre, si rangée, si correcte d'ordinaire, se trouvait envahie par une foule de blessés et de mourants; plusieurs soldats leur donnaient des soins plus zélés qu'habiles; ces infirmiers improvisés, ayant ouvert de grandes armoires renfermant le linge du couvent, en usaient sans façon avec le vestiaire des filles de sainte Jeanne.

Digitized by Google

Les voiles, les guimpes, les coiffes n'étaient pas plus respectés par eux que les draps et les serviettes. Toute pièce bonne à faire une compresse ou à bander une blessure était déchirée sans miséricorde. Les paniers, où s'étalait chaque samedi le linge frais et plissé des novices, s'emplissaient de débris sanglants et de lambeaux informes. Le chirurgien-major allait et venait au milieu des groupes de blessés, calme et actif à la fois, donnant des ordres, taillant des chairs, fermant des plaies avec promptitude et sang-froid, trouvant même assez de présence d'esprit pour réconforter un peu tout ce monde souffrant qui l'entourait, jetant à l'un un conseil, à un autre un éloge, à tous une espérance; soutenant, apaisant, égayant même toutes ces victimes des discordes humaines.

D'heure en heure, le nombre des blessés allait grossissant; on ne se battait plus dans la plaine de Novare; la victoire s'était décidée pour les troupes autrichiennes, et les glorieux vaincus de la journée n'avaient plus qu'à compter leurs pertes et à chercher leurs amis sur le champ de bataille. Tous les blessés indistinctement furent d'abord amenés au couvent des Annonciades; puis, craignant de voir la place y faire défaut, le général en chef donna l'ordre d'y faire conduire seulement les hommes atteints gravement et dont l'état réclamait des soins immédiats et particuliers. Aussi, combien en ame-

Digitized by Google

nait-on qui ne respiraient plus en touchant le seuil tant désiré de l'ambulance!

Giovanni attendit longtemps avant d'obtenir qu'on posât un premier appareil sur sa blessure; en attendant son tour, et malgré les douleurs aiguës qu'il ressentait à l'épaule, il se mit à examiner avec soin tous les hommes rapportés du champ de bataille.

Ces manœuvres autour de chaque blessé attirèrent l'attention du chirurgien.

«Vous cherchez quelqu'un, vous? lui demanda-t-il.

— Oui, major. Le lieutenant Memmi; l'avez-vous vu?

— Memmi? répéta le major, connais pas. De quel régiment?

— De la garde.

— Oh! il n'en est pas revenu beaucoup de ceux-là! et tous ceux qu'on apporte ont des blessures mortelles. Un beau corps! et qui a solidement donné aujourd'hui.

— Major, reprit Giovanni, en grâce, voyez un peu ce que j'ai là, à l'épaule; arrêtez seulement le sang, et laissez-moi repartir.

— Vous avez là un beau coup de sabre, glorieux et pas dangereux, dit le major en sondant la plaie de Giovanni, qui ne sourcilla pas. Seulement, mon brave, avec une estafilade comme celle-là, il faut se tenir tranquille.

Digitized by Google

— Oh! cela, impossible, major; dès que vous aurez fait, je retourne au camp; il faut que je trouve Lorenzo mort ou vif.

— C'est votre ami?

— C'est mon frère.

— Alors je vous laisse partir, répondit le major, mais c'est bien imprudent. Surtout n'allez pas vous servir de votre bras droit. »

Giovanni était déjà loin.

Deux heures après, il revenait, conduisant un petit groupe de soldats qui portaient un homme inanimé sur une civière. Écrasé par la fatigue et la souffrance, le pauvre Giovanni pouvait à peine se soutenir; il se laissa tomber sur un matelas, et n'eut que la force de crier au major, en lui désignant le blessé :

« C'est lui! »

Puis il s'évanouit.

Le chirurgien, occupé à l'autre bout de la salle, n'avait ni vu ni entendu Giovanni; il s'approcha du blessé qu'on venait d'apporter, quand il eut fini le pansement qui le retenait. Il se baissa, examina ce visage déjà couvert des ombres de la mort, tâta le pouls, ne le trouva pas, posa son oreille près du cœur, et se relevant ensuite, dit en hochant la tête :

« Je le crois mort, celui-ci; la balle aura pénétré jusqu'à la cervelle; le front est troué. Encore une

Digitized by Google

belle blessure! elle aurait fait un capitaine de ce lieutenant-là.

— C'est fait, major; le roi l'a nommé lui-même, au moment où il passait devant lui pour venir ici, dit un vieux soldat qui soutenait Lorenzo. Le colonel expliquait à Sa Majesté que le lieutenant s'était battu comme un lion; alors le roi a dit : « Je le fais capitaine! »

— Eh bien! reprit le major, c'est un capitaine qui ne portera jamais les deux épaulettes!

— En êtes-vous sûr, major?

— Sûr, absolument? non; on saura cela dans quelques heures; mais il y a cent à parier contre un qu'il n'en reviendra pas.

— Pauvre capitaine! reprit le vieux soldat. Je suis son brosseur depuis près d'un an; je l'aimais, moi, car on peut dire qu'il était bon et brave, celui-là! Pauvre capitaine! répéta-t-il en essuyant du revers de sa main une larme qui tremblait dans sa moustache grise, moi qui disais toujours qu'il deviendrait général!

— Il en prenait le chemin; et puis il a comme tant d'autres rencontré sa pierre d'achoppement.... Comment nommez-vous cet officier, mon vieux?

— Le capitaine Lorenzo Memmi. »

A ce nom, un cri déchirant partit d'une des extrémités de la lingerie; une porte s'ouvrit et donna passage à une femme vêtue de satin blanc, cou-

Digitized by Google

verte de dentelles et de diamants, qui se précipita près du lit du blessé.

C'était Laura.

Depuis le matin elle errait dans la partie du couvent envahie par les troupes, craignant de rencontrer les soldats, et les évitant grâce à sa connaissance des lieux, redoutant encore plus les religieuses, qui n'eussent pas manqué de l'emmener et de la confiner dans sa cellule ; elle errait agitée et tremblante, en proie à mille doutes poignants, avide de nouvelles, et n'osant en demander à personne. Une attraction secrète la ramenait sans cesse autour de l'ambulance, où elle ne pouvait songer à pénétrer. Ne pouvant dominer son anxiété, elle avait fini par se blottir dans un cabinet voisin de la lingerie, où on ne pouvait la découvrir. De ce lieu elle espérait saisir quelques paroles et être éclairée sur le sort de Lorenzo.

Elle écoutait depuis quelques moments, lorsque le dialogue du chirurgien et du soldat vint lui causer une de ces angoisses si violentes que le cœur se déchire sous leur pression ; alors tout disparaît : le monde, les bienséances, les convenances respectées des sociétés, tout est mis en oubli, et le cœur, le pauvre cœur torturé, montre ses replis les plus mystérieux, et livre tous ses secrets avec la terrible ingénuité du désespoir.

« Lorenzo ! cria-t-elle en soulevant dans ses bras

Digitized by Google

le corps inerte de son amant, Lorenzo, mort ! lui ! c'est impossible, vous vous trompez, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au chirurgien ; vous vous trompez, je ne puis pas l'avoir tué, moi !... Oh ! non, ce serait trop horrible ! »

Et comme le major, stupéfait de cette apparition; ne s'expliquant pas ces paroles entrecoupées de Laura, gardait le silence, elle le repoussa presque brusquement pour pouvoir s'approcher davantage de Lorenzo, et, mettant son visage tout près de celui du mourant :

« N'est-ce pas, tu n'es pas mort? dit-elle à voix basse; tu m'entends ! Lorenzo, mon bien-aimé, vois, c'est moi, moi Laura, Laura la femme qui t'aime; tu sais bien, Laura? tu te souviens, n'est-ce pas? Ah ! toi qui m'aimais tant, ne me reconnais-tu pas? »

Puis, folle de douleur et ne recevant aucune réponse, elle prit la tête livide et sanglante de son amant, et, l'appuyant sur sa poitrine, elle la couvrit de baisers passionnés.

Tout à coup elle s'arrêta, devint aussi pâle que Lorenzo; et le regarda avidement. Elle avait cru sentir un léger soupir s'exhaler de ses lèvres.

Il y eut un moment de silence imposant, d'attente indéfinissable, puis une voix faible comme un souffle murmura :

« Laura !...

Digitized by Google

— Il vit! » s'écria la jeune fille.

Et plusieurs voix émues répétèrent :

« Il vit!

— Dieu puissant! dit Laura en levant au ciel ses yeux chargés d'une ardente ferveur. Mon Dieu, soyez béni! vous me payez tous mes martyres dans cette minute. »

Le chirurgien, rappelé par cette exclamation, s'empressa de verser sur les lèvres du blessé quelques gouttes d'un cordial qui parurent le ranimer tout à fait.

Il ouvrit les yeux, aperçut Laura, se sentit pressé sur son sein, et prononça une seconde fois ce nom : « Laura! » Et le ravissement céleste de son cœur passa dans sa voix.

Ce fut un tableau étrange et touchant que celui de ce soldat mourant, couvert des nobles haillons du champ de bataille, poudreux, noirci, souillé, sanglant, dans les bras de cette femme vêtue de l'éclatante parure des fiancées. Le cœur s'emplissait d'émotion à la voir tachant le satin de sa robe au contact de l'uniforme en lambeaux, déchirant ses dentelles à des débris d'épaulettes, jonchant des fleurs délicates de sa couronne cette couche misérable; et il y eut comme un frémissement suprême dans les assistants, lorsque, leur premier regard se rencontrant, ces deux jeunes et admirables visages, pâlis, creusés, souffrants,

Digitized by Google

s'éclairèrent du rayonnement des délices ineffables.

Leurs âmes s'étaient reconquises; rien ne pouvait plus les séparer.

« Je puis mourir maintenant! dit Lorenzo, je suis heureux!...

— Ne parlez pas, capitaine, interrompit le chirurgien, qui observait attentivement la physionomie du blessé. Il n'est plus question de mourir. Je crois que Dieu vient de faire un miracle! »

Des pleurs abondants jaillirent des yeux de Laura en écoutant ces paroles; les larmes lui revenaient avec l'espérance.

Lorenzo voulut lui dire un mot, mais elle appuya sa belle main sur sa bouche, avec un geste empreint de la douce autorité d'une mère.

Il fallait obéir.

En ce moment une voix faible parut appuyer l'injonction du chirurgien et de Laura, et partant près du lit de Lorenzo, dit :

« Tais-toi. »

Les deux amants regardèrent.

Giovanni était accroupi par terre; il avait voulu s'assurer de la résurrection de son ami, et, trop épuisé pour se tenir debout, il avait rampé sur ses genoux de son matelas au lit de Lorenzo; en le voyant revenir à la vie, il attachait sur lui un re-

Digitized by Google

gard où se lisaient toute sa tendresse et toute son anxiété, tandis qu'il tâchait d'étendre vers lui le bras dont il pouvait encore se servir.

« Madame, dit le chirurgien en l'apercevant, voilà l'homme auquel vous devez le capitaine Memmi; il est allé le chercher parmi les morts, quoique grièvement blessé lui-même. Après tout, cela est naturel entre frères!

— Entre frères! répéta Laura avec étonnement.

— Frères d'armes seulement, madame, ajouta Giovanni, croyant deviner un mécontentement dans la surprise de Laura.

— Oh! monsieur, vous êtes plus que son frère si vous êtes son sauveur, reprit vivement la jeune femme, et c'est à moi à vous demander de m'accepter aussi pour sœur. »

Un soupir souleva la poitrine du Génois, ses yeux se voilèrent légèrement.

« Fière, mais bonne, murmura-t-il; allons, il sera heureux si Dieu le sauve! »

Lorenzo ne prononça pas un mot, mais il comprit ce qui se passait entre ces deux êtres si différents et qui se rencontraient pourtant dans un sentiment de profonde affection pour lui. Il fit un effort, saisit la main de Giovanni, la réunit à celle de Laura, et les pressa un moment toutes deux sur son cœur. Quel baume pour un blessé : une amitié

Digitized by Google

fidèle et une femme adorée! Ces deux forces-là peuvent disputer une proie à la mort même, car elles donnent à un homme un désir de vivre qui domine la nature.

Le chirurgien procéda à un pansement et parvint heureusement à extraire la balle restée dans la blessure; puis il fit transporter Lorenzo dans une pièce solitaire où il devait trouver le calme indispensable à son état, où surtout il pouvait conserver la présence de Laura qui lui était plus nécessaire encore.

Au bout de quelques heures, Giovanni vint les rejoindre; il amenait Amine, qu'il avait trouvée cachée dans la cuisine, mourant de peur et se désolant de la disparition de sa maîtresse.

La bonne fille recouvra toute son activité et tout son sang-froid aussitôt qu'il lui fut prouvé que les troupes du roi n'enlevaient pas les jeunes filles : elle prit même un air de contentement inaccoutumé, quand elle eut deviné une partie de la vérité en voyant Laura combler Lorenzo de soins passionnés.

La nuit vint, apportant au blessé cette espèce d'accablement qui est le sommeil de ceux qui souffrent. Lorenzo, d'ailleurs, ne souhaitait pas dormir, il ne quittait pas Laura du regard; il ne pouvait s'empêcher de la croire une vision née dans le délire de la fièvre. Très-affaibli par la perte de son

Digitized by Google

sang, ses impressions n'étaient plus bien distinctes; par moments il ne savait plus discerner son rêve de tant d'autres moments d'avec la réalité délicieuse de celui-là. Il aimait à entendre Laura lui parler, à la regarder se mouvoir dans la chambre, parce qu'alors elle lui paraissait moins une ombre.

Vers le matin, il s'assoupit pourtant un peu, la tête appuyée sur l'épaule de sa bien-aimée. Quand il s'éveilla, en jetant les yeux vers une porte placée en face de lui, il crut que son rêve céleste allait finir par un cauchemar affreux. Le visage du duc de Rudolphi, pâle et défait, ressortait dans le cadre noir formé par la porte; peu à peu, la physionomie du duc exprima un étonnement mêlé d'indignation; son regard se fixa sur Laura, qui s'était assoupie à son tour près du lit de Lorenzo, dans une pose abandonnée qui valait une révélation.

Sur un geste de Lorenzo, la jeune fille ouvrit les yeux, vit son père, et ne fut pas effrayée à son aspect. Comme le duc restait cloué au seuil de la porte, voyant et doutant tout à la fois, elle alla vers lui, et se laissant glisser à ses genoux :

« Mon cher père, dit-elle d'une voix lente et basse, c'est une coupable qui s'agenouille devant vous. Je voulais expier ma faute sans l'avouer et

Digitized by Google

consacrer ma vie à me repentir : je suis venue ici pour cela, et j'ai résisté à vos instances qui me rappelaient, parce que je ne me sentais plus digne de votre présence. Dieu, en me faisant retrouver mourant l'homme que j'aime, a fait sortir la vérité de mon cœur. Maintenant je vous accepte, comme je le dois, pour mon juge et l'arbitre souverain de ma destinée. Si vous me le permettez, je serai la femme honorée et heureuse du capitaine Lorenzo Memmi. »

Le duc eut un soubresaut à ce nom. Il n'avait pas reconnu Lorenzo. Il arrivait du camp de Charles-Albert, où il avait acquis la triste certitude de la mort de son fils. Il venait annoncer cette nouvelle funeste à Laura, et chercher quelques consolations près d'elle, lorsque les aveux de sa fille le frappèrent d'un coup nouveau et inattendu.

Laura le vit sous l'obsession de pensées graves; elle vit son front devenir sévère et presque menaçant, et elle ajouta avec un redoublement d'humilité :

« Si je n'obtiens pas votre agrément pour mon mariage avec le seul homme auquel je puisse appartenir, je resterai dans cette maison des Annonciades, et j'y finirai mes jours dans la retraite et la prière. »

Le duc laissa sa fille affaissée à ses pieds et resta encore longtemps enseveli dans ses réflexions; un

Digitized by Google

rude combat se livrait en lui entre ses opinions et ses sentiments. Lorenzo Memmi, son ex-secrétaire, un fils de paysan, l'époux de sa fille!... Tout son sang patricien se révoltait à cette pensée. Mais son refus plongeait à jamais Laura dans un cloître, et Laura était son unique enfant désormais; il lui faudrait donc vieillir et mourir seul, renoncer à toutes les joies de la famille, renoncer au bonheur de revivre dans des petits enfants!

A la fin, l'amour du père dompta l'orgueil de l'homme. Il releva Laura, toujours immobile et suppliante devant lui, l'amena près du lit de Lorenzo, et prenant la main de sa fille, il la plaça dans celle du blessé.

« Sois sa femme, lui dit-il, puisque tu l'aimes. »

Digitized by Google

XXII

CONCLUSION.

Le bonheur est un admirable médecin ; Lorenzo Memmi guérit vite, grâce à lui. Au bout de six semaines, il put descendre à la chapelle des Annonciades pour y recevoir la bénédiction nuptiale qui l'unissait à jamais à Laura Rudolphi. La cérémonie se fit sans aucune pompe, comme il convenait pour un mariage contracté dans des circonstances exceptionnelles.

Les jeunes époux revinrent avec le duc dans ce palais Rudolphi qu'ils croyaient si bien ne revoir jamais quelques mois auparavant; ils y menèrent d'abord une existence assez retirée, s'enfermant dans leur bonheur, chaque jour plus enivrés l'un de l'autre, et jouissant de la plus grande félicité de ce monde : un amour partagé dans la sphère pure et sereine de la vie conjugale.

Cependant, Lorenzo avait été trop remarqué à l'armée par ses talents et sa bravoure, pour qu'il pût se retirer inaperçu de la scène du monde. Quand on le sut entièrement rétabli, quand le bruit se ré-

Digitized by Google

pandit de son union avec une personne telle que Laura Rudolphi, les instances l'assaillirent de toutes parts ; les plus hauts personnages lui demandèrent d'apporter le concours de ses capacités au service des affaires de ce noble pays, qui, malgré ses insuccès matériels, continuait à tenir haut et ferme le drapeau des idées constitutionnelles et libérales.

Lorenzo répondit à un appel aussi flatteur, non avec l'ardeur d'un ambitieux, mais avec le noble empressement d'un homme sûr de sa force, qui la voit devenue utile à une cause glorieuse. Grâce à l'influence du duc et de ses amis, il fut facilement nommé député et entra ainsi tout à fait dans la vie publique.

Le temps consolida son bonheur intime et augmenta sa satisfaction de lui-même, car il se reconnut digne d'une position sociale qu'il avait due d'abord à son alliance avec la famille Rudolphi. Un jour il se sentit bien véritablement l'artisan de sa grandeur : ce fut celui où, dans une discussion à la chambre, il obtint son premier succès oratoire. Ses talents, appuyés sur sa confiance en lui-même, ne firent plus dès lors que grandir, et son nom effaça peu à peu le nom de Rudolphi, qu'on s'était plu pendant un temps à ajouter au sien comme une sorte de recommandation.

Un matin, il y a quelques mois, Laura et Lorenzo

Digitized by Google

étaient assis à un bout de la grande galerie du château Rudolphi, et ils causaient en prenant le chocolat.

Laura, vêtue de mousseline blanche, la tête entourée de ses lourdes tresses noires, qui lui faisaient la plus charmante des couronnes, Laura, fraîche, reposée, souriante, portait sur sa physionomie l'épanouissement radieux des joies du cœur; quoiqu'elle eût alors vingt-sept ans, elle semblait plus jeune et plus belle que lors de son séjour aux Annonciades. Lorenzo, toujours grave, regardait sa femme avec l'admiration passionnée des premiers jours; parfois il interrompait quelque sérieuse dissertation pour dire à Laura une parole tendre ou baiser avec amour le beau bras qui le servait.

A l'autre bout de la galerie, deux jolis petits garçons, dont l'un paraissait âgé de cinq ans et l'autre de quatre, menaient un tapage qui faisait honneur à leurs poumons, et que des oreilles maternelles pouvaient seules entendre sans impatience. Ces deux enfants, roses, potelés, joufflus, robustes et alertes à la fois, auraient été pris par un peintre du seizième siècle pour faire des anges, ou par un artiste du dix-huitème pour représenter des Amours. En ce moment ils simulaient une évolution militaire, le plus petit chevauchant un balai de foyer, et l'aîné brandissant fièrement une cravache élevée à la dignité de sabre pour les besoins du moment.

Digitized by Google

Le duc Rudolphi entra, et, après avoir pris un instant dans ses bras chacun de ses petits-fils et l'avoir gaiement embrassé, il s'approcha du jeune ménage, et montrant une lettre qu'il tenait à la main :

« Lorenzo, dit-il, voici un message de la cour qui m'arrive; il contient une lettre pour vous; on m'a laissé le plaisir de vous la remettre.

— Qu'est-ce donc, monsieur le duc? demanda Lorenzo.

— Ma foi, mon cher gendre, voyez vous-même. »

Lorenzo ouvrit la lettre.

« Eh bien? dit Laura curieusement.

— Le roi me juge digne de le représenter à la cour de Vienne; il me donne une mission extraordinaire.

— Ambassadeur! s'écria Laura avec joie.

— Pas tout à fait, dit le duc Rudolphi, mais il ne s'en faut guère. Qui m'aurait dit, il y a quelques années, que vous seriez ambassadeur avant moi, Lorenzo, lorsque vous étiez dans une position si.... si.... Le duc chercha son mot. Si obscure, dit-il enfin. Ah!... la destinée a des retours bien singuliers.

— Mon père, reprit Laura, ce ne sont pas les positions qui font les hommes, mais les hommes qui font les positions, et mon mari a, je crois, rendu

Digitized by Google

assez de services à son pays pour avoir mérité l'honneur.... »

Lorenzo interrompit sa femme avec un sourire.

« Laura, dit-il, tu as toujours été orgueilleuse.

— C'est vrai, répondit la jeune femme en posant sa tête sur l'épaule de son mari; seulement, à présent, mon orgueil est en toi! »

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

I.	Un amour à la ferme	1
II.	Deux projets de mariage	20
III.	L'aveu	38
IV.	Retour du fiancé	50
V.	Plan de vengeance	67
VI.	Dans la place	71
VII.	Lorenzo à Giovanni	81
VIII.	Duchesse et plébéien	100
IX.	Le Grand-Saint-Janvier	133
X.	Les bandits	149
XI.	La rançon	162
XII.	Dans le kiosque	179
XIII.	Au château	200
XIV.	Un coup de foudre	215
XV.	Maladie	251
XVI.	Le couvent des Annonciades	275
XVII.	Lorenzo	295
XVIII.	Le duc de Rudolphi	309
XIX.	Les confidences	320
XX.	La prise d'habit	335
XXI.	Le blessé	350
XXII.	Conclusion	368

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google